
VITTORIO EM. III
Google

EXTRAIT

DU CATALOGUE

DES LIVRES MILITAIRES ET AUTRES, QUI SE TROUVENT CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

ARRIEN. Histoire des expéditions d'Alexandre, traduite par Chaussard. Paris, 1802; 3 vol. in-8., et atlas. 24 f.

BERLIER. Précis historique de l'ancienne Gaule, *ou* Recherches sur l'état des Gaules avant la conquête de César. Paris, 1822; 1 vol. in-8. 5 f.

ÉLIEN. La Milice des Grecs, *ou* Tactique, traduit par Bouchaud de Bussy, 1757; 2 vol. in-12. 4 f.

FOLARD. Abrégé de ses commentaires sur l'histoire de Polybe, par M***, mestre-de-camp de cavalerie. Paris, 1754; 3 vol. in-4., 111 planch. 50 f.

ANCILLON. Tableau des Révolutions du système politique de l'Europe, nouvelle et très-belle édition, revue et corrigée par l'auteur, imprimée par Firmin Didot. Paris, 1823; 4 vol. in-8. 24 f.

DUBROCA. Guide du jeune Militaire, *ou* Instruction d'un Père à son Fils sur l'Art mi-

litaire, ses devoirs, les vertus et les talens qu'il exige. An X; 1 vol. in-12. 3 f.

Dupain de Montesson. Vocabulaire de guerre, *ou* Recueil des principaux termes de guerre, de marine, d'artillerie, de fortification, etc. Paris, 1783; 2 vol. in-12. 6 f.

Grimoard. Lettres et Mémoires de Gustave-Adolphe, de ses ministres et de ses généraux, sur les guerres des Suédois, en Pologne et en Allemagne, depuis 1625 jusqu'en 1632, avec un appendix relatif aux campagnes de 1633 et 1634. Paris, 1793; 1 vol. in-8. 3 f.

Hay du Chatelet. Politique militaire, *ou* Traité de la guerre; nouv. édit., revue, corrigée et augmentée de notes et de citations. Paris, 1757; 1 vol. in-12. 1 f. 80 c.

Jomini. Traité des grandes Opérations militaires, contenant l'Histoire critique et militaire des guerres de Frédéric II, comparées au système moderne, avec un Recueil des principes les plus importans de l'art de la guerre, 3e édit.; 3 vol. in-8., avec atlas militaire, composé de 26 planches topographiques, et d'un cahier de légendes. 40 f.

Komarzewski (lieutenant-général polonais). Coup d'œil rapide sur les causes réelles de la décadence de la Pologne. Paris, 1807; 1 vol. in-8. 3 f.

LATRILLE. Considérations sur la guerre, et particulièrement sur la dernière guerre. Paris, 1802, 1 vol. in-8. 2 f. 50 c.

LE MIÈRE DE CORVEY. Des Partisans et des Corps irréguliers, *ou* Manière d'employer avec avantage les troupes légères. Paris, 1823; 1 vol. in-8. 6 f.

ROUX-FAZILLAC. Histoire de la guerre d'Allemagne pendant les années 1756 et suivantes, entre le roi de Prusse et l'impératrice d'Allemagne et ses alliés, traduite en partie de l'anglais de Lloyd, et en partie rédigée sur la correspondance originale de plusieurs officiers français, et principalement sur celle de M. Montazet, lieutenant-général, employé par la cour de France dans l'armée de l'impératrice. Paris, 1803; 2 vol. in-8., avec cart. 10 f.

YMBERT. Éloquence militaire, *ou* l'Art d'émouvoir le soldat, d'après les plus illustres exemples tirés des armées des différens peuples, et principalement d'après les proclamations, harangues, discours et paroles mémorables des généraux et officiers français. Paris, 1818; 2 vol. in-8. 10 f.

BELLAIRE. Précis des opérations générales de la division française du Levant, chargée pendant les années V, VI et VII, de la défense des îles et possessions ex-véni-

tiennes de la mer Ionienne, formant aujourd'hui la république des Sept-Iles. Cet ouvrage contient des observations politiques, topographiques et militaires sur les îles Ioniennes, sur Ali, pacha de Janina, et sur la Basse-Albanie; il est orné d'une carte géographique de l'île de Corfou et du territoire de Butrinto. Paris, 1805; 1 vol. in-8. 5 f.

Bulow. Histoire de la campagne de 1800, en Allemagne et en Italie, suivie du Précis de la même campagne dans la Souabe, la Bavière et l'Autriche, rédigé sur les lieux par un officier de l'état-major de l'armée impériale, trad. de l'allemand, et précédée d'une introduction critique; par Ch. L. Sevelinges; 1 vol. in-8. 3 f.

David. Histoire chronologique des opérations de l'armée du Nord et de celle de Sambre-et-Meuse, depuis le mois de germinal an ii, jusqu'au même mois de l'an iii, tirée des livres d'ordres de ces deux armées; 1 vol. in-8. 2 f. 50 c.

Marcillac (le marquis de). Histoire de la guerre entre la France et l'Espagne, pendant les années 1793, 1794 et partie de 1795. Paris, 1808; 1 vol. in-8. 6 f.

LES

COMMENTAIRES

DE

CÉSAR.

OUVRAGES

In-32, papier vélin, qui s'impriment chez les mêmes Libraires.

BOSSUET.	Discours sur l'Histoire Universelle.	2 vol.
VERTOT.	Histoire des Révolutions Romaines.	4
—	Histoire des Révolutios de Suède.	2
—	Histoire des Révolutions de Portugal.	1
SAINT-RÉAL.	Conjuration des Espagnols contre Venise et des Gracques.	1
VOLTAIRE.	Histoire du Siècle de Louis XIV et de Louis XV.	5
—	Histoire de Charles XII.	1
—	Histoire de Pierre-le-Grand.	2
STRATAGÊMES de guerre anciens et modernes.		2

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT, RUE JACOB, N° 24.

LES

COMMENTAIRES

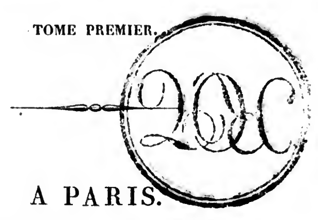
DE

CÉSAR,

ÉDITION DE WAILLY,

ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE.

TOME PREMIER.



A PARIS.

CHEZ ANSELIN ET POCHARD,
SUCCESSEURS DE MAGIMEL,
LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE, N° 9.

1826.

PRÉFACE.

Toute traduction des auteurs qui ont illustré les beaux siècles de Rome, ou d'Athènes, est un ouvrage conçu dans un but utile, quel que soit d'ailleurs le style que ces auteurs aient employé; car tous les écrivains des célèbres époques présentent toujours un fonds solide d'instruction, et on est sûr de rencontrer chez eux une foule d'idées saines et justes, souvent sublimes. Leur style si riche et si varié ne peut pas toujours passer dans une traduction; mais leurs grandes et utiles pensées, mais le récit des faits, mais leurs plans sages et développés avec un ordre lumineux, peuvent être représentés dans toutes les langues et servir partout de modèles.

Cette observation sur le fond des ouvrages de siècles qui, à des distances bien éloignées les unes des autres, portèrent les lettres au plus haut point de splendeur, s'applique particulièrement aux *Commentaires de César*. Leur premier titre à la reconnaissance des

amis des lettres et des sciences, est leur utilité. Il ne faut que les ouvrir pour voir que le grand homme qui les dicta ne voulut faire qu'un ouvrage instructif. Il néglige les ornemens du style et semble tout occupé de l'importance des événemens qu'il raconte; il les lie souvent entre eux par de judicieuses réflexions qui ressortent si naturellement de son sujet, qu'elles semblent en faire partie, ou du moins y être indispensables. Jamais auteur n'a moins songé que lui à se faire valoir par le brillant des pensées. Il semble que César ait senti qu'en parlant d'événemens qui avaient agité le monde entier, et dont il avait presque toujours été le principal acteur, il n'avait pas besoin, pour intéresser ses lecteurs, des parures que se permet quelquefois l'éloquence.

Et en effet est-il un tableau plus intéressant que celui du plus grand capitaine qu'ait eu l'antiquité, racontant les victoires qu'il remporta, pendant douze ans, sur cent peuples divers, en même temps qu'il se frayait une route au pouvoir suprême, but caché de tout ce qu'il faisait pour acquérir de la gloire? Du fond des Gaules, il assiste aux délibérations du peuple et du sénat de Rome, et s'y fait

lentement un parti, en employant toutes les précautions que peut suggérer une politique profonde. Au milieu de peuplades ennemies, au milieu du tumulte des combats, des fatigues de toute espèce, il se crée des partisans de ses soldats, dont la plupart l'aiment jusqu'au fanatisme, et sont prêts à l'aider, quand il le voudra, à mettre la république sous sa domination.

Un tel sujet n'a pas besoin d'ornemens pour éveiller la curiosité et la satisfaire; cependant ces mémoires doivent avoir pour nous un intérêt presque national. Dans le récit de ses campagnes des Gaules, César nous instruit des mœurs, des coutumes de nos aïeux, de la forme de leurs gouvernemens, de leur manière de faire la guerre, de leur amour pour l'indépendance, et du courage qu'ils opposèrent aux Romains dans des batailles et des siéges mémorables. Sans lui nous ignorerions encore une partie considérable de notre histoire.

C'est surtout à ceux qui se destinent au métier des armes, que ces mémoires sont nécessaires, indispensables. Ils y apprendront à connaître, à apprécier l'esprit militaire. Sans doute on ne fait plus la guerre comme au

temps de César; les moyens sont différens : mais le grand art d'inspirer la confiance, de commander l'estime d'une masse d'hommes; de faire aimer aux soldats le joug de la discipline, de voir, de juger d'un coup d'œil rapide les circonstances, les chances diverses d'une entreprise, et de l'exécuter avec activité ; de trouver des ressources dans toutes les positions, cet art n'a point changé. Et c'est ce qui constitue essentiellement l'esprit militaire. La lecture des Commentaires de César a, nous n'en doutons pas, fait battre déja bien des cœurs d'une noble émulation; et on doit peut-être aux écrits de ce grand capitaine plusieurs de ces inspirations soudaines qui ont si souvent fait remporter à nos généraux des victoires aussi glorieuses pour eux, qu'utiles à leur patrie.

Si nous avons particulièrement insisté sur l'utilité des Commentaires de César, ce n'est pas qu'ils manquent de mérite sous le rapport du style. Ce mérite qui n'a rien d'éclatant pour le commun des lecteurs est souvent reconnu par ceux qui ont fait une étude approfondie de la langue latine. Les anciens l'apprécient bien mieux encore. Ils aiment surtout dans César la pureté de son élocution et le

soin qu'il a d'employer les mots avec justesse, en s'écartant le moins possible de leur acception primitive. Les anciens l'ont compté au nombre de leurs meilleurs écrivains. Cicéron, son contemporain, regardait ses *Commentaires* comme un chef-d'œuvre déguisé sous un air de négligence qui en augmentait les graces à ses yeux. Il déclare qu'il faudrait n'avoir ni goût ni discernement pour entreprendre de les embellir (1). Quintilien, dont certes l'autorité est grave en cette matière, affirme que César eût pu rivaliser pour l'éloquence avec Cicéron, s'il eût eu le temps de se livrer à la carrière du barreau (2). Enfin notre Montaigne joint son témoignage à celui de ces grands hommes de l'antiquité. Ce penseur profond qui s'est montré si juste appréciateur des ouvrages des beaux siècles de Rome, et leur a si heureusement emprunté la grace naïve qui le distingue, s'exprime ainsi: « Celui qui avoit prins César pour sa part,

(1) Dum voluit alios habere parata, unde sumerent qui vellent scribere historiam, ineptis gratum fortasse fecit, qui volunt illa calamistris inurere : sanos quidem homines à scribendo deterruit.

(2) Caius vero Cæsar si tantum foro vocasset non alius ex nobis contra Ciceronem nominaretur.

avoit sans doute bien mieux choisi; car à la vérité, ce devroit être le breviaire de tout homme de guerre, comme étant le vrai patron de l'art militaire. Et Dieu sait même de quelle grace et de quelle beauté, il a fardé cette riche matière d'une façon de dire si pure, si délicate, et si parfaicte qu'à mon goust, il n'y a aulcuns escrits au monde qui puissent être comparables aux siens en cette partie. »

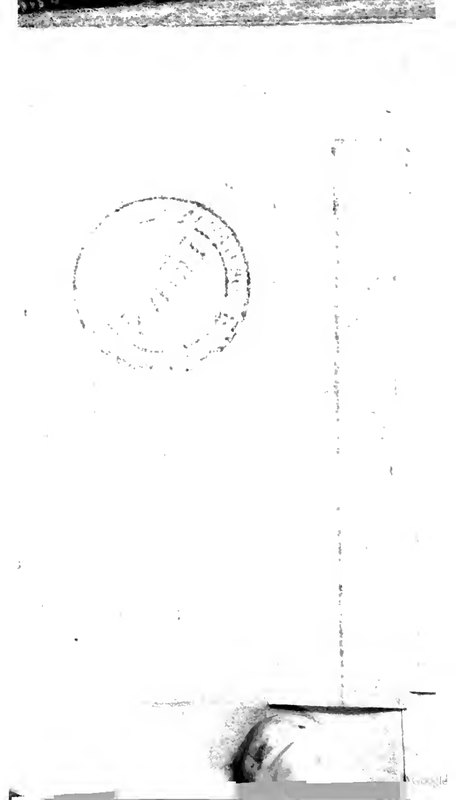
Les modernes ont partagé l'opinion des anciens sur le mérite des Commentaires de César. « Je sens, dit le savant Muller, dans le *Recueil de ses lettres à ses amis*, que César me rend infidèle à Tacite. »

Après avoir mis dans tout son jour le mérite et l'utilité des écrits de César, qu'il nous soit permis de dire que, voulant rendre la traduction que nous donnons aujourd'hui plus digne de nos lecteurs, nous avons profité de toutes les corrections, de tous les changemens, des nombreuses additions, si heureusement faits dans les premières traductions, pour la revoir avec un soin extrême et entièrement; le public s'apercevra sans doute aisément des améliorations que nous avons apportées à la version de Wailly.

Nous avons pensé aussi que, dans l'intérêt



des lecteurs de toutes les classes et des militaires surtout, dont cet ouvrage, suivant l'expression de Montaigne, doit être le bréviaire, il serait utile de joindre à notre édition une carte qui contînt les noms anciens et nouveaux des villes citées par César. Cette carte nous a paru le complément indispensable de ses mémoires.



pour
aux Comm
DE CE
44
43
46
OLOS
Toul
nne R.
Aquitain
Lot R.
CADURC
I

COMMENTAIRES
DE CÉSAR.

GUERRE DES GAULES.

LIVRE PREMIER.

Description des Gaules. Guerre contre les Suisses. Combat contre Arioviste.

An. 58 avant J. C., de Rome 596.

On divise toute la Gaule en trois parties; l'une est habitée par les Belges, l'autre par les Aquitains; la troisième par ceux qui dans leur langue s'appellent Celtes, et dans la nôtre Gaulois. Tous ces peuples diffèrent entre eux de langage, de mœurs et de lois. Les Gaulois sont séparés des Aquitains par la Garonne, des Belges par la Marne et la Seine. Les Belges sont les plus vaillants de ces peuples, parce qu'ils sont très-éloignés du luxe

et de la mollesse qui règnent dans la province romaine, et que les marchands étrangers, n'allant pas souvent chez eux, ne leur portent pas ce qui contribue à amollir le courage. D'ailleurs voisins des Allemands qui habitent au-delà du Rhin, ils sont continuellement en guerre avec eux. C'est pour la même raison que le Suisse l'emporte aussi en valeur sur les autres Gaulois; car il se bat presque tous les jours contre les Allemands, soit pour les éloigner de ses frontières, soit en portant chez eux la guerre. La partie des Gaules habitée, comme nous l'avons dit, par les Gaulois, commence au Rhône, et elle est bornée par la Garonne, l'Océan et la frontière des Belges : du côté des Francs-Comtois et des Suisses, elle va jusqu'au Rhin, et tourne vers le nord. Les Belges commencent aux frontières des Gaulois, s'avancent jusqu'à l'embouchure du Rhin, et regardent le nord et l'orient. La Gaule aquitanique s'étend de la Garonne aux Pyrénées et à cette partie de l'Océan qui baigne l'Espagne : elle est entre le couchant et le nord.

Orgétorix était le plus distingué d'entre les Suisses par sa naissance et par ses richesses. Ce seigneur, sous le consulat de Messala et de Pison, voulant se faire roi, conjura avec la noblesse, et conseilla à ces

peuples de sortir du pays avec toutes leurs forces; il leur dit qu'étant plus braves que les autres, il leur serait très-facile de se rendre les maîtres de toute la Gaule; et il le leur persuada d'autant plus aisément, que leur état est resserré de toutes parts; d'un côté par le Rhin, fleuve très-large, qui les sépare de l'Allemagne; d'un autre par le mont Jura qui est fort haut, et qui se trouve entre eux et les Francs-Comtois; d'un troisième enfin par le lac de Genève et le Rhône, qui séparent notre province de la leur. Ces bornes les empêchaient de s'étendre, et de porter aisément la guerre chez leurs voisins; ce qui affligeait beaucoup ce peuple guerrier. Eu égard à leur multitude et à la gloire qu'ils s'étaient acquise à la guerre par leur bravoure, ils croyaient posséder un terrain trop resserré. En effet leur pays n'a que soixante lieues de long, et quarante-cinq de large.

Touchés de ces raisons, et entraînés par l'autorité d'Orgétorix, ils donnent ordre à tout ce qui est nécessaire pour leur départ, font grande provision de chariots et de bêtes de somme, ensemencent toutes leurs terres, pour ne pas manquer de vivres dans leur voyage, et renouvellent la paix et les alliances avec leurs voisins. Ils crurent que deux ans leur suffiraient pour ces préparatifs, et

réglèrent leur départ pour le troisième. Pour l'exécution de ce dessein, ils font choix d'Orgétorix. Celui-ci, s'étant fait députer vers les états voisins, persuade à Casticus, fils de Catamantalède, Franc-Comtois, dont le père avait régné sur ce pays pendant long-temps, et qui avait été honoré du titre d'ami du peuple romain, de s'en faire roi, comme son père l'avait été. Il donne le même conseil à Dumnorix d'Autun, frère de Divitiacus, qui tenait alors le premier rang dans sa province, et était fort aimé du peuple; et il lui donne sa fille en mariage. Il leur prouve la facilité du succès de leur entreprise, puisque, devenu roi des Suisses, les peuples les plus puissants de toute la Gaule, il les aiderait de ses troupes et de son crédit. Ils font donc ensemble une ligue, persuadés qu'après avoir usurpé chacun la domination de leur pays, il leur sera facile, avec les forces réunies de trois nations si puissantes, d'être les maîtres de toute la Gaule.

Les Suisses, avertis du dessein d'Orgétorix, se saisissent de lui, le mettent en prison, et de là, l'obligent, selon leur coutume, à se justifier. Le feu devait être la peine de son crime. Le jour venu qu'il devait rendre raison de sa conduite, il assemble jusqu'à dix mille des siens, sans compter un grand nombre de

vassaux et de gens qui lui étaient attachés, parce qu'ils étaient ses débiteurs : se voyant ainsi soutenu, il refuse de répondre. Les Suisses, irrités de ce refus, se mettent en devoir de le forcer à obéir, et pour cela le magistrat lève des troupes de tous côtés, lorsque sur ces entrefaites Orgétorix meurt, non sans soupçon de s'être lui-même donné la mort.

Cet événement ne détourna point les Suisses du projet qu'ils avaient formé de sortir de leur pays ; et dès qu'ils se crurent en état de partir, ils brûlèrent toutes leurs villes au nombre de douze, quatre cents villages, leurs maisons et tout le blé qu'ils ne devaient pas emporter : ils voulaient par-là s'ôter tout espoir de retour, et être plus disposés à surmonter toutes les difficultés qui pourraient se rencontrer dans leur voyage; ils avaient pris chacun des vivres pour trois mois. Ils engagent ceux de Bâle, de Dutlingen et du Brisgau, leurs voisins, à suivre leur exemple, après avoir pris les mêmes précautions : les Boiens qui avaient passé le Rhin, et s'étaient établis dans la Bavière, après s'être rendus maîtres de sa capitale, sont reçus dans leur association, et se joignent à eux.

Pour sortir de leur pays il n'y avait que deux chemins, l'un par la Franche-Comté, étroit et difficile, entre le Rhône et le mont

Jura, où à peine un chariot pouvait passer; il était d'ailleurs commandé par cette haute montagne, de sorte que peu de monde pouvait arrêter une armée dans ces défilés. L'autre chemin, par notre province, était beaucoup plus aisé et plus court, parce que le Rhône, qui passe entre les Suisses et la Savoie nouvellement soumise, est guéable en quelques endroits, et que Genève, dernière ville de la Savoie, a un pont situé du côté de la Suisse. Comme les Savoyards n'étaient pas encore trop bien soumis aux Romains, les Suisses se flattaient de les engager à leur livrer passage, ou de les y contraindre. Tout étant prêt, ils marquèrent leur rendez-vous général sur le bord du Rhône pour le 28 mars, sous le consulat de L. Pison et d'Aulus Gabinius.

Ceci ayant été rapporté à César, et qu'ils comptaient passer par son gouvernement, il part de Rome en diligence, se rend le plus vite qu'il peut dans la Gaule ultérieure, et arrive à Genève. Il en fait rompre le pont, et ordonne de très-grandes levées par toute la province, où il n'y avait alors qu'une légion. Les Suisses, avertis de son arrivée, lui envoient en embassade ce qu'il y avait de plus distingué parmi eux, entre autres Numeius et Veroductius, pour le prier de leur

accorder le passage par notre province, parce qu'ils n'en avaient point d'autre, promettant de ne faire aucun dégât. César, qui se souvenait que du temps de nos pères ils avaient défait l'armée romaine commandée par le consul L. Cassius, qui fut tué en cette occasion, et qu'ils avaient fait passer les soldats sous le joug, ne crut pas devoir leur accorder leur demande; et il ne pensait pas qu'une armée ennemie, si on lui accordait le passage par la province, pût s'abstenir d'y commettre du désordre et du dégât. Cependant, pour donner aux levées qu'il avait commandées le temps de le venir joindre, il répondit aux députés qu'il prendrait quelques jours pour délibérer, et leur dit de revenir le 13 d'avril.

En même temps, avec la légion qu'il avait et les troupes de la province, il fit tirer depuis le lac de Genève, au travers duquel passe le Rhône, jusqu'au mont Jura, qui sépare la Franche-Comté de la Suisse, un retranchement de dix-neuf mille pas, avec un mur de seize pieds de haut. Ensuite il établit des corps-de-garde, garnit les forts, afin que, si les Suisses voulaient passer malgré lui, il pût plus aisément les en empêcher. Les députés s'étant présentés au jour marqué, il leur répondit que les Romains n'étaient pas

accoutumés de donner aucun passage sur leurs terres, et que, s'ils voulaient l'emporter de force, il était résolu de s'y opposer. Les Suisses, déchus de cette espérance, essayèrent de passer le Rhône, les uns sur des radeaux ou sur des bateaux attachés ensemble, d'autres à gué, tantôt de jour, plus souvent de nuit; mais repoussés partout, tant par les troupes que par les forts, ils abandonnèrent ce dessein.

Il ne leur restait que le passage par la Franche-Comté; mais il était si étroit, qu'il devenait impraticable sans le consentement de cette nation. Ne pouvant persuader aux Francs-Comtois de le leur accorder, ils députent vers Dumnorix d'Autun, afin de l'obtenir par son moyen. Dumnorix, par son caractère obligeant et ses libéralités, s'était acquis un grand crédit en ce pays-là : d'ailleurs il était ami des Suisses depuis qu'il avait épousé la fille d'Orgétorix, seigneur de cette nation : voulant se faire roi, il courait après les nouveautés, et cherchait à s'attacher différens peuples par ses bienfaits. Il appuie donc l'affaire, obtient des Francs-Comtois qu'ils laisseront passer les Suisses. Ils s'engagent par leurs otages mutuels, les Francs-Comtois à ne pas troubler le passage, les Suisses à passer sans faire aucun dégât, aucun dommage.

César, informé que leur dessein était de passer par la Franche-Comté, et sur la frontière du pays d'Autun, pour aller s'établir dans la Saintonge, pays voisin des Toulousains qui sont de la province romaine, sentit d'abord le risque que courait cette province d'avoir à sa porte, dans un pays fertile et découvert, un peuple belliqueux, ennemi des Romains. Il laisse donc T. Labiénus, l'un de ses lieutenants, pour garder le nouveau retranchement qu'il avait fait, et s'en va à grandes journées en Lombardie, où il lève à la hâte deux légions, et en tire trois autres des quartiers d'hiver où elles étaient proche d'Aquilée; et avec ces cinq légions il repasse au plus vite les Alpes par le plus court chemin. Les peuples de la Tarantaise, de Briançon, d'Embrun et de Gap, avertis de sa marche, se saisissent des passages; mais il les force, et après plusieurs combats il se rend en sept jours, d'Exiles, dernière place de la Province citérieure, dans le diocèse de Vaison qui est de celle d'au-delà, d'où il arrive avec son armée sur les frontières de la Savoie, et de là dans le Lyonnais, qui est le premier pays qu'on rencontre au-delà du Rhône au sortir de notre province.

Cependant les Suisses étaient déja passés en Franche-Comté, et de là sur les terres

d'Autun qu'ils ravageaient. Les Autunois, trop faibles pour leur résister, députent vers César, et lui représentent qu'ayant toujours été affectionnés au service du peuple romain, il était honteux de souffrir qu'on saccageât leurs terres, qu'on emmenât leurs enfants en esclavage, et qu'on se rendît maître de leurs villes presqu'à la vue d'une armée romaine. Ceux de Châlons-sur-Saône, leurs amis et alliés, font la même plainte, et disent que dans le triste état où ils sont réduits, ils peuvent à peine défendre leurs villes de la violence des ennemis. Enfin ceux du Dauphiné qui demeuraient au-delà du Rhône s'enfuient vers lui, et lui remontrent qu'il ne leur est resté que la campagne toute nue. César, touché de ces malheurs, ne crut pas devoir attendre que tous les pays des alliés fussent désolés, et que l'ennemi fût arrivé dans la Saintonge.

La Saône est une rivière qui a son cours entre le pays d'Autun et la Franche-Comté; elle se décharge dans le Rhône. Son cours est si paisible, qu'à peine peut-on voir de quel côté elle coule. César, averti par ses coureurs que les trois quarts des troupes suisses avaient déja traversé cette rivière sur des radeaux, ou sur un pont de bateaux, et que l'autre quart était encore de l'autre côté,

part à trois heures après minuit avec trois légions, et vient charger en queue ce qui restait à passer : ils étaient embarrassés de bagages, et ne s'y attendaient pas : il en tua une grande partie; et le reste se sauva dans les bois voisins. C'était le canton de Zurich : car la Suisse est partagée en quatre cantons. Et ce qu'il y a de remarquable est que ce fut ce même canton, qui du temps de nos pères, étant sorti seul de son pays, défit Cassius, et fit passer ses soldats sous le joug : ainsi par la providence des dieux, ou par hasard, la partie des Suisses qui la première avait causé une grande perte aux Romains fut aussi la première à en porter la peine. César trouva même sa satisfaction particulière dans la vengeance publique : car L. Pison, aïeul de son beau-père, qui dans cette occasion était lieutenant de Cassius, avait été tué avec lui.

Après ce succès, il fit jeter un pont sur la Saône, et marcha à la poursuite du reste des ennemis, qui, surpris de ce qu'il avait passé en un jour une rivière qu'ils avaient eu bien de la peine à traverser en vingt, lui envoyèrent des députés, à la tête desquels était ce même Divicon qui commandait leur armée lors de la défaite de Cassius. Il dit à César que s'il voulait les recevoir dans son alliance, ils

s'établiraient où il lui plairait : sinon, qu'il se souvînt de leur victoire et de leur ancienne valeur; qu'il ne s'enorgueillît pas pour quelque avantage qu'il avait eu par surprise sur un de leurs cantons, dans le temps que ceux qui avaient passé le fleuve ne pouvaient aller à son secours; qu'ils avaient appris de leurs ancêtres à mépriser l'artifice et la ruse, et à ne se fier qu'en leur valeur : qu'il prît garde seulement que le lieu où ils étaient ne devînt célèbre un jour par les malheurs du peuple romain et par la défaite de son armée.

César repartit qu'il n'avait point oublié ce dont ils se souvenaient si bien; qu'il en était d'autant plus indigné, que les Romains ne s'étaient point attiré ces disgraces; que s'ils se fussent sentis coupables, il leur eût été aisé de se tenir sur leurs gardes; et que, comme ils n'avaient rien fait qui pût leur donner sujet de craindre, il avait été facile de les surprendre. Que s'il pouvait consentir à oublier les anciennes injures, il ne pourrait avoir la même indulgence pour les nouvelles : qu'ils avaient essayé de passer malgré lui et à force ouverte par sa province, et ravagé les terres de ceux d'Autun, de Châlons, de la Savoie et du Dauphiné : du reste, qu'ils ne devaient point



parler si haut de leur victoire, ni se glorifier de n'avoir point été punis de leur insolence : que les dieux, pour châtier plus sévèrement les coupables, avaient coutume de les laisser quelque temps triompher, afin qu'ensuite ils fussent plus touchés de leurs disgraces : qu'il était pourtant disposé à traiter avec eux, pourvu qu'ils lui donnassent des otages qui fussent garants de l'exécution de leurs promesses, et qu'ils réparassent le tort fait aux Autunois, à leurs alliés et à ceux de la Savoie. Divicon répondit que leur coutume n'était pas de donner des otages, mais d'en recevoir, comme les Romains le savaient assez; après quoi il se retira.

Le lendemain ils décampèrent. César en fit autant; et pour découvrir le chemin qu'ils prendraient, il envoya après eux toute sa cavalerie, qui était de quatre mille hommes, et qu'il avait tirée tant de sa province que de chez les Autunois et leurs alliés. Mais pour avoir poursuivi leur arrière-garde avec trop d'ardeur, cette cavalerie fut contrainte de combattre dans un lieu désavantageux, où elle fit quelque perte. Les Suisses, enflés d'un avantage qu'ils avaient remporté avec cinq cents chevaux seulement, commencèrent depuis à faire halte plus hardiment, et à escarmoucher quelquefois contre nous avec leur

arrière-garde. César, au lieu de permettre d'en venir aux mains avec l'ennemi, se contentait alors d'empêcher ses courses et ses pillages. Les ennemis marchèrent environ quinze jours, de sorte que leur arrière-garde n'était qu'à cinq ou six milles de notre avant-garde.

Cependant César ne cessait de presser les Autunois de fournir le blé qu'ils avaient si solennellement promis : car la Gaule celtique étant au septentrion, comme nous l'avons dit plus haut, et par conséquent dans un climat froid, la moisson n'était pas encore prête, et même le fourrage n'était pas assez abondant. Et il pouvait d'autant moins se servir des blés qu'il faisait voiturer par la Saône, que l'ennemi, dont il ne voulait pas s'écarter, s'était éloigné des bords de cette rivière. Les Autunois le remettaient d'un jour à l'autre, disant qu'on l'amassait, qu'il était en chemin, et qu'il arriverait bientôt au camp. Voyant que cela tardait trop, et que le temps de le distribuer aux troupes approchait, César assemble les principaux d'Autun, qui étaient en grand nombre dans son armée, entre autres Divitiacus et Liscus; ce dernier occupait alors dans sa ville la charge de Vergobrète, ou de souverain magistrat, dont l'élection se fait tous les ans, et qui a droit



de vie et de mort. Il se plaint fortement à eux de ce que, ne pouvant ni acheter du blé ni en cueillir dans les champs, ils ne l'aidaient pas dans un temps si critique, et l'ennemi étant si près; surtout n'ayant en grande partie commencé la guerre qu'à leurs prières.

Liscus, touché de ces plaintes, déclare ce qu'il avait tu jusque-là; que chez eux il y avait certains particuliers qui avaient plus de crédit et d'autorité sur le peuple que le magistrat même; que c'étaient eux qui par des discours séditieux détournaient le peuple de fournir les vivres qu'on avait promis; qu'ils disaient qu'en cas qu'ils ne pussent venir à bout de se rendre les maîtres dans les Gaules, il valait encore mieux pour eux obéir aux gens du pays qu'aux Romains, qui, après avoir soumis les Suisses, ne manqueraient pas de les dépouiller eux-mêmes de leur liberté; que c'étaient eux qui instruisaient les ennemis de tout ce qui se passait dans le camp, et des résolutions les plus secrètes; qu'il n'avait pas le pouvoir de les châtier; qu'il savait même le danger auquel il s'exposait en découvrant tout ce manége, quoiqu'il ne le fît qu'à l'extrémité, et que c'était pour ces raisons qu'il avait jusqu'alors gardé le silence.

César sentit alors que c'était de Dumnorix,

frère de Divitiacus, qu'il voulait parler; mais ne voulant pas éventer l'affaire devant tant de témoins, il rompit l'assemblée et ne retint que Liscus. Quand ils furent en particulier, il lui demanda de s'expliquer sur ce qu'il avait dit. Liscus le fit sans détour; et par les informations secrètes, César trouva qu'il disait vrai; que Dumnorix était un homme hardi et entreprenant, en grand crédit auprès du peuple par ses libéralités; et qu'il souhaitait quelque révolution dans l'état : que depuis plusieurs années il tenait toutes les fermes du pays à vil prix, parce qu'on n'osait enchérir sur lui; que par-là il avait acquis de grandes richesses qui le mettaient en état d'être libéral; qu'il entretenait un corps de cavalerie qu'il avait toujours à sa suite : qu'il était aussi puissant chez les peuples voisins que dans son pays; que dans cette vue d'augmenter son pouvoir au dehors, il avait fait épouser sa mère à un des plus puissans seigneurs du Berri; que lui-même s'était marié chez les Suisses, et qu'il avait établi son crédit en divers endroits par le mariage de sa sœur et de ses parentes; qu'il favorisait les Suisses à cause de sa femme, et qu'il haïssait personnellement César et les Romains, parce qu'ils avaient diminué son autorité, rétabli son frère Divitiacus dans son ancien crédit



et ses anciens honneurs; qu'il se flattait, si les Romains avaient du dessous, de pouvoir se faire roi à la faveur des Suisses; au lieu que par leur victoire il perdait non-seulement l'espérance de régner, mais encore celle de conserver son crédit. Par ses informations, César apprit encore que le mauvais succès du combat de sa cavalerie, arrivé il n'y avait que peu de jours, venait de la fuite de Dumnorix, qui avait donné lieu à celle des autres, parce qu'il commandait les troupes de sa nation.

Ces soupçons étaient appuyés de preuves certaines, que c'était lui qui avait ouvert aux Suisses un passage par la Franche-Comté, qu'il les avait engagés à se donner des otages, et qu'il avait fait tout cela, non-seulement sans ordre de sa république ni de César, mais à leur insu. César crut donc que cette accusation du magistrat le mettait en droit de châtier lui-même Dumnorix, ou de le renvoyer en son pays pour y être puni. Une seule chose retenait César; il connaissait le grand attachement de Divitiacus, son frère, pour le peuple romain et pour lui, sa fidélité parfaite, sa justice, sa modération; et il craignait de l'offenser par le supplice de Dumnorix. Avant donc de passer outre, il fait venir Divitiacus; et sans autre interprète

que Valérius Procillus, l'homme le plus distingué de toute la Gaule narbonnaise, et en qui il se fiait entièrement, il le fait souvenir de ce qu'on avait dit de son frère dans l'assemblée et en sa présence, l'instruit de ce qu'on en avait dit en particulier, et le prie de ne pas trouver mauvais que sa ville ou lui, après avoir instruit son procès, prononce sur son sort.

Divitiacus tout en larmes l'embrassa, et le pria de pardonner à son frère; ajoutant qu'il savait bien que tout ce qu'on lui avait dit de Dumnorix était vrai; que personne n'en était plus affligé que lui, qui, ayant du crédit dans son canton et dans le reste de la Gaule, tandis que ce jeune frère n'en avait point du tout, avait contribué à son élévation; que Dumnorix employait son crédit, non-seulement pour diminuer le sien, mais encore pour le perdre; que malgré cela l'amour fraternel et l'estime publique touchaient son cœur; que si César punissait Dumnorix, personne, à cause de la bienveillance dont il l'honorait, ne pourrait croire que ce fût contre sa volonté, et qu'il serait odieux à toute la Gaule. César, touché de ses raisons et de ses larmes, lui prend la main et le rassure, en lui disant qu'il fait tant de cas de son amitié, qu'en sa faveur il pardonne à son frère, non-

seulement ses propres injures, mais encore celles qu'il avait faites à la république. Sur cela il fait venir Dumnorix, et en présence de son frère lui déclare les sujets de plainte qu'il avait donnés, tant aux Romains qu'à ses propres citoyens, et l'exhorte à se conduire de manière qu'il ne laisse à l'avenir aucun soupçon : il lui dit qu'il lui pardonne le passé en considération de Divitiacus, après quoi il le renvoie; mais il fait pourtant épier ses discours et ses actions.

Le même jour il fut averti que l'ennemi était campé à huit milles de lui au pied d'une montagne; il la fit reconnaître. On lui rapporta que la pente en était douce et aisée : sur cela, après minuit il détache T. Labiénus avec deux légions, lui donne pour guides ceux qui avaient été la reconnaître, l'instruit de son dessein, et le charge de se poster sur le haut de cette montagne. Deux heures après il marche aux ennemis par le même chemin qu'ils avaient suivi, et envoie devant toute sa cavalerie. P. Considius, qui avait fait la guerre sous Sylla et ensuite sous Crassus, et qui pour cette raison passait pour très-habile officier, eut la conduite des coureurs.

Au point du jour, lorsque Labiénus s'était rendu maître du haut de la montagne, et que César n'était qu'à quinze cents pas des en-

nemis, sans qu'ils eussent connaissance ni de son arrivée ni de celle de Labiénus, comme on l'apprit ensuite des prisonniers, Considius vient à toute bride lui dire que les ennemis étaient maîtres de la montagne, qu'il l'avait aisément reconnu à leurs drapeaux et à leurs armes. Sur cet avis, César se retire sur une éminence, et y range son armée en bataille. Labiénus, qui avait ordre de ne point donner, qu'il ne le vît proche, afin de tomber tous deux en même temps sur l'ennemi, se tenait tranquille en l'attendant. Mais lorsqu'il fit grand jour, César apprit la vérité par ses coureurs; que Labiénus était dans le poste qu'il lui avait marqué; que les ennemis avaient décampé, et que Considius, aveuglé par la peur, avait fait un faux rapport. César les suit à quelque distance, selon sa coutume, et campe à trois milles de leur armée.

Comme on devait distribuer du blé aux troupes deux jours après, et qu'il n'était qu'à dix-huit milles d'Autun, la ville la plus grande et la mieux approvisionnée des Autunois, il quitta l'ennemi le lendemain, et se dirigea vers cette ville pour donner ordre aux vivres. Cette nouvelle parvint aux ennemis par les déserteurs de L. Émilius, officier de cavalerie gauloise. Les Suisses, ou croyant que la crainte faisait retirer les Romains, d'autant plus que

la veille, après s'être emparés des hauteurs, ils ne les avaient pas attaqués ; ou se flattant de pouvoir leur couper les vivres, changent de dessein, et rebroussant chemin, ils se mettent à suivre et à harceler notre arrière-garde.

César, voyant ce mouvement, se range en bataille sur une hauteur voisine, et envoie sa cavalerie soutenir leur effort. Il poste ses quatre vieilles légions sur trois lignes vers le milieu de la colline, et sur le haut les deux qu'il avait nouvellement levées dans la Lombardie, et couvre ainsi toute la colline, tant de ses troupes que de celles de ses alliés. En même temps il fait mettre le bagage dans un endroit qu'il fait fortifier, et charge les légions qui étaient au haut du coteau de le garder. Les Suisses, qui l'avaient suivi avec tous leurs chariots, rassemblent aussi leur bagage, et après avoir repoussé notre cavalerie, montent serrés à l'attaque de notre première ligne.

César, pour ôter aux siens toute espérance de retraite, et pour rendre le péril égal entre lui et eux, renvoie tous les chevaux sans en excepter le sien, les exhorte à faire leur devoir, et commence l'attaque. Les troupes qu'il avait placées sur la hauteur, ayant facilement rompu les rangs des ennemis avec

leurs javelots, fondent aussitôt sur eux l'épée à la main. Les Suisses, dont les boucliers étaient percés de traits, et comme cloués ensemble par ces traits, parce que la pointe s'en était repliée sans qu'on pût les arracher, secouent le bras pour se débarrasser de leur bouclier, et aiment mieux combattre découverts qu'avec cette incommodité. Mais enfin couverts de blessures, ils lâchent le pied, et reculent vers une montagne qui était environ à un quart de lieue de là. Les Romains les suivent; et pendant qu'ils montent après eux, un corps de Boïens et de Stulingiens faisant environ quinze mille hommes, et servant de corps de réserve aux ennemis, les prend en flanc et vient les envelopper. Les Suisses, qui s'en aperçoivent du haut de la montagne où ils s'étaient retirés, reviennent à la charge; de sorte que les Romains sont obligés de faire front des deux côtés, par les deux premières lignes contre ceux qu'ils poursuivaient sur la montagne, et par l'autre contre ceux qui les avaient enveloppés.

Ainsi le combat fut long-temps opiniâtre et douteux. Enfin les ennemis ne pouvant plus soutenir notre attaque, se retirèrent, les uns sur la montagne qu'ils avaient commencé de monter, et les autres vers leur bagage et leurs chariots; car pendant toute

la bataille, qui dura depuis une heure après midi jusqu'au soir, on ne vit jamais tourner le dos à l'ennemi. On combattit même aux bagages jusque bien avant dans la nuit, parce que les Suisses, s'étant fait un rempart de leurs chariots, lançaient des dards sur nos gens du haut de ces chariots, ou les blessaient à travers les roues à coups de piques et de hallebardes. Enfin, après une longue résistance, tout leur bagage fut pris, et leur camp forcé; la fille d'Orgétorix et un de ses fils y furent faits prisonniers. Les ennemis, dont il restait environ cent trente mille, marchèrent toute la nuit sans s'arrêter; et le quatrième jour ils arrivèrent dans le territoire de Langres; les nôtres n'ayant pu les suivre, parce qu'ils restèrent trois jours dans cet endroit, tant à cause des blessés, qu'à cause des morts qu'il fallait enterrer. Pendant ce temps César écrivit à ceux de Langres de n'accorder ni vivres ni aucun autre secours aux ennemis; ajoutant que, s'ils les aidaient, il les traiterait comme les Suisses. Trois jours après, César suivit les ennemis avec toutes ses troupes.

Les Suisses, réduits à l'extrémité, lui envoient des députés, qui, l'ayant rencontré en chemin, se jettent à ses pieds, et lui demandent la paix avec larmes. Il les renvoya dire de

sa part à leurs gens de l'attendre dans l'endroit où ils étaient actuellement ; ils obéirent. Quand il y fut arrivé, il leur demanda des otages, leurs armes, les esclaves qui s'étaient retirés parmi eux. Pendant que tout cela s'exécutait, environ six mille d'entre eux, qui étaient du canton de Berne, craignant qu'ils ne les fît mourir après les avoir désarmés, ou espérant qu'on ne s'apercevrait pas de six mille hommes de moins dans une si grande multitude, se dérobèrent au commencement de la nuit, et se retirèrent vers le Rhin, auprès des Allemands.

César, l'ayant su, ordonne à ceux sur le territoire desquels ils avaient passé, de les ramener incessamment, s'ils voulaient se justifier de leur fuite ; ce qui fut fait : César traita en ennemis ces six mille fugitifs. Les autres ayant donné des otages, rendu leurs armes et les transfuges, il leur pardonna et leur ordonna de retourner chacun chez eux ; et comme ils n'avaient plus de vivres, il chargea les habitans de la Savoie et du Dauphiné de leur en fournir, et enjoignit aux Suisses de rebâtir leurs villes et leurs bourgades. Il ne voulait pas que ce pays demeurât désert, de peur que la bonté du terroir n'engageât les Allemands d'au-delà du Rhin à s'en emparer, et que par-là ils ne devinssent trop voisins de

notre province et de la Savoie. Les Autunois lui demandèrent de leur laisser les Boïens, peuple en grande réputation de valeur, pour les placer sur leurs frontières, et il y consentit. Ils leurs donnèrent des terres, et dans la suite ils leur firent part des mêmes droits et des mêmes priviléges dont ils jouissaient.

On trouva dans le camp des Suisses un état écrit en lettres grecques de ceux qui étaient sortis en âge de porter les armes, des femmes, des enfans et des vieillards. On y comptait deux cent soixante-trois mille Suisses, trente-six mille Stulingiens, trente-deux mille Boïens, quatorze mille hommes du Brisgau, vingt-trois mille du pays de Bâle, et trente-six mille des environs de Dutlingen. Dans toute cette troupe, qui montait en tout à trois cent soixante-huit mille hommes, il y avait quatre-vingt-douze mille combattans. César ayant fait faire le dénombrement de ceux qui retournèrent, il ne s'en trouva que cent dix mille.

Cette guerre des Suisses étant ainsi terminée, les principaux de presque toute la Gaule celtique vinrent en féliciter César. Ils lui dirent que, quoiqu'il n'eût pas entrepris cette guerre pour leur vengeance particulière, mais pour celle du peuple romain, la défaite de ces peuples leur était pourtant

aussi avantageuse qu'à lui; que les Suisses, quoique leurs affaires fussent dans un état florissant, n'avaient quitté leur pays que pour venir s'emparer du leur, et, après avoir pris le meilleur, rendre le reste tributaire. Ils lui demandèrent permission d'assembler les états de toute la Gaule, parce que d'un commun accord ils avaient une prière à lui faire. César y ayant consenti, ils prirent entre eux jour pour s'assembler, et jurèrent de n'en parler à personne que du consentement de tous.

Après la clôture de leur assemblée, les mêmes députés revinrent lui demander une audience particulière, parce qu'ils avaient, disaient-ils, à lui proposer des choses qui intéressaient le bien général, et qui requéraient un fort grand secret. L'ayant obtenue, ils se jettent à ses pieds en pleurant, et lui disent que dans cette occasion son secret leur était aussi nécessaire que son secours, parce que, si ce qu'ils avaient à lui communiquer était découvert, ils courraient risque d'être perdus. Divitiacus, qui portait la parole, lui représenta que la Gaule celtique était divisée en deux factions; que les Auvergnats étaient à la tête de l'une, et les Autunois de l'autre; qu'après s'être longtemps disputé la souveraineté, les Auvergnats, unis aux Francs-Comtois, avaient fait

venir les Allemands à leur secours ; que d'abord il en avait passé dans la Gaule environ quinze mille, qui, ayant reconnu la bonté du pays, y en avaient attiré tant d'autres, qu'ils étaient bien à présent cent vingt mille ; que ceux d'Autun et leurs alliés dans deux batailles contre eux avaient perdu leur cavalerie, leur noblesse et leur sénat ; qu'accablés de tant de pertes, ils avaient été obligés de donner les principaux d'entre eux en otage aux Francs-Comtois, avec serment de ne les jamais redemander, et de ne jamais recourir au peuple romain pour se soustraire à leur domination ; que du rang qu'ils tenaient auparavant dans les Gaules par leur valeur et leur alliance avec les Romains, il ne leur restait qu'une soumission à un dur esclavage ; qu'il était le seul qui n'eût pu se résoudre à prêter ce serment et à donner ses enfans en otage, et que pour cette raison il avait été contraint d'abandonner le pays, pour venir implorer le secours du sénat, parce qu'il ne s'était pas lié comme les autres. Mais que l'état des Francs-Comtois était à présent plus triste que celui des Autunois, puisque Arioviste, roi des Allemands, s'était établi dans la Franche-Comté, le meilleur canton de la Gaule celtique, dont il tenait le tiers, et en voulait encore avoir un autre

tiers pour ceux de Constance, qui depuis peu étaient venus le joindre au nombre de vingt-quatre mille; que si l'on n'y donnait ordre, bientôt tous les Allemands passeraient le Rhin, inonderaient la Gaule, et en chasseraient les habitans, parce que le terrain en était bien meilleur que le leur, et la façon de vivre beaucoup plus polie; qu'Arioviste était devenu si insolent et si fier depuis la bataille qu'il avait gagnée sur les Gaulois à Magstat, qu'il voulait avoir en otage les enfans des meilleures maisons, et qu'il les traitait cruellement, quand tout n'allait pas à sa fantaisie; que c'était un homme féroce, emporté, furieux, dont la tyrannie était insupportable; et que si Rome leur refusait son secours, ils seraient forcés de quitter le pays, comme avaient fait les Suisses, et d'aller loin des Allemands chercher ailleurs une demeure paisible, quelque chose qu'il leur en pût arriver; que si ce tyran savait qu'ils fussent venus se plaindre à lui, il ferait périr leurs otages dans les tourmens, et qu'il n'y avait que son autorité, ses armes victorieuses et le nom du peuple romain qui pussent le tenir en respect, empêcher le reste des Allemands de passer le Rhin, et défendre les Gaules de la violence d'Arioviste.

Divitiacus ayant cessé de parler, tous ceux

qui étaient présens implorèrent avec larmes le secours de Cesar; les seuls députés des Francs-Comtois tristes, abattus, les yeux baissés, demeuraient dans le silence. César surpris leur en demanda plusieurs fois la cause, sans en pouvoir tirer de réponse, et sans voir diminuer leur accablement. Alors Divitiacus répondit pour eux, qu'ils étaient d'autant plus misérables, qu'ils n'osaient pas même se plaindre, ni recourir à quelqu'un qui adoucît leurs maux; qu'ils tremblaient au seul nom d'Arioviste présent ou absent; qu'au moins les autres pouvaient se garantir de sa barbarie par la fuite; mais qu'eux qui avaient reçu Arioviste, aujourd'hui maître de toutes leurs villes, ils se trouvaient en proie à tous ses mauvais traitemens.

César, ainsi instruit, les rassure tous, et leur promet de faire attention à leurs demandes : il leur dit qu'il espérait qu'Arioviste, à la considération du peuple romain et à la sienne, les traiterait mieux à l'avenir; après quoi il les congédia. Plusieurs raisons l'engageaient à penser sérieusement à cette affaire; car d'abord il était honteux pour lui et pour le peuple romain que, dans le temps le plus florissant de la République, les Autunois, à qui le sénat avait donné par plusieurs décrets le titre de frères et d'alliés, fussent réduits en

esclavage par les Allemands, et obligés de donner des otages à Arioviste et aux Francs-Comtois. D'ailleurs il croyait que Rome avait intérêt d'empêcher les Allemands de s'établir dans les Gaules; que lorsqu'ils en seraient maîtres, ces peuples féroces et barbares ne manqueraient pas de se jeter sur notre province, et de là sur l'Italie, comme avaient fait les Cimbres et les Teutons; d'autant plus que les Francs-Comtois n'étaient séparés de la Province romaine que par le Rhône; et il était persuadé qu'il fallait s'opposer de bonne heure à une pareille invasion. Ajoutez à cela qu'Arioviste s'était rendu insupportable par son orgueil et son insolence.

Sur ces considérations, César jugea à propos de lui envoyer demander une entrevue, pour traiter avec lui d'affaires importantes qui concernaient le bien commun. Arioviste répondit aux députés que, s'il avait besoin de César, il l'irait trouver; mais que, César voulant lui parler, c'était à lui de venir le chercher; qu'outre cela il ne pouvait sans armée entrer sûrement sur les terres des Romains, et qu'une armée ne pouvait s'assembler sans beaucoup de dépense et d'embarras; qu'au reste il ne comprenait pas ce que César et les Romains pouvaient avoir à démêler avec lui touchant ses conquêtes.

Sur cette réponse, César renvoie lui dire que, puisque, sans égard pour le peuple romain et pour lui, sous le consulat duquel il avait été nommé roi et ami de la république, il refusait l'entrevue qu'il lui proposait, et ne se mettait point en peine de ce qu'il avait à lui dire pour le bien commun, voici ce qu'il exigeait de lui : qu'il ne fît plus passer d'Allemands dans les Gaules; qu'il rendît aux Autunois leurs otages; qu'il permît aux Francs-Comtois d'en faire autant; qu'il ne tourmentât plus les Autunois et qu'il ne fît plus la guerre à leurs alliés; moyennant quoi le peuple romain et lui seraient toujours de ses amis : sinon, que le sénat ayant réglé, sous le consulat de M. Messala et de M. Pison, que celui qui aurait le gouvernement des Gaules protégerait les Autunois et leurs alliés, autant que la chose serait possible sans faire tort à la république, il ne souffrirait pas qu'on les maltraitât.

Arioviste répondit que les lois de la guerre laissaient au vainqueur la liberté de traiter les vaincus à sa fantaisie; que les Romains dans leurs conquêtes ne se réglaient pas sur la volonté d'autrui, mais sur la leur; et que comme il ne prétendait pas leur rien prescrire à cet égard, ils ne devaient pas non plus le gêner dans la jouissance de ses droits; qu'il n'avait imposé

un tribut aux Autunois qu'après les avoir vaincus; et que César lui faisait grand tort de vouloir par son arrivée diminuer ses revenus; qu'il ne rendrait point les otages, mais qu'il ne ferait la guerre ni à eux ni à leurs alliés, pourvu qu'ils demeurassent dans les termes du traité, en lui payant ponctuellement tribut; qu'autrement le titre d'amis et d'alliés du peuple romain ne leur servirait de rien. Quant à ce que César lui avait fait dire, qu'il ne souffrirait pas qu'on leur fît injure, qu'il pouvait venir quand il lui plairait; que personne ne l'avait attaqué qu'il ne s'en fût mal trouvé; qu'il apprendrait à ses dépens de quoi était capable une nation invincible, versée dans l'art de la guerre, et qui depuis quatorze ans n'avait pas couché sous un toit.

Au moment que l'on rapportait cette réponse à César, ceux d'Autun et de Trèves viennent se plaindre, les premiers, que ceux de Constance, qui depuis peu avaient passé dans les Gaules, faisaient des courses dans leur pays, malgré les otages qu'ils avaient donnés à Arioviste; les seconds, que les cent cantons des Suèves étaient campés sur le bord du Rhin, prêts à le passer sous la conduite des deux frères Nasua et Cimbérius. César, vivement touché de ces nouvelles, jugea qu'il fallait se hâter, et qu'il serait moins facile de

résister aux Barbares, si les Suèves se joignaient aux anciennes troupes d'Arioviste : ayant donc ramassé des vivres le plus promptement qu'il lui fut possible, il marche à grandes journées contre Arioviste.

Après trois jours de marche, il apprit qu'Arioviste dirigeait ses pas depuis trois jours vers Besançon, capitale de la Franche-Comté, à dessein de s'en saisir. César crut qu'il fallait mettre tout en œuvre pour le prévenir, parce que c'était une place forte, bien munie, et qui par sa situation était très-commode pour tirer la guerre en longueur : car la rivière du Doux l'environne presque toute, et le reste qui n'est guère que de cent vingt pas, est fermé par une montagne fort haute, dont le pied touche des deux côtés à la rivière. Le mur dont on a entouré cette montagne, en fait une citadelle, et la joint à la ville. César ne cessa jour et nuit de marcher vers cette ville; et s'en étant rendu maître, il y mit garnison.

Il y passa quelques jours pour amasser des vivres, pendant lesquels nos troupes s'étant entretenues des Allemands avec les Gaulois et les Marchands, ceux-ci leur en exagérèrent tellement la haute taille, la valeur, l'expérience dans la guerre, le regard terrible et qu'on ne pouvait soutenir, que la frayeur saisit et

troubla toute l'armée. Ce mal commença par les principaux officiers, et par ceux qui par amitié pour César l'avaient suivi de Rome, mais qui n'entendant que peu le métier de la guerre, croyaient le danger beaucoup plus grand qu'il n'était en effet. Les uns sous différens prétextes, lui demandaient permission de se retirer; les autres étaient retenus par la honte, mais leur peur était peinte sur leurs visages; et seuls ou retirés dans leurs tentes avec leurs amis, ils déploraient leur triste sort, et ne pouvaient retenir leurs larmes; partout on faisait son testament. Les discours et la frayeur de ceux-ci troublaient insensiblement ceux qui avaient plus d'expérience, les soldats, les centurions et les officiers de cavalerie. Pour qu'on ne les crût pas effrayés de ces discours, ils disaient que ce n'était pas l'ennemi qu'ils craignaient, que c'était la difficulté des chemins, la profondeur des forêts, qui s'opposeraient au transport des vivres. Quelques-uns allèrent jusqu'à dire à César, que lorsqu'il ferait donner le signal de la marche, le soldat effrayé n'obéirait pas, et refuserait de décamper.

A la vue d'une consternation si générale, César assembla tous les officiers, jusqu'aux derniers centurions, et se plaignit vivement de ce qu'ils voulaient pénétrer ses desseins,

et contrôler ses actions; que sous son consulat, Arioviste avait recherché avec le dernier empressement l'amitié des Romains, et qu'on ne devait pas se mettre dans l'esprit qu'à présent il y voulût renoncer sans raison; qu'il était persuadé qu'après avoir pesé l'équité de ses demandes, il ne rejetterait ni son amitié ni celle du peuple romain; que s'il était assez insensé et assez furieux pour vouloir lui faire la guerre, qu'avaient-ils tant à craindre, et pourquoi désespéraient-ils de leur valeur et de sa conduite? Que cet ennemi était déja connu par les grandes victoires qu'on avait remportées sur lui, lors de la défaite des Cimbres et des Teutons par C. Marius, victoires qui n'avaient pas moins acquis de gloire aux soldats, qu'à leur général; que l'Italie avait encore depuis peu appris à le connaître dans la guerre des esclaves, qu'on avait heureusement terminée, quoiqu'ils eussent appris quelque chose de notre manière de faire la guerre et de notre discipline militaire; que l'on pouvait juger par-là quel avantage il y avait à marquer du courage et de la résolution, puisque ceux que l'on avait craints désarmés, avaient été vaincus victorieux, et les armes à la main; qu'enfin c'étaient ces Allemands que les Suisses dont on venait de triompher, avaient plusieurs fois

battus, tant en Gaule qu'en Allemagne; que si quelques-uns d'entre eux étaient effrayés de la défaite des Gaulois par Arioviste, ils verraient en examinant la chose, que les Gaulois étant las d'une longue guerre, Arioviste, après s'être tenu plusieurs mois dans son camp et dans des marais, les avait attaqués, lorsque désespérant de le combattre, ils s'étaient dispersés; qu'ainsi il les avait vaincus par habileté et par adresse, plutôt que par sa valeur; mais que les Romains n'étaient pas gens à se laisser surprendre par la ruse, comme des Barbares ignorans; que ceux qui couvraient leur crainte de la difficulté des chemins et du manque de vivres, avaient tort de lui prescrire son devoir, et d'avoir mauvaise opinion de sa conduite; qu'il avait pourvu aux vivres; que les Francs-Comtois, les Lorrains et ceux de Langres lui en fourniraient, outre que la moisson était toute prête; que bientôt ils jugeraient eux-mêmes si les chemins étaient si difficiles: qu'à l'égard de la menace de n'être pas obéi lorsqu'il commanderait de marcher, il ne s'en inquiétait pas, parce qu'aucun général n'avait eu ce malheur qu'après la perte de quelque bataille, ou pour quelque tache d'avarice; que pour lui, son innocence, et le bonheur de ses armes contre les Suisses, étaient con-

nus de toute l'armée; qu'ainsi, quoiqu'il eût projeté de différer encore son départ, il était résolu de partir le lendemain avant le jour, afin de voir au plus tôt, si la crainte l'emporterait chez eux sur leur devoir; que si personne ne voulait le suivre, il était assuré que la dixième légion ne l'abandonnerait pas, et qu'il en ferait sa cohorte prétorienne; c'était en effet celle qu'il affectionnait le plus, et sur la valeur de laquelle il faisait le plus de fond.

Ce discours fit un changement surprenant dans les esprits; on vit renaître la joie parmi tous les soldats, et ils ne respiraient plus que la guerre. La dixième légion le fit remercier la première par ses officiers de la bonne opinion qu'il avait d'elle, et l'assura qu'elle le suivrait partout. Les autres lui font satisfaction par l'entremise de leurs principaux officiers, l'assurent qu'elles n'ont jamais douté de son habileté, ni rien appréhendé sous son commandement; qu'enfin elles étaient persuadées que c'était à elles à recevoir les ordres, et non pas à les donner. Après avoir reçu leurs excuses, et s'être informé des chemins à Divitiacus, celui de tous les Gaulois en qui il se fiait le plus, il résolut, pour mener son armée par un pays découvert, de prendre un détour de douze

ou treize lieues, et partit le lendemain avant le jour, comme il l'avait dit. Le septième jour, comme il continuait sa marche, il apprit par ses coureurs que les troupes d'Arioviste n'étaient plus qu'à vingt-quatre milles des nôtres.

Arioviste informé de son arrivée, lui envoya dire qu'il acceptait l'entrevue, à présent qu'il s'était approché, et qu'elle pouvait se faire sans risque. César ne rejeta point son offre, croyant qu'il écoutait la raison, puisqu'il promettait de plein gré ce qu'il avait auparavant refusé; et il se flattait qu'Arioviste, se rappelant ses bienfaits et ceux du peuple romain, deviendrait traitable quand il aurait réfléchi sur ses demandes. L'entrevue fut fixée à cinq jours de là. Cependant par les courriers qu'ils s'envoyaient souvent de part et d'autre, Arioviste demanda, que de peur de surprise, ils ne se fissent accompagner que de la cavalerie, protestant qu'il ne viendrait qu'à cette condition. César qui ne voulait pas rompre pour un si mince sujet, et qui d'ailleurs ne se fiait pas trop à la cavalerie gauloise, fit monter sur leurs chevaux la dixième légion sur laquelle il comptait le plus, afin d'avoir un secours assuré en cas de besoin; ce qui fit dire assez plaisamment à un soldat de cette légion, que César leur tenait plus qu'il ne leur avait pro-

mis, puisqu'au lieu de les faire prétoriens, il les faisait chevaliers.

Il y avait une plaine spacieuse, et dans cette plaine un tertre assez élevé. Cet endroit se trouvait presque également éloigné des deux camps. On s'y rendit pour la conférence. César fit arrêter ses cavaliers à deux cents pas de ce tertre; ceux d'Arioviste firent halte à la même distance. Arioviste demanda que la conférence se tînt à cheval, et qu'ils ne fussent accompagnés que de dix cavaliers chacun. Étant tous deux au rendez-vous, César commença par lui rappeler ses bienfaits et ceux du sénat qui l'avait déclaré roi et ami du peuple romain, et qui lui avait envoyé de très-grands présents, honneur qu'il faisait à peu de personnes, et qu'il n'accordait qu'après de grands services; qu'il n'en avait pourtant rendu aucun, et qu'il n'avait rien fait qui pût le mettre en droit d'y prétendre; qu'il n'en avait été redevable qu'à la générosité du sénat, et à sa propre sollicitation. Ensuite il lui représenta la juste et ancienne alliance qui était entre les Romains et les Autunois, les fréquens et honorables décrets du sénat en leur faveur; qu'avant même leur liaison avec le peuple romain, ils avaient toujours tenu le premier rang dans les Gaules, et que l'usage de Rome était non-seulement

que ses alliés et ses amis ne perdissent rien de leur puissance, mais qu'elle souhaitait les voir augmenter en crédit, en dignités, en honneurs, et qu'elle ne pouvait en aucune manière consentir qu'on les fît déchoir de leur première grandeur. César finit par lui réitérer les mêmes propositions qu'il lui avait faites par ses députés, de laisser en paix les Autunois et leurs alliés, de leur rendre leurs otages, et s'il ne pouvait renvoyer chez eux les Allemands qui avaient passé le Rhin, au moins de n'en plus faire passer d'autres.

A tout ce discours Arioviste répondit peu de choses; mais il s'étendit beaucoup sur ses louanges : il dit qu'il n'aurait jamais songé à passer le Rhin, si les Gaulois ne l'en avaient prié, et ne l'avaient appelé à leur secours; qu'il avait quitté son pays et ses proches sur les grandes espérances et les récompenses dont on l'avait flatté; que les terres qu'il occupait dans la Gaule, et les otages qu'il avait entre ses mains, lui avaient été accordés volontairement, et que les impôts qu'il levait, étaient le fruit de sa victoire; que ce n'était pas lui qui avait commencé la guerre; que tous les Gaulois réunis étaient venus fondre sur lui; qu'il les avait tous défaits dans une seule bataille, et que s'ils avaient envie de tenter une seconde fois la fortune des armes,

il était tout prêt à recommencer; que s'ils préféraient la paix, ils ne devaient pas lui refuser le tribut qu'ils lui avaient payé jusqu'alors de leur bon gré; que son alliance avec les Romains, bien loin de lui être désavantageuse, devait au contraire lui être utile et honorable; que c'était dans cette espérance qu'il l'avait recherchée; que si Rome lui ôtait ses tributaires, il renoncerait à son alliance d'aussi bon cœur qu'il l'avait désirée; que s'il faisait passer tant d'Allemands dans la Gaule, ce n'était que pour sa sûreté, et non pour attaquer personne; et pour preuve de l'innocence de ses intentions, il alléguait qu'il n'était point venu de lui-même, qu'il y avait été sollicité, et qu'au lieu d'attaquer, il s'était toujours tenu sur la défensive: qu'il était dans la Gaule avant les Romains, qui avant cette époque n'étaient point sortis de leur province. Que lui voulait César? Pourquoi venait-il dans ses états? cette Gaule lui appartenait, comme la nôtre était à nous; et s'il n'était pas juste qu'il entreprît rien sur ce qui était à nous, il y avait la même injustice à nous de faire quelque entreprise que ce fût sur ce qui était à lui; qu'à l'égard de notre alliance avec les Autunois, il n'était pas tellement ignorant des affaires du monde, qu'il ne sût fort bien qu'ils ne nous avaient donné

aucun secours dans notre dernière guerre contre les peuples de la Savoie et du Dauphiné; et que ces mêmes Autunois n'avaient point eu recours aux Romains dans les démêlés qu'ils avaient eus avec lui et avec les Francs-Comtois; qu'il soupçonnait fort César de n'avoir amené une armée dans la Gaule sous prétexte d'amitié, qu'à dessein de l'opprimer; que s'il ne se retirait, il le traiterait en ennemi; que s'il était assez heureux pour le faire périr, il savait qu'il ferait plaisir aux plus grands de Rome, qui lui avaient découvert leurs sentimens par des courriers exprès, et que par-là il pourrait regagner leurs bonnes graces; qu'au contraire s'il se retirait, et le laissait tranquille possesseur des Gaules, en récompense il le servirait, et porterait ses armes victorieuses partout où il voudrait, sans que César courût aucun risque.

A ces paroles César répondit plusieurs choses, pour prouver qu'il n'était pas en son pouvoir de se désister de son entreprise, et qu'il n'était ni de son honneur, ni de celui de la république, d'abandonner des peuples alliés qui l'avaient bien servie. Il ajouta qu'il ne voyait pas de quel droit les Gaules appartenaient plutôt à Arioviste qu'au peuple romain: que Fabius avait défait les peuples de l'Auvergne et du Rouergue; et que pouvant les

réduire en province, et leur imposer tribut, il leur avait fait grace; qu'à remonter plus haut, on trouverait que les Romains avaient sur les Gaules de plus justes prétentions que lui; mais que pour s'en tenir à la délibération du sénat, il fallait leur laisser la liberté qu'il leur avait conservée après sa victoire.

Pendant ces débats, on vint dire à César que la cavalerie s'avançait peu à peu vers la hauteur, et commençait déja à lancer sur nos troupes des pierres et des dards : sur cet avis, César rompt l'entretien et se retire vers les siens, auxquels il défend de lancer le javelot. Car quoiqu'il pût sans danger combattre la cavalerie avec sa légion d'élite, il ne voulait pas qu'on eût à lui reprocher d'avoir usé de supercherie dans une entrevue. L'armée ayant appris avec quelle hauteur Arioviste avait parlé dans cette conférence, qu'il prétendait chasser les Romains de toutes les Gaules, et que sa cavalerie avait, contre la foi donnée, insulté la nôtre, ce qui avait rompu l'entretien, tout le camp montra plus d'ardeur et plus d'envie de combattre.

Deux jours après, Arioviste députe vers César pour lui dire qu'il veut terminer les choses dont il avait été question entre eux : qu'il lui donne jour pour une autre entrevue; ou du moins qu'il lui envoie un de ses offi-

ciers. César ne crut pas devoir s'y trouver, parce que deux jours auparavant, les ennemis n'avaient pu s'empêcher de lancer des traits contre nos gens; et il jugea qu'il ne pouvait lui envoyer un de ses lieutenants sans l'exposer à la perfidie des Barbares : il se contenta de lui envoyer C. Valérius Procillus, fils de C. Valérius Caburus fait citoyen romain par Valérius Flaccus, jeune homme plein d'honneur et de vertu, dans lequel il avait confiance, qui de plus savait la langue gauloise qu'Arioviste avait apprise depuis qu'il était dans les Gaules, et contre lequel les Germains n'avaient aucun sujet de mécontentement : il lui donna pour compagnon M. Mettius, qui avait droit d'hospitalité avec Arioviste. Il les chargea de lui rapporter exactement tout ce qu'Arioviste leur aurait dit. Arioviste, quand ils furent en sa présence, leur demanda à haute voix devant toute son armée, ce qu'ils étaient venus faire dans son camp; s'ils n'étaient pas des espions; et sans attendre leur réponse, il les fit mettre aux fers.

Il partit le même jour, et vint camper à six milles de César, au pied d'une montagne : le lendemain son armée passa à la vue de celle des Romains, et vint prendre poste à deux milles plus loin, à dessein de couper



les vivres qui lui venaient de la Franche-Comté et du pays d'Autun. Les cinq jours suivans César rangea ses troupes en bataille à la tête de son camp, pour donner à Arioviste le moyen de livrer bataille, s'il en avait le désir. Mais pendant tout ce temps-là, celui-ci se tint renfermé dans son camp, et ne fit qu'escarmoucher tous les jours avec sa cavalerie. Les Allemands entendaient fort bien cette manière de combattre. Ils avaient un corps de six mille chevaux avec autant de fantassins choisis sur toutes les troupes pour leur sûreté. Dans cet état ils marchent au combat, et si cette cavalerie est repoussée, elle se replie sur l'infanterie; si l'infanterie se trouve pressée, la cavalerie vient à son secours. Si un cavalier blessé tombe de cheval, ils l'environnent aussitôt pour le secourir; et cette manœuvre se fait avec tant d'habileté et de vitesse, que soit qu'il faille avancer ou reculer, ces gens de pied vont aussi vite que les chevaux, parce qu'ils les saisissent par le crin.

César qui vit que l'ennemi se tenait renfermé dans son camp et lui coupait les vivres, choisit un poste environ six cents pas plus loin que lui, et y marcha sur trois lignes. Là il fit rester les deux premières en bataille, et la troisième fut employée aux retranchemens.

Ce camp, comme il a été dit, était éloigné de l'ennemi d'environ six cents pas. Arioviste détacha contre lui sa cavalerie avec environ seize mille hommes de pied pour intimider les Romains et interrompre le travail. Mais César leur opposa les deux lignes, et fit continuer le retranchement par la troisième. Ce nouveau camp étant en état, il y laissa deux légions avec une partie des troupes auxiliaires, et ramena les quatre autres à l'ancien camp.

Le lendemain il fit sortir comme de coutume toutes ses troupes des deux camps, et s'étant avancé à quelque distance de l'ancien, il présenta bataille à Arioviste. Comme César vit qu'il n'acceptait point le combat, il fit rentrer toutes ses troupes vers midi. Alors Arioviste détacha une partie des siens contre le nouveau camp, où le combat fut opiniâtre jusqu'au soleil couché, que l'ennemi se retira, avec perte de part et d'autre. César s'étant informé des prisonniers pourquoi Arioviste refusait le combat, il apprit que chez les Germains c'étaient les mères de famille qui par des charmes et des sortilèges réglaient le temps des batailles; et qu'elles avaient dit, que les Germains ne pouvaient se flatter de vaincre, s'ils combattaient avant la nouvelle lune.

Le lendemain César, après avoir laissé dans ses deux camps ce qu'il fallait pour les garder, fit ranger toutes ses troupes auxiliaires à la tête du nouveau pour faire montre, parce qu'ayant peu de légions à opposer à l'ennemi qui était en grand nombre, il voulait que les troupes auxiliaires lui servissent à paraître plus fort; ensuite avec ses légions il marcha sur trois lignes droit au camp d'Arioviste. Les Allemands obligés par-là de sortir de leur camp, se rangent par nation à égale distance l'une de l'autre; et pour s'ôter tout moyen de fuir, s'enferment avec leurs chariots, d'où leurs femmes leur tendaient les bras en passant, et toutes échevelées les exhortaient à ne pas les livrer aux Romains. Ces nations allemandes étaient les peuples de Constance, de la Bohême, de Strasbourg, de Mayence et de Vormes, de Spire et de Souabe.

César après avoir mis un de ses lieutenants et son questeur à la tête de chaque légion pour être témoin de la valeur de chacun, commença l'attaque par l'aile droite où l'ennemi paraissait plus faible. Ses troupes qui n'attendaient que le signal pour donner, marchèrent aussitôt aux ennemis, qui de leur côté en vinrent aux mains si promptement, qu'on n'eut pas le temps de lancer le javelot; en sorte qu'on s'en débarrassa pour mettre

l'épée à la main. Les Allemands, selon leur coutume, se serrèrent en un gros bataillon pour soutenir notre choc; et en cet état il se trouva quantité de nos gens qui se lancèrent sur eux, leur arrachèrent leurs boucliers et les blessèrent d'en haut. Leur aile gauche fut rompue et mise en déroute; mais la droite pressait vivement nos gens par son grand nombre. Le jeune P. Crassus, qui commandait la cavalerie, et qui n'était pas si engagé dans la mêlée, s'en étant aperçu, fit avancer la troisième ligne au secours de nos gens.

Le combat ayant été rétabli par ce moyen, l'ennemi tourna le dos de tous côtés, et ne s'arrêta qu'au Rhin qui était environ à cinquante milles du champ de bataille. Les uns tâchèrent de se sauver à la nage, d'autres sur de petits bateaux : Arioviste fut de ce nombre, en ayant trouvé un attaché au rivage; le reste fut taillé en pièces par notre cavalerie qui était à leur poursuite. Deux femmes d'Arioviste y périrent : l'une qu'il avait amenée avec lui, était de Souabe; l'autre qu'il avait épousée dans les Gaules où son frère l'avait envoyée, était Bavaroise, et sœur du roi Vocion : de ses deux filles, l'une fut prise, l'autre tuée. César qui poursuivait la cavalerie ennemie, rencontra C. Valérius Procillus qu'on emmenait lié de trois chaînes; et il n'eut pas moins

de joie de délivrer lui-même le plus honnête homme de la Gaule Narbonnaise, son ami et son hôte, que d'avoir battu l'ennemi. Sa satisfaction fut entière : car Procillus lui apprit qu'on avait tiré trois fois au sort en sa présence, pour savoir si on le ferait brûler sur-le-champ, ou si l'on remettrait ce supplice à un autre temps, et qu'il devait la vie à sa bonne fortune. On trouva aussi M. Mettius, et on le ramena.

A la nouvelle de la défaite d'Arioviste, les peuples de Souabe abandonnèrent le Rhin pour retourner chez eux ; et les Ubiens qui habitent le voisinage de ce fleuve, les voyant effrayés, les poursuivirent, et en tuèrent un grand nombre. Ces deux guerres importantes ainsi terminées dans une seule campagne, César mit ses troupes en quartiers d'hiver dans la Franche-Comté un peu plus tôt qu'à l'ordinaire, sous les ordres de Labiénus ; et il alla tenir les états dans la Lombardie.

LIVRE SECOND.

I. Guerre des Belges. II. Soumission du Soissonnais, du Beauvoisis et de l'Amiénais. III. Défaite de ceux du Hainaut. IV. Ruine entière de ceux de Namur.

An. avant J. C. 57, de Rome 597.

Tandis que César passait l'hiver dans la Lombardie, comme on l'a dit plus haut, il lui venait souvent des avis, et Labiénus lui confirmait par ses lettres, que les Belges qui, comme on l'a vu, font la troisième partie de la Gaule, tramaient quelque complot contre le peuple romain, et se donnaient réciproquement des otages. Ils craignaient qu'après avoir pacifié la Gaule, César ne vînt les attaquer. D'ailleurs ils étaient sollicités par quelques Gaulois, dont les uns ne s'accommodant pas de voir les Allemands demeurer dans la Gaule, souffraient également de voir que l'armée romaine y prît ses quartiers d'hiver et y restât si long-temps; les autres par légèreté ou par inconstance souhaitaient quelque changement. Ajoutez que plusieurs d'entre les chefs les plus puissans de la Gaule, et qui

avaient le moyen de lever des troupes, voulaient se rendre maîtres du pouvoir; ce qu'ils ne pourraient plus faire si facilement sous la domination des Romains.

César touché de ces nouvelles, lève deux légions dans la Lombardie, et au commencement de l'été il leur fait passer les Alpes sous les ordres de Q. Pédius, l'un de ses lieutenans. Dès que la campagne put fournir du fourrage, il se rendit lui-même à l'armée. A son arrivée, il charge ceux de Sens et les autres Gaulois qui demeuraient sur la frontière des Belges, d'examiner ce qui se passait chez ce peuple, et de lui en donner des avis certains. Tous de concert lui mandèrent qu'ils levaient des troupes et marchaient déja au rendez-vous. Sur cette nouvelle il se détermina d'aller à eux dans douze jours. Après s'être pourvu de vivres, il décampe, et en quinze jours environ il se rend sur cette frontière.

Y étant arrivé beaucoup plus tôt qu'on ne l'y attendait, les Rhémois, les plus proches d'entre les Belges, surpris de sa diligence, lui dépêchent Iccius et Antébrogius, deux des plus considérables d'entre leurs concitoyens, pour se mettre eux et leurs biens sous sa protectiou et sous celle du peuple romain; lui représentant qu'ils n'avaient aucune part aux

complots du reste des Belges; qu'ils étaient prêts à lui donner des vivres et des otages, à le recevoir dans leurs villes, et à lui obéir; qu'à la vérité les autres Belges étaient en armes, et avaient attiré dans leur parti les Allemands d'en-deçà le Rhin; qu'ils étaient tous si animés, qu'ils n'avaient pu détourner de leur parti ceux de Soissons leurs frères, qui vivaient sous les mêmes lois, et qui ne faisaient avec eux qu'un même corps d'état.

S'étant ensuite informé du nom, du nombre et des forces des peuples qui étaient en armes, il apprit que les Belges descendaient pour la plupart de ces Allemands qui avaient autrefois passé le Rhin, et qui s'étaient fixés sur ces terres, à cause de la bonté du pays, d'où ils avaient chassé les habitans; qu'ils étaient les seuls que les Cimbres et les Teutons, après avoir ravagé toute la Gaule, n'avaient osé attaquer, ce qui les rendait très-fiers, et leur donnait une fort haute opinion de leur force et de leur capacité dans le métier de la guerre; que leur nombre et leurs forces leur étaient d'autant mieux connus, qu'étants joints à eux d'alliance et de pareuté, ils savaient ce que dans leur assemblée chacun s'était engagé de fournir pour cette guerre. Que les peuples du Beauvoisis, les plus guerriers, les plus nombreux et les plus

puissans d'entre eux, étaient en état de donner un contingent de cent mille hommes ; et qu'ils en avaient offert soixante mille d'élite, demandant le commandement de toute l'armée ; que ceux de Soissons leurs voisins possédaient un pays très-étendu et très-fertile, où de notre temps avait régné Divitiacus, prince le plus puissant des Gaules, qui avec la plus grande partie de ces pays possédait encore le royaume d'Angleterre ; qu'ils avaient aujourd'hui pour roi Galba, et que sa justice et sa prudence lui avaient fait déférer d'un commun accord le commandement de toutes les troupes ; qu'il était maître de douze villes, et qu'il promettait de fournir cinquante mille hommes ; ceux du Hainaut qui sont les plus éloignés et les plus barbares, autant ; les Artésiens, quinze mille ; les Amiénois, dix mille ; ceux de Saint-Omer, vingt-cinq mille ; ceux du Brabant, neuf mille ; ceux de Caux, dix mille ; ceux du Vexin et du Vermandois, dix mille ; ceux de Namur, vingt-neuf mille ; ceux de Cologne, de Liége, de Bouillon et du Luxembourg, que l'on appelle en général Allemands, quarante mille.

César après avoir reçu obligeamment ce que les Rhémois lui apprenaient, leur conseilla de persévérer dans leur alliance avec les Romains, et exigea d'eux qu'ils lui en-

voyassent leur sénat, et les enfans des principaux de leur pays en qualité d'otages; ce qui fut ponctuellement exécuté. Il représenta ensuite à Divitiacus de quelle importance il était pour la cause commune de faire diversion, afin de n'avoir pas à résister à la fois à tant d'ennemis; qu'il fallait en conséquence qu'avec les forces des Autunois il entrât dans le Beauvoisis, et en ravageât les terres. Après lui avoir donné cet ordre, il le congédia. Ses coureurs et les Rhémois l'ayant averti que toute l'armée ennemie en corps venait à lui, et qu'elle n'était pas éloignée, il se hâta de traverser la rivière d'Aisne qui borne le pays des Rhémois, et campa au-delà sur le bord de cette rivière, qui grace à cette position qu'il avait prise couvrait une partie de son camp et son arrière-garde, ainsi que toutes les villes des Rhémois et les autres, d'où il tirait ses vivres. Il y a un pont sur cette rivière, il le fit garder, et laissa de l'autre côté Q. Titurius Sabinus, l'un de ses lieutenans, avec six cohortes. Il construisit autour de son camp un rempart de douze pieds de haut, avec un fossé de dix-huit de profondeur.

A huit milles du camp de César était Fismes, ville des Rhémois. Les Belges l'attaquèrent vivement en chemin, et l'on soutint avec peine leur attaque. Les Belges ont la même

manière d'attaquer les places que les Celtes : ils les environnent d'abord avec toutes leurs troupes ; lancent de toutes parts des pierres contre les murailles pour en chasser les défenseurs ; puis se couvrant la tête de leurs boucliers, ils rompent les portes et sapent le mur, ce qui était alors fort aisé, parce qu'il était impossible de résister sur une muraille à tant de pierres et de javelots lancés de tous côtés. La nuit ayant mis fin à l'assaut, Iccius, homme de naissance parmi les Rhémois, qui commandait dans la ville, et un de ceux qui avaient été députés vers César pour lui demander la paix, lui envoie dire qu'il ne pouvait plus tenir, s'il n'était promptement secouru.

Sur cet avis, César vers minuit fait partir sous la conduite des députés d'Iccius, des archers numides et crétois, avec des frondeurs des îles Baléares. Ce secours releva le courage des assiégés, et ôta aux assiégeans l'espérance de prendre la ville. Ils restèrent pourtant encore quelque temps autour de la place ; et après avoir saccagé les terres, et brûlé tous les villages et toutes les maisons des environs, ils marchèrent droit à César, et vinrent camper à environ deux milles de son camp ; leurs troupes occupaient près de trois lieues de terrain, comme on en pouvait juger par les feux et par la fumée.



D'abord César résolut de ne point combattre ; leur grand nombre et la bonne opinion qu'on avait de leur valeur l'en détournaient. Il se contentait de les tâter tous les jours en risquant de légères escarmouches, soit pour essayer ce dont ils étaient capables, soit pour éprouver nos propres troupes. Lorsqu'il vit que les nôtres ne leur cédaient en rien, il rangea son armée en bataille à la tête de son camp, parce que le lieu était très-propre et très-avantageux pour un tel plan. C'était une colline qui s'élevait insensiblement dans la plaine, et aussi large sur le devant qu'il était nécessaire pour tenir son monde, s'abaissant des deux côtés, et se présentant en bosse sur le devant : sur la droite et sur la gauche de cette colline, il fit faire un grand retranchement d'environ quatre cents pas, qu'il garnit de forts à chaque extrémité, où il mit des machines à dessein d'empêcher la multitude des ennemis de l'investir, lorsqu'il serait engagé dans l'action. Ces précautions prises, il laissa dans son camp ses deux nouvelles légions pour s'en servir en cas de besoin, et il rangea les six autres en bataille. De son côté, l'ennemi en fit autant.

Il y avait un petit marais entre les deux armées, et chacun attendait que l'autre le passât, pour commencer l'attaque avec avantage; la

cavalerie escarmouchait en attendant. Aucun ne voulant hasarder le passage, César, après un succès obtenu par sa cavalerie, fit rentrer son armée dans le camp. Alors l'ennemi se dirigea aussitôt vers la rivière d'Aisne, qui était derrière nous, comme il a été dit, et s'efforça de la faire passer à gué par une partie des siens, afin d'attaquer le fort que gardait Q. Titurius Sabinus, et de rompre le pont: s'ils ne pouvaient y réussir, ils devaient ravager les terres des Rhémois, qui nous étaient fort utiles dans cette guerre, et nous fournissaient des vivres.

Informé de cette marche par Titurius, César passa le pont avec toute sa cavalerie, ses frondeurs et ses gens de trait, et vint les attaquer. L'action fut vive dans cet endroit; car les nôtres les attaquèrent pendant qu'ils étaient embarrassés dans le passage, et en firent un grand carnage; ceux qui eurent le courage de passer par-dessus les corps morts de leurs compagnons furent repoussés à coups de traits. Les premiers passés furent enveloppés par la cavalerie et taillés en pièces. Les ennemis se voyant déchus de l'espérance de prendre Fismes, de passer l'Aisne et de nous attirer au combat dans un lieu désavantageux, et s'apercevant que les vivres commençaient à leur manquer, tinrent conseil, et décidèrent

que le meilleur parti à prendre, était de se retirer chacun chez eux, en s'engageant d'accourir de toutes parts au secours du premier attaqué : qu'il leur serait plus favorable de faire la guerre chez eux, où ils avaient leurs troupes et des vivres à commandement, que chez autrui où tout leur manquait. Une autre raison qui les détermina, fut la nouvelle de l'arrivée de Divitiacus et des Autunois sur la frontière de ceux de Beauvais, auxquels on ne put persuader d'attendre plus long-temps le moment de secourir leur pays.

Cette résolution prise, ils partirent tous vers les neuf heures du soir, mais avec grand bruit et grand tumulte, sans garder aucun ordre, sans écouter aucun commandement, chacun prenant le premier chemin qui s'offrait, et se hâtant d'arriver chez soi; de sorte que leur retraite ressemblait plus à une fuite qu'à la marche d'une armée. César, instruit par ses coureurs de ce départ précipité, dont il ignorait la cause, retint toutes ses troupes dans son camp, de peur de quelque surprise. Au point du jour, mieux informé de tout, pour retarder leur marche, il mit à leur poursuite toute sa cavalerie sous les ordres de Q. Pedius et de L. Arunculeius Cotta, ses lieutenans, et les fit suivre par T. Labiénus avec trois légions. Ceux-ci tombèrent sur l'arrière-

garde qu'ils poursuivirent long-temps, et ils tuèrent beaucoup de ces fuyards. Tandis que ceux de l'arrière-garde qu'on avait atteints tenaient ferme et se défendaient vigoureusement, ceux qui les précédaient se voyant éloignés du péril, et n'étant retenus ni par la nécessité ni par aucun ordre, dès qu'ils eurent entendu les cris des combattants, rompirent leurs rangs et cherchèrent tous leur salut dans la fuite. Ainsi les nôtres ne firent que tuer sans courir aucun péril, tant que le jour dura; vers le coucher du soleil, ils s'arrêtèrent et se retirèrent dans le camp, suivant l'instruction qu'ils avaient reçue.

Le lendemain, avant que l'ennemi fût revenu de son étonnement et se fût rallié, César marcha contre ceux de Soissons, qui étaient les plus voisins des Rhémois, et après une longue marche il arriva devant Soissons. Ayant essayé de l'emporter de vive force, parce qu'il savait qu'elle manquait de défenseurs, il ne put réussir à cause de la largeur des fossés et de la hauteur des murailles. Ce coup manqué, il se retrancha, fit faire des mantelets et tout ce qui était nécessaire pour assiéger la place. Tandis qu'il faisait ses préparatifs, plusieurs des habitants de cette ville qui revenaient de l'armée, entrèrent de nuit dans la place. Tout étant prêt pour l'assaut, ses mantelets dressés,

sa terrasse garnie de tours, les ennemis aussi surpris de la grandeur de ces ouvrages qui leur étaient auparavant inconnus, et dont ils n'avaient jamais entendu parler, que de la promptitude avec laquelle ils avaient été achevés, députent vers César pour se rendre, et à la prière des Rhémois, il leur conserve la vie.

Après avoir reçu en otage les principaux des Soissonnais, entre autres deux fils de Galba leur roi, et leur avoir fait apporter leurs armes, il les reçut à composition, et marcha ensuite contre ceux de Beauvais. Ceux-ci avaient transporté dans Beauvais tout ce qu'ils avaient, et s'y étaient enfermés. César en étant environ à cinq milles, tous les vieillards sortirent au-devant de lui dans l'attitude de suppliants, criant qu'ils venaient se rendre, et qu'ils n'avaient nul dessein de faire la guerre au peuple romain. Quand il eut campé devant la ville, les femmes et les enfants lui tendirent aussi les mains du haut des remparts et lui demandèrent la paix.

Divitiacus qui, depuis la retraite des Belges, avait renvoyé les Autunois, et s'était rendu auprès de lui, parle en leur faveur, et lui représente que de tout temps les peuples du Beauvoisis avaient été alliés et sous la protection de ceux d'Autun; qu'ils avaient été pous-

sés à prendre les armes par les grands, qui voulaient leur faire croire que César tenait les Autunois dans un dur esclavage, où ils souffraient toutes sortes d'indignités et de mauvais traitemens; que par-là ils les avaient détachés de ceux d'Autun, et engagés à faire la guerre aux Romains; que désespérés des malheurs qu'ils avaient attirés sur leur patrie, les auteurs de ces pernicieux conseils s'étaient retirés en Angleterre; que non-seulement ceux de Beauvais, mais encore pour eux ceux d'Autun, le priaient de les traiter avec sa clémence ordinaire; que par-là il augmenterait le crédit des Autunois chez les Belges, du secours desquels ils avaient coutume de se servir dans le besoin.

César promit de les conserver, en considération de Divitiacus et des Autunois; mais comme c'était un grand État, puissant en hommes et en autorité chez les Belges, il en exigea six cents otages. Quand ils lui eurent été livrés avec toutes les armes de la ville, il marcha contre ceux d'Amiens, qui se rendirent sur-le-champ. Ceux du Hainaut étaient leurs voisins; et César s'étant informé du naturel et des mœurs de ce peuple, voici ce qu'il en apprit : que les marchands n'avaient point d'accès chez eux; qu'ils n'y laissaient entrer ni vin, ni autre chose capable

de nourrir la sensualité, parce qu'ils étaien persuadés que ces denrées amollissent le courage, et abâtardissent la vertu ; que c'étaient des hommes fiers et belliqueux ; qu'ils blâmaient les autres Belges et leur faisaient des reproches de s'être soumis aux Romains ; qu'ils étaient résolus de ne point députer vers César, et de n'accepter aucune condition de paix.

Après trois jours de marche à travers leur pays, César apprit des prisonniers, que la Sambre n'était qu'à dix milles de leur camp ; que tous ceux du Hainaut étaient au-delà de ce fleuve, et qu'ils y attendaient les Romains avec ceux d'Arras et du Vermandois leurs voisins ; car ils avaient persuadé à ces deux peuples d'éprouver avec eux le sort de la guerre ; qu'on attendait aussi ceux de Namur, et qu'ils étaient en chemin ; que pour leurs femmes et ceux que leur âge rendaient inutiles au combat, ils les avaient mis dans une place que des marais rendaient inaccessible à une armée.

Sur ces avis il détache quelques officiers avec des coureurs pour aller choisir un lieu propre à camper. Il y avait, parmi ses troupes, de ces Belges et de ces Gaulois qu'il avait nouvellement soumis : quelques-uns d'entre eux, comme on l'apprit depuis par des prisonniers, ayant remarqué l'ordre dans lequel



nos troupes marchaient chaque jour, se rendirent de nuit au camp des ennemis, et les avertirent d'attaquer la première légion à son arrivée, parce qu'elles marchaient l'une après l'autre, séparées par quantité de bagages, les assurant que celle-là battue, et les bagages pillés, les autres n'oseraient tenir ferme. Le conseil fut trouvé d'autant meilleur, que de tout temps la force des peuples du Hainaut n'était pas en cavalerie, mais en infanterie, parce que leur pays entier, pour empêcher les incursions de la cavalerie de leurs voisins, est coupé de haies, de ronces et d'arbres entrelacés, qui forment comme un mur, et qui empêchent non-seulement de passer, mais même de se voir. Comme ce terrain arrêtait les évolutions de nos cavaliers, les ennemis crurent devoir profiter de l'avis.

Le lieu où les nôtres campèrent, était une montagne qui descendait en pente douce vers la Sambre : en face de celle-ci, et environ à deux cents pas au-delà de cette rivière, il y avait une autre montagne d'une pente toute semblable, mais plus basse que la première : découverte presque jusqu'au haut, elle était ombragée au sommet d'arbres épais, au travers desquels on ne pouvait pas aisément voir. C'était là que les ennemis étaient cachés : il paraissait seulement quelques gardes de

cavalerie dans un endroit découvert, le long de la rivière, profonde en ce lieu d'environ trois pieds.

César s'était fait précéder par sa cavalerie, et suivait avec toutes ses troupes, mais dans un ordre différent de celui dont les Belges avaient donné connaissance à ceux du Hainaut; et comme l'ennemi n'était pas éloigné, il faisait, suivant sa coutume, marcher ensemble six légions : le bagage de toute l'armée les suivait; puis les deux légions nouvellement levées fermaient la marche, et veillaient au bagage. Dans cette disposition, notre cavalerie avec les frondeurs et les gens de trait passent la rivière, et attaquent la cavalerie ennemie. Tandis que tour-à-tour elle se retirait dans le bois et en revenait pour fondre sur les nôtres, sans qu'ils osassent la poursuivre au-delà de ce qui était découvert, les six légions arrivées les premières, ayant partagé le travail entre elles, se mirent à fortifier le camp. L'ennemi embusqué dans le bois où il était rangé en bataille, ayant aperçu la tête de notre bagage, ce qui était le signal auquel ils étaient convenus entre eux d'entrer en action, vint tout d'un coup fondre sur notre cavalerie, et l'ayant poussée au-delà de la rivière, il la traversa avec une vitesse incroyable; de sorte qu'il semblait être en même temps dans



les bois, au-delà de la rivière et sur nous. Il passe avec la même promptitude du pied de la colline dans notre camp, où il tombe sur ceux qui étaient occupés à le fortifier.

César se trouve alors avoir tout à faire en même temps : il lui fallait planter l'étendard, qui était le signal du combat, faire sonner la charge, retirer les soldats du travail, rappeler ceux qui s'étaient écartés pour chercher du bois, ranger l'armée en bataille, l'encourager, donner le mot, toutes choses que la brièveté du temps ne lui permettait pas de faire, tandis qu'il avait l'ennemi actuellement sur les bras. Ces difficultés étaient aplanies par deux ressources; la science et l'expérience des soldats; en effet, exercés dans les combats précédents, ils n'étaient pas moins capables de se prescrire à eux-mêmes ce qu'il y avait à faire, que de l'apprendre des autres; et il avait défendu à ses lieutenants de quitter l'ouvrage et les légions avant que le camp fût retranché; de sorte que sans attendre ses ordres, chacun d'eux, pressé par le voisinage de l'ennemi, prit le parti qui lui parut le meilleur à prendre.

Après avoir pourvu au plus nécessaire, César courut encourager ses troupes, selon que le hasard les lui présentait. Étant arrivé à la dixième légion, il ne lui recommanda que de

se souvenir de sa valeur ordinaire, et de soutenir courageusement l'attaque de l'ennemi sans s'étonner; et comme il n'en était plus qu'à la portée du javelot, il donna le signal du combat. De là il parcourut les autres rangs pour adresser la même exhortation aux troupes, qu'il trouva déja engagées avec l'ennemi. Elles avaient eu si peu de temps pour se préparer, et l'ennemi était si animé au combat, que non-seulement les officiers n'avaient pas eu le loisir de prendre leurs marques de distinction, mais même que les soldats n'avaient pu mettre leurs casques, et découvrir leurs boucliers : chacun combattit où il se rencontra, sans perdre le temps à chercher son drapeau et sa troupe.

Dans cette nécessité pressante, l'armée se rangea selon la disposition du terrain et de la pente de la montagne, plutôt que selon les règles de l'art militaire. Nos légions écartées les unes des autres combattaient, l'une dans un endroit, l'autre dans un autre, sans se voir, à cause des broussailles épaisses qui, comme je l'ai dit, les cachaient l'une à l'autre; ce qui empêchait de pourvoir à ce qui aurait été nécessaire dans chaque endroit, d'envoyer du secours à ceux qui pouvaient en avoir besoin, et mettait un seul général

hors d'état de donner des ordres convenables à la situation de tous. Aussi ce désordre amena des chances variées.

La neuvième et la dixième légions postées à l'aile gauche et qui avaient affaire aux Artésiens, n'eurent pas plus tôt lancé leurs javelots, qu'elles tombèrent sur cette nation accablée de lassitude, hors d'haleine et percée de coups, et la poussèrent du haut de la montagne jusqu'à la rivière, qu'elle s'efforça de traverser : les nôtres la poursuivant l'épée dans les reins, en firent un grand carnage, passèrent la rivière après eux; et quoiqu'ils se trouvassent dans un lieu désavantageux, l'ennemi ayant fait tête et étant revenu à la charge, ils l'attaquèrent de nouveau, et le mirent en fuite. D'un autre côté, la onzième et la huitième légions, séparées l'une de l'autre, avaient battu ceux du Vermandois, qu'elles précipitèrent du haut en bas jusqu'au bord de la rivière. Ainsi presque tous les ennemis du front et de l'aile gauche ayant disparu, il ne restait que l'aile droite, où la douzième et la septième légions combattaient à quelque distance l'une de l'autre, lorsque ceux du Hainaut faisant un gros corps conduit par Boduognat leur roi, vinrent les attaquer, et comme elles étaient absolument à découvert, ils les prirent en tête et en flanc, tandis

qu'une partie de leurs troupes alla s'emparer de notre camp.

En même temps notre cavalerie et notre infanterie légère qui avaient combattu ensemble, et qui, comme je l'ai dit, avaient été rompues du premier choc, retournant au camp, rencontrèrent de front les ennemis, et s'enfuirent d'un autre côté. Les valets de l'armée, qui du haut de la montagne, virent nos soldats victorieux passer la rivière, étaient cependant sortis par la porte de derrière du camp pour piller; mais lorsqu'en se retournant ils aperçurent les ennemis dans notre camp, ils s'enfuirent avec la plus grande rapidité. Au milieu de ce tumulte on entendait les cris et les frémissemens de ceux qui conduisaient le bagage, que l'effroi faisait fuir à leur arrivée, l'un d'un côté et l'autre de l'autre. Enfin le désordre devint si grand, que la cavalerie de Trèves, en très-grande estime chez les Gaulois, et qui était venue trouver César pour l'aider dans cette guerre, voyant notre camp plein d'ennemis, nos légions pressées et presque enveloppées, les valets, les cavaliers, les frondeurs, les gens de trait, dispersés partout et fuyant de tous côtés; persuadée que tout était perdu, se retira dans son pays, et y publia la défaite entière des Romains, la prise de leur camp et de leur bagage.

César, après avoir exhorté la dixième légion, passe à la droite, y trouve les troupes fort pressées par l'ennemi, tous les drapeaux ensemble, les soldats de la douzième légion tellement serrés qu'ils se nuisaient les uns aux autres pour combattre, tous les centurions de la quatrième cohorte tués, l'enseigne mort, le drapeau pris; presque tous les centurions des autres cohortes tués ou blessés, entre autres Sextius Baculus, premier capitaine, très-brave officier, qui était percé de tant de coups qu'il ne pouvait se soutenir; le reste découragé, quelques-uns se voyant abandonnés, sortant de la mêlée sans oser résister à l'ennemi, qui en montant les attaquait en front et en flanc, de sorte que les affaires semblaient désespérées, sans qu'aucun corps de réserve pût venir les rétablir. A cette vue, César arrache le bouclier d'un soldat des derniers rangs, parce qu'il était venu sans le sien, s'avance à la tête des troupes, appelle chacun des centurions, encourage le reste, ordonne aux troupes de charger l'ennemi, et fait desserrer les rangs, afin de pouvoir s'aider plus aisément de l'épée. Sa présence réveilla l'espoir, fit revenir le courage au soldat; et malgré l'extrémité où les choses étaient réduites, chacun tâchant de se surpasser sous les yeux

de son général, l'ardeur de l'ennemi se relâcha peu à peu.

Ensuite s'apercevant que la septième légion qui était voisine, se trouvait aussi pressée, il avertit les officiers de faire joindre insensiblement les deux légions, et de marcher ainsi réunis à l'ennemi. Par cette manœuvre ses troupes étant en état de se soutenir les unes les autres, et ne craignant plus d'être enveloppées, témoignent plus de vigueur et de fermeté. Sur ces entrefaites les deux légions qui escortaient le bagage, ayant appris le combat, doublèrent le pas, et furent aperçues des ennemis sur le haut de la montagne. De son côté, T. Labiénus qui se trouvait maître du camp ennemi, ayant découvert de la hauteur ce qui se passait dans le nôtre, détache la dixième légion pour nous secourir. Elle comprit sans peine, par la fuite de nos valets et de notre cavalerie, que nos affaires étaient en mauvais état, et qu'elle n'avait point de temps à perdre, pour tirer notre camp, nos légions, et César lui-même, du danger où ils étaient.

Son arrivée apporta un tel changement, que ceux mêmes qui étaient couchés par terre à cause de leurs blessures, revinrent au combat appuyés sur leurs boucliers : en même temps les valets sans armes qui voyaient l'en-

nemi effrayé se jetèrent sur leurs soldats; et la cavalerie, pour effacer la honte de sa fuite, combattait partout à l'envi des légions avec une extrême vigueur. Dans cette extrémité, l'ennemi même parut augmenter de valeur : car l'un n'était pas plus tôt tombé, qu'un autre prenait sa place, et combattait sur son corps : et du haut de ces cadavres amoncelés, ils lançaient des dards contre nos gens, et nous renvoyaient les traits que nous leur avions jetés. On ne doit donc pas être surpris, que des hommes aussi braves eussent osé traverser une large rivière, en escalader les bords hauts et escarpés, et combattre en un poste désavantageux : la grandeur de leur courage leur rendait faciles les choses les plus difficiles.

Ce combat fini, où la race et le nom des peuples du Hainaut furent presque entièrement éteints, les vieillards, les femmes et les enfans, qui, comme on l'a dit, s'étaient retirés dans des marais inaccessibles, instruits du désastre, virent bien que comme rien ne pouvait plus arrêter le vainqueur, il n'y avait pas de lieu sûr pour eux; ainsi du consentement de ceux qui étaient échappés, ils députèrent vers César, se rendirent à lui, et dans le récit de leurs malheurs, ils lui dirent, que de six cents sénateurs, ils étaient réduits à trois; et que de

soixante mille combattans, à peine en restait-il cinq cents en état de porter les armes. César usant de clémence envers ces malheureux, prit soin d'eux, rendit leur pays et leurs villes, et défendit à leurs voisins de les insulter, et de tirer avantage de leurs disgraces.

Ceux de Namur, qui, comme on l'a dit, venaient au secours des peuples du Hainaut avec toutes leurs forces, ayant appris leur entière défaite, rebroussèrent chemin ; et après avoir abandonné toutes leurs villes et leurs châteaux, ils se renfermèrent avec tout ce qu'ils avaient, dans une seule place, très-forte par son assiette naturelle. Tout environnée de très-hauts rochers et de précipices, elle n'avait qu'une seule avenue d'environ deux cents pieds de large, qu'ils fortifièrent d'un double mur, soutenu de gros quartiers de pierres, et de poutres pointues, enfoncées dans le mur. Cette nation descendait de ces Cimbres et de ces Teutons qui passant dans notre province et en Italie, laissèrent en-deçà du Rhin ce qui les embarrassait, et ce qu'ils ne pouvaient emporter, avec six mille des leurs pour le garder. Après leur défaite, ceux-ci furent long-temps inquiétés par leurs voisins, soit qu'ils les attaquassent, soit qu'ils se défendissent; enfin ayant fait la paix d'un

commun accord, ils s'établirent en cet endroit.

A la première arrivée de nos troupes, ils firent d'abord plusieurs sorties, et livrèrent quelques petits combats; mais à la fin ils furent arrêtés par une circonvallation de douze pieds de haut et de quinze milles de tour, soutenue de forts très-voisins les uns des autres. Quand ils virent nos approches faites à la faveur des mantelets, la terrasse élevée, et plus loin construire une tour; du haut de leurs murailles, ils nous demandaient en raillant ce que nous voulions faire d'une si prodigieuse machine, quelles forces de petits hommes, comme nous leur paraissions, pourraient-ils trouver pour remuer une si lourde masse, et la joindre à leurs remparts? Car la plupart des Gaulois qui sont de grande taille, nous méprisent à cause de notre petitesse.

Mais lorsqu'ils la virent s'ébranler et s'avancer vers leur ville, ils furent si étonnés d'une chose dont ils n'avaient pas la moindre idée, qu'ils députèrent à César pour lui demander la paix. Ils lui dirent, qu'ils voyaient bien que les Romains étaient favorisés du secours des dieux dans leurs guerres, puisqu'ils remuaient une si haute et si pesante masse avec tant de facilité et de promptitude, afin

de pouvoir les attaquer de près ; qu'ils se remettaient entre ses mains avec tout ce qu'ils possédaient ; qu'ils ne lui demandaient qu'une seule grace, en cas que sa clémence, qu'ils avaient entendu tant vanter, l'eût déterminé à conserver ceux de Namur ; c'était de ne pas leur ôter leurs armes : que presque tous leurs voisins, par haine ou par envie, étaient leurs ennemis, et qu'ils ne pourraient se défendre contre eux s'ils étaient forcés de livrer leurs armes ; que s'il voulait les réduire à cette triste extrémité, ils aimaient mieux périr sous les coups du peuple romain, que d'être maltraités par ceux auxquels ils avaient coutume de commander.

César répondit qu'il conserverait la nation, moins parce qu'ils l'avaient mérité, que parce que c'était sa coutume de faire grace, si pour se rendre ils n'attendaient pas que le bélier eût touché leurs murailles ; mais qu'il ne pouvait se laisser fléchir qu'à condition qu'ils remettraient leurs armes : qu'il en agirait avec eux comme il avait fait avec les peuples du Hainaut, et qu'il défendrait à leurs voisins de rien entreprendre contre ceux qui s'étaient rendus au peuple romain. Sur le rapport des intentions de César, ils se mirent en état d'obéir : du haut de leurs murailles ils jetèrent tant d'armes dans le fossé, que le monceau

en était presque aussi haut que le mur et que notre batterie; cependant ils en avaient caché environ le tiers, comme il parut par la suite. Ensuite ils ouvrirent leurs portes, et furent tranquilles le reste du jour.

Sur le soir, César fit fermer les portes et sortir les siens, de peur que de nuit les soldats n'insultassent les habitans. Mais ceux-ci, par une trahison concertée d'avance, et s'imaginant que nos lignes, à cause de leur soumission, seraient ou dégarnies ou négligemment gardées, prirent les armes qu'ils avaient cachées, se munirent de boucliers d'écorces d'arbre ou d'osier, qu'ils avaient à la hâte couverts de cuir; puis vers minuit, ils sortirent tout-à-coup de la ville avec leurs forces réunies pour attaquer notre camp du côté qui paraissait le moins fortifié. L'alarme ayant été aussitôt donnée par des feux, suivant l'ordre de César, on y accourut en diligence de nos forts voisins. Les ennemis se battirent comme des braves qui sont dans le plus pressant danger; leur position était désavantageuse, on leur lançait des traits du rempart et des tours; et ils n'avaient d'espérance qu'en leur courage. On en tua quatre mille; le reste fut repoussé dans la ville. Le lendemain les portes ayant été forcées sans opposition, César entra dans la place avec toute son armée, et fit

vendre à l'encan tous les habitans, qui, suivant l'état que lui en fournirent les acheteurs, montaient à cinquante-trois mille ames.

Dans le même temps, il apprit de P. Crassus, qu'il avait envoyé avec une légion contre ceux de Vannes, du Cotentin, et de St.-Paul de Léon, de Tréguier et de St.-Brieu, de Quimpercorentin, de Séez, du Maine, du Perche, d'Évreux et de Rennes, peuples maritimes situés le long de l'Océan, que tous ces états avaient été réduits sous la puissance des Romains.

Par-là toute la Gaule ayant été pacifiée, cette guerre fit une telle impression sur les Barbares, que les nations situées au-delà du Rhin envoyèrent offrir à César de se soumettre, et de lui donner des otages. César les remit à l'été suivant, parce qu'il était pressé de retourner en Italie et en Illyrie. Après avoir mis ses troupes en quartier d'hiver dans l'Anjou, la Touraine et le pays Chartrain, toutes contrées voisines des lieux où il venait de faire la guerre, il partit pour l'Italie; et sur la relation de sa campagne qu'il envoya lui-même au sénat, on ordonna quinze jours de prières publiques; ce qui ne s'était jamais fait.

LIVRE TROISIÈME.

I. Guerre des Romains dans le Valais. II. Révolte des peuples de Vannes en Bretagne. III. Défaite de ceux d'Évreux, de Lisieux et de Coutance. IV. Conquête de la Gascogne. V. César ravage les terres et brûle les maisons des habitans de Térouenne et de Gueldre.

An. avant J. C. 56, de Rome 598.

César partant pour l'Italie, envoya Sergius Galba avec la douzième légion et une partie de la cavalerie dans le haut et le bas Valais, dont les peuples s'étendent depuis les frontières de la Savoie, le lac de Genève et le Rhône, jusqu'au plus haut des Alpes. Son dessein était d'ouvrir un chemin au travers de ces montagnes, où les marchands ne pouvaient passer sans beaucoup de danger et de dépense, à cause des grands droits qu'on exigeait d'eux. Il lui laissa la liberté d'y prendre son quartier d'hiver, s'il le jugeait à propos. Après quelques heureux combats, et s'être emparé de plusieurs de leurs châteaux, tout le pays lui ayant envoyé des députés et des otages, et la paix étant faite,

Galba laissa deux cohortes dans le haut Valais : pour lui, avec le reste de sa légion, il alla passer l'hiver dans un bourg nommé Martigny, situé au fond d'un vallon, joint à une petite plaine environnée de hautes montagnes. Comme ce bourg était partagé en deux par une rivière, il en abandonna un côté aux Gaulois, prit l'autre pour y faire hiverner ses cohortes, et le fit fortifier d'un fossé et d'un retranchement.

Après y avoir passé plusieurs jours et fait venir des vivres, ses coureurs vinrent tout-à-coup l'avertir que ces Gaulois auxquels il avait laissé l'autre partie du bourg, s'étaient retirés la nuit, et que les montagnes voisines se trouvaient occupées par ceux du haut Valais. Plusieurs raisons leur avaient fait prendre la résolution de recommencer sur-le-champ la guerre, et d'accabler notre légion. Premièrement ils savaient qu'elle n'était pas complète, parce qu'on en avait détaché deux cohortes et plusieurs soldats pour escorter les convois ; et c'est pour cela qu'ils la méprisaient. D'ailleurs ils se flattaient d'avoir un grand avantage sur elle, parce qu'elle était campée dans un fond, et qu'en l'attaquant du haut des montagnes, elle ne pourrait soutenir leur effort. Enfin ils ne pouvaient supporter l'idée de leurs enfans enlevés sous le

nom d'otages, et ils se persuadaient que les Romains cherchaient à s'emparer de leurs montagnes, non-seulement pour avoir un passage, mais encore pour s'y établir et les joindre à leur province qui en est voisine.

Sur ces nouvelles, Galba qui n'avait pas encore achevé ses retranchemens, ni ramassé le blé et les autres provisions, parce qu'ayant fait la paix et reçu des otages, il croyait n'avoir rien à craindre, assembla promptement le conseil, où quelques-uns voyant contre leur attente, le péril si proche, et toutes les hauteurs couvertes de Barbares, en sorte que ni secours ni convois ne pouvaient leur venir, parce que les passages étaient fermés, et désespérant presque déja de pouvoir se sauver, furent d'avis d'abandonner le bagage, et de se retirer en suivant le même chemin par lequel ils étaient venus. Mais l'avis le plus général fut de réserver ce parti pour la dernière extrémité, de tenter le sort des armes, et de défendre les retranchemens.

A peine cette résolution eut-elle été prise, et se fut-on mis en devoir de l'exécuter, que les Barbares vinrent fondre de tous côtés sur notre camp à coups de pierres et de dards. Les Romains se défendirent courageusement; et comme ils lançaient leurs traits d'en-haut, tous portaient coup : s'il y avait quelque en-

droit faible, ils y portaient aussitôt du secours; mais l'ennemi relevait sans cesse par des troupes fraîches, celles qui étaient fatiguées du combat, ce que notre petit nombre ne nous permettait pas de faire : nous n'étions pas même en état de remplacer un soldat qui aurait été blessé, ou qui se serait retiré, excédé de lassitude de la longueur du combat.

Enfin l'action ayant duré plus de six heures, et les forces aussi bien que les dards des Romains commençant à s'épuiser, tandis qu'au contraire loin de se relâcher, l'ennemi profitait de leur faiblesse pour combler le fossé et forcer le retranchement, les choses étaient réduites à la dernière extrémité. Alors le premier capitaine de la légion, P. Sextius Baculus, que nous avons vu percé de coups à la bataille contre ceux du Hainaut, et C. Volusénus, tribun militaire, homme de tête et de main, vinrent en hâte trouver Galba, et lui représentèrent que le seul moyen de salut qui restât, était de tenter une sortie. Sur un tel conseil ayant assemblé les officiers, il fait promptement donner ordre aux soldats de cesser un peu le combat, de parer seulement les traits, de reprendre ainsi haleine, de sortir ensuite du camp au premier signal, et de n'attendre leur salut que de leur valeur.

Ils suivent ces ordres, et sortant tout d'un

coup du camp par toutes les portes, ils fondent sur l'ennemi sans lui donner le temps de se reconnaître, ni de se rallier. Alors le combat change de face, et ceux qui s'étaient flattés de se rendre maîtres du camp furent enveloppés et massacrés de toutes parts : aussi de trente mille au moins qu'ils étaient, on en tua plus du tiers; les autres effrayés prirent la fuite, et n'eurent pas même le temps de gagner leurs montagnes. Ayant ainsi taillé en pièces et désarmé les ennemis, les nôtres rentrèrent dans leurs retranchemens. Après cette victoire, Galba qui n'avait pas dessein de tenter de nouveau la fortune, et qui voulait employer le temps de son quartier d'hiver à d'autres occupations, voyant que les vivres lui manquaient, fit mettre le feu à tout le bourg le lendemain, et partit pour la province : aucun ennemi n'arrêtant ni retardant sa marche, il traversa sans accident le haut Valais, et alla passer l'hiver en Savoie.

Après ces expéditions, César avait tout sujet de croire la Gaule absolument tranquille, par la défaite des Belges, l'expulsion des Allemands, et la victoire remportée dans les Alpes sur les peuples du Valais; dans cette persuasion il partit au commencement de l'hiver pour l'Illyrie, dont il voulait visiter les

nations, et connaître le pays : mais tout d'un coup la guerre se ralluma dans la Gaule. Voici quelle en fut l'occasion. Le jeune Crassus était avec la septième légion en quartier d'hiver dans l'Anjou, proche l'Océan. Comme les vivres y manquaient, il envoya plusieurs de ses officiers dans les villes voisines pour en demander. C. Terrasidius fut dépêché à Coutance, M. Trébius Gallus à Quimpercorentin, Q. Vélanius et T. Silius à Vannes.

Cette dernière ville est une des plus considérables et des plus puissantes de toute la côte, par le grand nombre de vaisseaux avec lesquels elle trafique en Angleterre, par l'habileté de ses matelots, et par la possession où elle est de tous les ports de cette côte, qui sont en petit nombre sur cette mer vaste et orageuse, au moyen desquels elle rend tributaires tous ceux qui y naviguent. Ses habitans dans l'intention de recouvrer les otages qu'ils avaient donnés à Crassus, commencèrent les premiers à retenir T. Silius et Q. Vélanius; et comme les Gaulois sont prompts à prendre leur résolution, leurs voisins, à leur exemple, retinrent M. Trébius Gallus et C. Terrasidius; ensuite s'étant en diligence envoyé des députés, ils s'engagèrent à ne rien faire que de concert, et à courir ensemble la même fortune. Ils pressèrent

ensuite les états voisins de préférer la liberté qu'ils avaient reçue de leurs ancêtres à l'esclavage des Romains. Toute la côte étant aussitôt entrée dans leur sentiment, ils envoyèrent en commun déclarer à Crassus que, s'il voulait avoir ses officiers, il fallait qu'il leur rendît leurs otages.

César qui était fort loin de ces quartiers-là, ayant appris par les lettres de Crassus ce qui s'y passait, ordonna qu'en attendant on construisît des galères sur la Loire qui se décharge dans l'Océan, qu'on tirât des rameurs de la province, et qu'on fît provision de matelots et de pilotes; ce qui ayant été promptement exécuté, il se rendit à l'armée, dès que le temps le lui permit. Ceux de Vannes et leurs alliés instruits de son arrivée, sentirent d'abord la grandeur de leur faute, d'avoir retenu et mis aux fers des députés, et d'avoir à leur égard violé le droit des gens qui est sacré et inviolable chez toutes les nations : aussi firent-ils des préparatifs proportionnés aux dangers dont ils étaient menacés, se munissant surtout de ce qui pouvait servir à équiper des vaisseaux. Leur plus grande confiance était fondée sur l'assiette de leurs places : ils savaient que les chemins par terre étaient inondés par les hautes marées, et que les Romains ne pouvaient sans péril na-

viguer sur une mer qu'ils ne connaissaient pas, et où il y avait peu de ports. Ils se persuadaient de plus que faute de vivres, nous ne pourrions rester long-temps chez eux; qu'à la dernière extrémité ils avaient une bonne ressource dans le nombre de leurs vaisseaux; que non-seulement les Romains n'en pouvaient avoir que peu; mais encore qu'ils ne connaissaient ni les fonds ni les îles où ils auraient à faire la guerre, et qu'il y avait bien de la différence entre naviguer sur la mer Méditerranée, ou sur le vaste et profond Océan. Toutes ces réflexions faites, et leur résolution prise, ils travaillent à fortifier leurs villes, y transportent tous les biens de la campagne, assemblent le plus qu'ils peuvent de vaisseaux sur la côte de Vannes, par où ils étaient persuadés que César commencerait la guerre; ensuite ils mettent dans leur parti les peuples de St.-Paul de Léon, de Tréguier et de St.-Brieu, ceux de Lisieux, de Nantes, d'Avranches, du Perche, et d'une partie du Brabant et de la Gueldre, et font venir des secours de l'Angleterre, qui est située vis-à-vis d'eux de l'autre côté de la mer.

Telles étaient les difficultés qu'on devait trouver à faire la guerre à ces peuples; cependant César avait plusieurs raisons de s'y déterminer. Il voulait venger l'insulte faite aux

chevaliers romains qu'ils avaient arrêtés, punir leur rébellion après s'être rendus et avoir donné des otages; et la conjuration de tant de peuples le portait à châtier ceux-ci, pour contenir les autres dans le respect. Connaissant donc l'amour de presque tous les Gaulois pour les nouveautés, la légèreté avec laquelle ils courent aux armes, leur attachement général pour la liberté, et leur extrême aversion pour l'esclavage, avant que la conspiration augmentât, il crut devoir répandre ses forces en divers endroits.

D'abord il envoie T. Labiénus avec la cavalerie vers Trèves; il se charge de tenir les Rhémois et le reste des Belges dans le devoir, et d'empêcher les Allemands, que l'on disait avoir été appelés au secours des Belges, de passer le Rhin. En même temps il ordonne à P. Crassus de passer dans la Guienne avec douze cohortes et une nombreuse cavalerie, pour s'opposer à la jonction et au secours qu'elle voudrait donner aux rebelles. Il fait partir Q. Titurius Sabinus avec trois légions pour contenir ceux de Quimpercorentin, de Coutance et de Lisieux. Le jeune D. Brutus eut le commandement de la flotte et des vaisseaux gaulois qu'on avait fait venir de la Saintonge, du Poitou et des autres cantons qui étaient en paix avec les Romains; et il eut



ordre de s'avancer le plus promptement possible contre ceux de Vannes, que César vint attaquer en personne avec son infanterie.

La plupart des villes de cette côte sont situées sur des langues de terre et des promontoires qui avancent dans la mer; de sorte que l'on ne peut en approcher par terre, quand la mer est haute; ce qui arrive de douze en douze heures. On ne le peut guère mieux par mer, parce que quand la marée se retire, les vaisseaux restent à sec, ce qui leur est très-préjudiciable. On ne pouvait donc les assiéger; car lorsque après un pénible travail on avait élevé une terrasse à peu près à la hauteur des murailles, en retenant la mer par des digues, si les habitans se sentaient trop pressés, ils montaient sur leurs vaisseaux qui étaient en grand nombre, et avec tout ce qu'ils avaient ils se transportaient dans la ville voisine où ils trouvaient les mêmes moyens de se défendre. Ils exécutèrent cette manœuvre pendant la meilleure partie de la campagne, avec d'autant plus de facilité que notre flotte était retenue par les vents contraires, et que nous avions bien de la peine à naviguer sur cette grande et vaste mer, sujette à de hautes marées, n'ayant que peu ou point de ports pour nous mettre à l'abri.

Les ennemis avaient encore un autre avan-



tage par la manière dont leurs vaisseaux étaient construits et équipés. Ces vaisseaux avaient le fond plus plat que les nôtres, et ils étaient par conséquent moins incommodés des bas-fonds et du reflux : la proue en était fort haute, et la poupe plus propre à résister aux vagues et aux tempêtes : tous construits de bois de chêne, et ainsi capables de soutenir le plus rude choc ; les poutres qui traversaient, d'un pied d'épaisseur, étaient attachées avec des clous de la grosseur du pouce : leurs ancres tenaient à des chaînes de fer, au lieu de cordes ; et leurs voiles étaient de peaux molles et bien apprêtées, soit faute de lin, soit parce qu'ils ignoraient l'art de faire de la toile, soit, ce qui est plus vraisemblable, parce qu'ils ne croyaient pas que la toile pût résister aux agitations et aux vents impétueux de l'Océan, et faire mouvoir des vaisseaux aussi pesans que les leurs. Dans l'action contre ces vaisseaux, notre flotte ne les surpassait qu'en agilité et en vitesse : quant au reste, ils étaient plus propres que les nôtres pour les vastes mers et les tempêtes. Nous ne pouvions les maltraiter de l'éperon, tant ils étaient solides ; ni les attaquer facilement, à cause de leur hauteur ; pour les mêmes raisons ils craignaient moins les écueils : enfin ils ne redoutaient ni

les vents ni les tempêtes; ils étaient sans danger dans les bas-fonds, et ne craignaient dans le reflux ni les pointes ni les rochers : avantages que n'avaient point les nôtres.

Après la prise de plusieurs villes, César voyant ses efforts infructueux, et qu'il ne pouvait ni faire du mal aux ennemis, ni empêcher leur retraite, prit le parti d'attendre sa flotte. Dès qu'elle parut, et que l'ennemi la découvrit, environ deux cent vingt de leurs vaisseaux bien équipés et bien armés sortirent du port, et se présentèrent en bataille devant elle. Brutus qui la conduisait, ainsi que les autres officiers qui commandaient sur chaque vaisseau, étaient fort embarrassés, et ne savaient comment s'y prendre : car ils n'ignoraient pas que la pointe de nos galères ne pouvait pas porter grand préjudice à leurs vaisseaux, et que la hauteur de leurs poupes surpassant celle des tours que l'on pouvait dresser sur les nôtres, nos javelots lancés d'en-bas seraient sans effet, au lieu que les leurs lancés d'en-haut feraient beaucoup de ravage. Mais nous nous étions pourvus d'un instrument qui nous rendit de grands services : c'était une espèce de faux tranchante, emmanchée au bout d'une longue perche, à peu près semblable à celle dont on se sert dans les siéges. Avec ces faux, on tirait à soi les cordages qui atta-

chaient les vergues aux mâts, et on les coupait; ensuite la vergue tombait de toute nécessité avec la voile; et leurs vaisseaux devenaient inutiles, parce que toute leur force consistait dans leurs agrès. Alors le succès du combat dépendait de la valeur; et en cela les Romains étaient aisément supérieurs, surtout combattant sous les yeux de leur général et de toute l'armée, qui couvrait les collines et les hauteurs d'alentour, de sorte qu'une belle action, quelle qu'elle fût, ne pouvait leur échapper.

Après avoir ainsi ôté aux vaisseaux ennemis le secours de leurs voiles, deux ou trois des nôtres les environnaient, nos soldats se jetaient dedans et s'en rendaient maîtres. Les Gaulois, voyant ainsi une partie de leurs vaisseaux perdus sans y trouver de remède, cherchèrent leur salut dans la fuite; et déja ils avaient pris le dessus du vent, lorsqu'il survint tout d'un coup un si grand calme, qu'il leur fut impossible de se remuer. Ce calme arriva fort à propos pour achever entièrement l'action; car les nôtres, les attaquant l'un après l'autre, s'en emparèrent, et il n'y en eut que peu qui se sauvèrent à terre à la faveur de la nuit, après un combat qui avait duré depuis dix heures du matin jusqu'au coucher du soleil.

Cette bataille mit fin à la guerre des peuples

de Vannes et de cette côte, parce que la jeunesse entière, et même toutes les personnes d'âge de quelque distinction et de quelque poids, y avaient marché; et que tous les vaisseaux de la province avaient été rassemblés pour cet objet : ainsi par cette perte, les autres n'avaient ni aucune retraite ni aucun moyen de défendre leurs villes. Dans cette extrémité ils se rendirent à discrétion; et César crut en devoir faire un exemple d'autant plus sévère, qu'il voulait par-là apprendre aux autres à respecter désormais le droit sacré des ambassadeurs : il fit donc mourir tout le sénat, et vendit le reste à l'encan.

Pendant qu'il traitait si sévèrement les peuples de Vannes, Q. Titurius Sabinus arriva sur les frontières du territoire de Coutance avec les troupes que César lui avait confiées. Viridovix s'était mis à la tête de ces nations, et de tous ceux qui s'étaient révoltés; de cette réunion il avait formé une puissante armée. Quelques jours même auparavant, ceux du Mans, d'Évreux et de Lisieux, après avoir égorgé leur sénat, parce qu'il s'opposait à la guerre, avaient fermé leurs portes, et s'étaient joints à Viridovix, qui avait encore grossi son armée d'un ramas de brigands et d'hommes perdus, rassemblés de toute la Gaule, que l'espérance du butin et l'amour de la guerre

avaient arrachés aux soins de l'agriculture et à leurs travaux journaliers. Sabinus s'était retranché dans un lieu commode et avantageux. Viridovix vint camper à deux milles de lui, et tous les jours il lui présentait la bataille; en sorte que non-seulement les rebelles méprisaient Sabinus, mais même que nos propres troupes commençaient à blâmer sa conduite: en un mot l'ennemi le crut si effrayé, qu'il osa s'approcher jusqu'à ses retranchemens. Mais Sabinus en agissait ainsi, parce qu'il croyait qu'en l'absence du général, un lieutenant, qui avait en tête un ennemi si nombreux, ne devait combattre que dans un lieu favorable, et dans une circonstance propice.

Quand il crut les Barbares bien persuadés de sa frayeur, il choisit parmi les Gaulois, qui étaient dans ses troupes, un homme fidèle et adroit, qu'il engagea par présents et par promesses à s'aller rendre à eux; en même temps il l'instruisit de ce qu'il avait à faire. Celui-ci étant arrivé au camp des Gaulois, comme un déserteur, leur parle de la frayeur des Romains, leur apprend la position critique où César était réduit par ceux de Vannes, ajoutant que Sabinus était sur le point de décamper secrètement la nuit suivante pour aller le secourir. A ces nouvelles, tous s'écrièrent qu'il ne fallait pas perdre l'occasion, ni tar-

der plus long-temps à l'aller attaquer dans son camp. Plusieurs circonstances contribuaient à leur faire prendre cette résolution; l'incertitude où Sabinus leur avait paru être jusque-là, l'avis que leur donnait le transfuge, la disette de vivres causée par le peu de soin qu'ils avaient eu de faire des provisions, l'espérance d'un heureux succès du côté de Vannes; et enfin la facilité des hommes à croire ce qu'ils désirent. Entraînés par ces motifs, ils ne voulurent point laisser sortir du conseil Viridovix ni les autres chefs, qu'ils n'en eussent obtenu la permission de combattre : aussi charmés de l'avoir obtenue, que s'ils avaient déja remporté la victoire, ils se pourvoient de fascines pour combler le fossé, et marchent aux retranchemens des Romains.

Sabinus et ses soldats étaient campés sur une hauteur, d'une pente douce et aisée, d'environ mille pas. Les Barbares y montent en courant de toutes leurs forces, pour ne pas leur donner le temps de s'organiser, ni de s'armer, et y arrivent hors d'haleine. Sabinus, après avoir exhorté les siens, donne le signal du combat. Tandis que les ennemis étaient embarrassés de leurs fascines, il ordonne de faire tout d'un coup une sortie par deux endroits. L'avantage du lieu, l'incapacité et la

lassitude des Barbares, la bravoure et l'expérience de nos soldats, furent cause que l'ennemi ne soutint pas même notre premier choc, et qu'il prit aussitôt la fuite. Nos troupes toutes fraîches, s'étant mises à leur poursuite, en tuèrent beaucoup, et notre cavalerie continuant de les suivre, laissa échapper peu de fuyards. Ainsi César et Sabinus furent instruits en même temps de la double victoire que l'un et l'autre avaient remportée. Après cette action, toutes les villes se rendirent à Sabinus : car si les Gaulois sont prompts à prendre les armes, aussi perdent-ils aisément courage, quand ils trouvent de la résistance, et qu'il leur arrive des disgraces.

Presque en même temps P. Crassus arrive dans l'Aquitaine, qui, comme on l'a déja dit, peut être regardée comme la troisième partie de la Gaule, tant par son étendue, que par la multitude de ses habitans. Persuadé qu'il aurait quelque guerre à soutenir dans une province où peu d'années auparavant le lieutenant général L. Valérius Préconius avait été défait et tué, et d'où le proconsul L. Manilius avait été chassé, après avoir perdu ses bagages, il crut qu'il devait surtout se tenir sur ses gardes. Ainsi après avoir pourvu aux vivres, s'être fortifié de troupes auxiliaires et de cavalerie, et fait venir de Toulouse, de Carcassonne et

de Narbonne, villes de la province Romaine, et voisines de ces contrées, plusieurs braves volontaires, il entra sur les frontières de la Gascogne. À la nouvelle de son arrivée, les peuples de ce canton amassent de grandes troupes, surtout de cavalerie qui était leur principale force, et attaquent notre armée dans sa marche. Leur cavalerie étant repoussée et poursuivie par la nôtre, tout d'un coup ils firent sortir leur infanterie qui était en embuscade dans un vallon, et recommencèrent le combat contre nos gens qui s'étaient dispersés dans la poursuite.

Le combat fut long et opiniâtre : car l'ennemi, fier de ses précédentes victoires, faisait dépendre de son courage le salut de toute l'Aquitaine; et les nôtres voulaient faire voir ce dont ils étaient capables sous un jeune commandant, sans être animés par la présence de leur général, et indépendamment du reste des légions. Enfin l'ennemi, couvert de blessures, prit la fuite; et après en avoir fait un grand carnage, Crassus alla du même pas assiéger Leitoure, leur capitale. Mais la défense fut si vigoureuse, qu'il fut obligé d'y employer des mantelets et des tours : car tantôt par des sorties, tantôt par des conduits souterrains dont ils connaissaient parfaitement la pratique, parce que leur pays est rempli de

mines, les ennemis cherchaient à nous fatiguer; mais voyant que la vigilance des nôtres rendait leurs efforts inutiles, ils députèrent vers Crassus pour se rendre. Il les reçut, à condition qu'ils lui remettraient toutes leurs armes.

Les Romains étaient occupés à faire exécuter cette condition, lorsque Adcantuan, leur commandant, fit une sortie par une autre porte de la ville avec six cents braves. Ces braves qu'ils nomment solduriers, sont des gens qui se lient, à la vie et à la mort, à la bonne et à la mauvaise fortune d'un chef: s'il périt, ils périssent avec lui, ou se donnent la mort à eux-mêmes; et de mémoire d'homme pas un seul n'a manqué à ce serment. Adcantuan ayant donc fait une sortie avec cette escorte, il s'éleva un cri de ce côté-là de la part des Romains qui gardaient cette partie des retranchemens : chacun courut aux armes, le combat fut rude : mais enfin Adcantuan fut repoussé dans la ville; néanmoins il obtint de Crassus les mêmes conditions qu'auparavant.

Les armes et les otages livrés, Crassus marcha contre les peuples d'Aire et de Bazas, qui, surpris de ce que nous avions si vite emporté une place forte par sa situation et par l'art, députèrent de tous côtés, levèrent des troupes, se liguèrent ensemble, et se

donnèrent mutuellement des otages. Ils envoyèrent même aux villes de l'Espagne citérieure, qui sont voisines de l'Aquitaine : ils en tirèrent des soldats et des officiers. Dès qu'ils furent arrivés, ils se mirent en campagne très-bien accompagnés. A leur tête étaient quelques-uns des chefs qui avaient servi sous Q. Sertorius, et qui passaient par conséquent pour consommés dans l'art militaire. Ceux-ci leur apprirent à camper, à se retrancher comme les Romains, et même à nous couper les vivres. Crassus s'en aperçut : et comme il ne lui était pas aisé de faire des détachemens à cause de la faiblesse de son armée, au lieu que les Barbares pouvaient tenir la campagne, et garder les passages, sans trop dégarnir leur camp, que même leur nombre augmentait tous les jours, ce qui l'incommodait pour ses convois, et l'exposait à manquer de vivres, il crut qu'il ne devait pas différer de donner bataille. Ayant exposé son dessein au conseil de guerre, il passa tout d'une voix, et il prit jour pour le lendemain.

Dès l'aurore il fit sortir toutes ses troupes, les rangea en bataille sur deux lignes, mit les alliés au milieu, et attendit que l'ennemi prît une décision. Ceux-ci, quoique persuadés que vu leur grand nombre et leur ancienne valeur, ils pouvaient combattre avec avan-

tage contre une poignée d'hommes tels que les nôtres, crurent cependant qu'il était encore plus sûr pour eux de vaincre sans tirer l'épée ; ce qui ne manquerait pas d'arriver, puisqu'ils étaient maîtres des passages par où les vivres pouvaient nous venir. Si la faim nous obligeait à nous retirer, ils étaient résolus de nous attaquer dans notre marche au milieu de l'encombrement des bagages. Sur cet avis, qui fut goûté par leurs chefs, ils se tinrent tranquilles dans leur camp, tandis que nous étions en bataille. Ce parti que prirent les Barbares ralentit le courage de leurs troupes, et enfla celui des Romains, qui tout d'une voix s'écrièrent qu'il ne fallait pas tarder davantage à venir les attaquer dans leur camp. A la vue d'une ardeur si générale, Crassus, après les avoir exhortés, les mène à l'attaque.

Tandis que les uns comblaient le fossé, que les autres chassaient l'ennemi du rempart, en lançant contre lui une grêle de traits ; tandis que les alliés, dans lesquels il ne se fiait pas trop pour le combat, et qui faisaient pourtant nombre, étaient employés à porter partout des pierres, des dards, et des fascines, l'ennemi se défendait toujours vaillamment et avec fermeté sur son rempart, d'où il ne lançait pas inutilement ses traits. Pendant qu'on se dispu-

tait ainsi le terrain, la cavalerie ayant fait le tour du camp des Barbares, vint rapporter à Crassus qu'il n'était pas également fortifié partout, et qu'on pouvait facilement y entrer par la porte de derrière.

Sur cet avis Crassus ayant exhorté les officiers de la cavalerie à encourager les leurs par l'espérance d'une bonne récompense, leur communiqua son dessein. Ceux-ci, selon les ordres qu'il leur avait donnés, firent sortir quatre cohortes, qui, ayant été laissées à la garde du camp, n'étaient point fatiguées; et leur ayant fait prendre un grand détour pour n'être pas découvertes, elles se rendirent en diligence dans l'endroit marqué, tandis que l'ennemi était tout occupé du combat: là elles forcèrent ses retranchemens, et se trouvèrent dans son camp, avant qu'il s'en aperçût, et qu'il pût deviner ce dont il s'agissait. Alors ayant entendu un cri de ce côté-là, les nôtres redoublèrent leurs efforts, comme on fait d'ordinaire dans l'espérance de la victoire, et pressèrent encore plus vivement les ennemis. Ceux-ci se voyant enveloppés de tous côtés et réduits à la dernière extrémité, se jetèrent en bas du rempart, et cherchèrent leur salut dans la fuite. Mais notre cavalerie les ayant atteints en rase campagne, de cinquante mille qu'ils étaient, tant d'Aquitaine que de la Biscaye,

elle en passa plus des trois quarts au fil de l'épée; ensuite elle reprit le chemin du camp, où elle n'arriva que bien avant dans la nuit.

Le bruit de cette victoire s'étant répandu, la plus grande partie de l'Aquitaine se rendit à Crassus, et lui envoya d'elle-même des otages. De ce nombre furent les peuples de Bayonne, de Bigorre, du Béarn, de Bazas, d'Aire, de l'Armagnac, du comté de Gaure, d'Auch, de Bordeaux, de Leitoure et de Dax. Quelques peuples plus éloignés s'en dispensèrent, se flattant que la rigueur de la saison (l'hiver approchait) les mettrait à couvert.

Environ à cette époque, quoique l'été fût fort avancé, César voyant presque toute la Gaule pacifiée, et que ceux de Térouanne, du Brabant et de la Gueldre étaient les seuls qui fussent en armes, et qui ne lui eussent jamais envoyé faire aucune proposition de paix, marcha contre eux, espérant pouvoir finir cette guerre avant l'hiver. Ceux-ci, pour lui résister, s'y prirent tout autrement que les autres Gaulois. Car ayant remarqué que les nations les plus puissantes qui avaient voulu lui tenir tête, avaient été chassées et vaincues, et leur pays étant d'ailleurs plein de forêts et de marais, ils s'y retirèrent avec tout ce qu'ils avaient. César, parvenu à l'entrée de ces forêts, commença d'abord à s'y retrancher, sans

que l'ennemi parût; mais lorsque les nôtres se furent dispersés pour travailler aux retranchements, les Barbares vinrent de tous côtés fondre subitement sur eux. Les Romains ayant promptement pris les armes, les repoussèrent, et en tuèrent plusieurs; mais s'étant engagés trop avant dans ces lieux couverts, ils perdirent quelques soldats.

Les jours suivans, César travaille à faire abattre la forêt, et pour empêcher que ses troupes ne puissent être prises en flanc, lorsqu'elles seraient sans armes, ou qu'elles ne s'y attendraient pas, tout ce que l'on coupait, il le fait jeter de côté et d'autre vers l'ennemi, et se couvre par ce moyen des deux côtés. La diligence avec laquelle ce travail s'exécutait, le fit extrêmement avancer en peu de jours : nous étions même déja maîtres de leurs troupeaux et des bagages qui étaient aux derniers rangs, et ils s'enfonçaient toujours de plus en plus dans les bois, lorsqu'il survint de si grandes et de si longues pluies, qu'il fallut nécessairement discontinuer le travail, et songer à se mettre à couvert, nos gens ne pouvant plus demeurer sous des tentes. Après donc avoir ravagé tout le pays, et brûlé leurs bourgades, César ramena son armée, qu'il mit en quartier d'hiver sur les terres de ceux du Mans et de Lisieux, et chez les autres peuples enlevés précédemment.

LIVRE QUATRIÈME.

I. Défaite des peuples de Bergue et de Zutphen, suivie d'une Description des mœurs des Suèves. II. Passage du Rhin. III. Expédition d'Angleterre.

An. avant J. C. 55, de Rome 599.

L'hiver suivant, sous le consulat de Cn. Pompée et de M. Crassus, ceux de Bergue et de Zutphen, peuples de l'Allemagne, passèrent le Rhin en grand nombre assez près de son embouchure, parce que depuis plusieurs années les Suèves leur faisaient la guerre, et les empêchaient de cultiver leurs terres. Ces Suèves sont la nation la plus puissante et la plus guerrière de l'Allemagne. Ils passent pour avoir cent bourgs, lesquels tous les ans fournissent chacun mille soldats, qui vont porter la guerre chez les peuples voisins : le reste demeure dans le pays, et le cultive, tant pour eux que pour ceux qui vont en campagne. L'année suivante ces premiers vont à leur tour porter les armes, et les derniers restent dans le pays. Par ce moyen l'amour de l'agriculture

et l'ardeur pour la guerre s'entretiennent également dans cette nation. Du reste, les terres sont chez eux en commun, sans que personne en ait en propre; ils ne demeurent même jamais plus d'un an dans le même lieu. Ils font peu de provisions de blé; car ils vivent presque uniquement de lait, de la chair de leurs troupeaux, et surtout de leur chasse. Ce genre de vie, joint à ce qu'ils sont toujours en action, et à la liberté dont ils jouissent (en effet ils élèvent leurs enfants dans la même indépendance, dans le même éloignement de tout art, et ne leur font rien faire contre leur gré), les rend robustes et d'une taille prodigieuse. Ils se sont habitués, quoique dans un climat fort froid, à ne se vêtir que de peaux, qui, n'étant pas assez larges, laissent la plus grande partie de leur corps toute nue, et d'ailleurs ils ne se baignent que dans les fleuves.

Ils reçoivent chez eux les marchands; mais c'est plutôt pour leur vendre le butin qu'ils ont fait à la guerre, que pour acheter de leurs marchandises. Ils ne sont pas même curieux de ces beaux chevaux étrangers dont les Gaulois font tant de cas, et qu'ils achètent si cher; mais ils préfèrent ceux du pays, tout mauvais et tout difformes qu'ils sont, et par un continuel exercice ils les rendent infatigables. Comme dans les combats ils sautent souvent à

bas de leurs chevaux, pour combattre à pied, ils les accoutument à demeurer dans la même place, et quand il en est besoin ils remontent dessus avec une vitesse surprenante. C'est aussi chez eux une marque de la mollesse la plus honteuse, que de se servir de selle; aussi ne balancent-ils point, quelque peu nombreux qu'ils soient, d'attaquer une grosse troupe de cavalerie bien équipée. Ils ne se permettent point du tout l'usage du vin; ils croient que cette liqueur amollit les hommes, qu'elle les rend efféminés et incapables de supporter la fatigue.

Ils font gloire de n'être bornés que par de vastes déserts; c'est, selon eux, une preuve qu'un grand nombre de nations ne pouvant leur résister, ont abandonné ces pays. Aussi prétend-on que du côté des Suèves il y a sur leur frontière près de deux cents lieues de pays inhabité. De l'autre côté ils sont voisins de ceux de Cologne, peuples autrefois très-puissans, autant que les Allemands peuvent l'être, et qui sont d'un naturel un peu moins féroce, parce qu'étant placés sur les bords du Rhin, ils ont plus de commerce, et que le voisinage des Gaulois a su les accoutumer à leurs mœurs et à leurs manières. Quelques guerres que les Suèves leur eussent faites, ils étaient en si grand nombre et si puissans qu'ils

n'avaient pu les chasser ; ils les avaient pourtant fort abaissés et fort affaiblis, et les avaient enfin rendus tributaires.

Ceux de Bergue et de Zutphen dont nous avons parlé plus haut, se trouvèrent dans le même cas ; ils soutinrent plusieurs années les attaques des Suèves : à la fin chassés de leur pays, après avoir durant trois ans erré dans différens endroits de l'Allemagne, ils arrivèrent sur le Rhin. Les peuples de la Gueldre et du Brabant habitaient alors ces pays, et demeurant sur les bords du fleuve, ils cultivaient les terres des environs. Mais effrayés à l'arrivée de tant de gens, ils abandonnèrent ce qu'ils possédaient au-delà du fleuve, et s'étant fortifiés en-deçà ils empêchèrent les Allemands de passer. Ceux-ci, après avoir tout mis en œuvre, voyant qu'ils ne pouvaient ni les forcer faute de vaisseaux, ni passer secrètement, parce que les autres étaient sur leurs gardes, feignirent de retourner chez eux. Ils marchèrent en effet pendant trois jours, puis revenant de suite sur leurs pas, et leur cavalerie ayant fait en une nuit le chemin de ces trois journées, ils tombèrent sur ceux du Brabant et de la Gueldre, au moment qu'ils y pensaient le moins, et qu'informés de leur départ d'après leurs espions, ils étaient retournés sans crainte dans leurs bourgs au-delà du Rhin. Après les

avoir taillés en pièces, ils prirent leurs vaisseaux, et passèrent ce fleuve, avant que ceux de cette nation qui habitaient de ce côté-là en eussent eu aucun avis : ils s'emparèrent de leurs demeures, et se nourrirent le reste de l'hiver des provisions qu'ils y trouvèrent.

César averti de leur passage, et craignant la légèreté des Gaulois qui sont faciles à changer d'avis, et aiment les nouveautés, ne crut pas devoir se fier à eux. Car ils sont si avides de nouvelles, qu'ils ont coutume d'arrêter les voyageurs, même malgré eux, pour s'informer de ce qu'ils savent : dans les villes, le peuple environne les marchands, les oblige à raconter d'où ils viennent, et ce qu'ils ont appris de nouveau dans ces quartiers-là. C'est sur ces bruits et sur ces rapports qu'ils décident souvent des affaires les plus importantes. Aussi ne tardent-ils pas à se repentir de s'être ainsi livrés à des bruits incertains, la plupart inventés pour flatter leur goût.

César qui leur connaissait ce faible, jaloux de prévenir un plus grand mal, se rendit à l'armée plus tôt que de coutume; et à son arrivée il trouva qu'en effet ce qu'il avait soupçonné avait eu lieu. Déja plusieurs peuples de la Gaule venaient de députer vers les Allemands pour les inviter à quitter les bords du Rhin, les assurant qu'on leur accorderait

tout ce qu'ils pourraient demander. Dans cette espérance l'ennemi s'étendait déja, et faisait des courses dans les pays de Tongres et de Condroz, qui dépendent de celui de Trèves. D'après ces circonstances César fit assembler les principaux de la Gaule, et sans leur rien témoigner de ce qu'il avait appris, après les avoir caressés et encouragés, il leur ordonna de lui fournir de la cavalerie, et résolut de faire la guerre aux Allemands.

Après avoir donc fourni aux vivres, et fait choix de sa cavalerie, il marcha aux ennemis. Il n'en était déja plus qu'à quelques journées, lorsqu'ils lui envoyèrent des députés, pour lui dire qu'ils ne feraient pas les premiers la guerre aux Romains; mais que si on les attaquait, ils ne balanceraient point à prendre les armes; que leurs ancêtres leur avaient appris à recourir au glaive, et non aux prières, contre ceux qui leur faisaient la guerre; que cependant ils croyaient devoir lui représenter, qu'ils n'avaient quitté leur pays que malgré eux, et parce qu'on les en avait chassés; que si les Romains voulaient les recevoir comme amis, ils ne leur seraient peut-être pas inutiles; qu'ils n'avaient donc qu'à leur donner des terres, ou les laisser jouir de leurs conquêtes; du reste qu'ils ne le cédaient qu'aux Suèves, que les dieux

immortels eux-mêmes ne pouvaient égaler, et qu'après eux il n'y avait aucun autre peuple au monde dont ils ne pussent triompher.

César leur répondit ce qu'il jugea convenable; mais sa conclusion fut, qu'il ne pouvait leur accorder son amitié, tant qu'ils resteraient dans la Gaule; qu'il n'était pas juste que ceux qui n'avaient pu défendre leurs terres, s'emparassent de celles d'autrui; qu'il n'y en avait point de vacantes dans la Gaule, que l'on pût donner sans injustice, surtout à une si grande multitude; que cependant ils pouvaient, s'ils voulaient, aller s'établir sur les frontières de ceux de Cologne, dont les députés actuellement auprès de lui, se plaignaient des Suèves et lui demandaient du secours contre ce peuple; et qu'il leur obtiendrait cette faveur de ceux de Cologne.

Les députés lui répliquèrent qu'ils rendraient compte aux leurs de ses intentions, et que dans trois jours ils lui rendraient réponse; qu'en attendant ils le priaient de ne pas s'approcher davantage de leur camp. César leur répondit qu'il ne pouvait leur accorder cette demande. Il savait que depuis quelques jours ils avaient envoyé une grande partie de leur cavalerie pour fourrager et chercher des vi-

vres dans le Brabant au-delà de la Meuse. Il était persuadé qu'ils ne demandaient ce délai que pour attendre leurs cavaliers.

La Meuse prend sa source au Mont-de-Vôge sur la frontière de Langres, et après avoir reçu une partie du Rhin nommé le Wabal, elle forme l'île de Hollande, et va se jeter dans l'Océan environ à vingt-six lieues de l'embouchure de ce fleuve. A l'égard du Rhin, il prend sa source chez les Grisons qui habitent les Alpes, et il coule long-temps avec rapidité au travers du pays de Vaux, de la Suisse, de la Franche-Comté, du pays Messin, de l'Alsace et du territoire de Trèves : arrivé près de la mer, il se partage en plusieurs branches, et forme plusieurs grandes îles, la plupart habitées par des nations féroces et barbares qui vivent, à ce qu'on croit, de poissons et d'œufs d'oiseaux, et enfin il se décharge dans l'Océan par plusieurs embouchures.

César n'étant plus qu'à quatre lieues des ennemis, rencontra les deux députés qui venaient au jour marqué : ils le supplièrent encore très-instamment de ne point aller plus avant. N'ayant pu l'obtenir, ils lui demandèrent que du moins il envoyât ordre à sa cavalerie qui formait l'avant-garde, de ne commettre aucun acte d'hostilité, et qu'il leur

permît de dépêcher vers ceux de Cologne, l'assurant que si leurs chefs et leur sénat leur promettaient de les recevoir, ils en passeraient par tout ce qu'il leur ordonnerait; et en conséquence ils lui demandèrent trois jours. Quoique César fût très-persuadé qu'ils ne sollicitaient ce délai que pour avoir le temps de faire revenir leur cavalerie, il leur promit cependant de n'avancer ce jour-là que de quatre milles, pour être plus à portée d'avoir de l'eau. En même temps il leur ordonna de venir le trouver le lendemain en grand nombre, afin qu'il examinât leurs demandes. Cependant il envoya ordre aux chefs de sa cavalerie, qui avait pris les devans, de ne point attaquer l'ennemi, et en cas qu'ils fussent attaqués, de ne faire que soutenir le choc jusqu'à ce qu'il fût arrivé avec son armée.

Mais dès que les Barbares aperçurent notre cavalerie composée de cinq mille chevaux, quoiqu'ils ne fussent que huit cents, parce que le reste qui était allé fourrager audelà de la Meuse, n'était pas encore de retour, ils coururent contre elle et la mirent en désordre, les nôtres ne croyant rien avoir à craindre, parce que les députés des Barbares venaient de quitter César, et qu'ils avaient demandé une trève pour ce jour. Nos cava-

liers se défendant, les Barbares, selon leur coutume, mettent pied à terre, tuent nos chevaux, renversent plusieurs de ceux qui les montaient, mettent les autres en fuite; et ils les effrayèrent si fort que nos soldats ne s'arrêtèrent que quand ils virent le gros de notre armée. Nous perdîmes dans cette mêlée soixante-quatorze cavaliers, entre autres Pison, brave seigneur d'Aquitaine, dont l'aïeul avait été souverain de son canton, et que le sénat avait honoré du titre d'ami du peuple romain. Comme il secourait son frère que l'ennemi avait enveloppé, et qu'il dégagea, il eut son cheval blessé: quoique démonté, il se défendit courageusement tant qu'il put le faire; mais ayant été enveloppé, il tomba enfin percé de coups : son frère qui le remarqua de loin, se précipita de nouveau sur l'ennemi comme un furieux, et se fit tuer.

Après cette action, César ne crut pas devoir écouter plus long-temps les députés de ces perfides, ni accéder à aucune condition avec des hommes qui, après lui avoir demandé la paix, avaient usé de supercherie pour le surprendre; du reste il jugea que ce serait une insigne folie d'attendre pour les attaquer que toutes leurs troupes les eussent joints, et que leur cavalerie fût de retour. D'ailleurs la connaissance qu'il avait de la lé-

gèreté des Gaulois, et de l'impression que l'avantage que les Barbares venaient de remporter avait faite sur eux, dut l'engager à ne leur pas donner le temps de changer d'avis. Ainsi après en avoir communiqué avec ses lieutenans et son questeur, il résolut de ne pas différer un moment de les attaquer. Sur ces entrefaites, le lendemain matin arrivent fort à propos tous les chefs et les vieillards d'entre les Barbares, qui usant des mêmes artifices et de la même dissimulation, viennent trouver César dans son camp, pour s'excuser de ce que leurs troupes avaient attaqué les Romains, après ce qui avait été convenu, et ce qu'ils avaient eux-mêmes demandé : ils cherchèrent ensuite, avec la même adresse, à prolonger encore la trève. César, charmé de les voir donner eux-mêmes dans le piége, n'hésita pas de les faire arrêter : ensuite il fit sortir toutes ses troupes; et quant à sa cavalerie qu'il croyait encore effrayée de l'action du jour précédent, il la fit placer à l'arrière-garde.

Après avoir rangé ses troupes en bataille sur une triple ligne, il fit trois lieues en diligence, et arriva au camp ennemi, avant que les Allemands connussent ce dont il s'agissait. Les Barbares, surpris d'une si prompte arrivée pendant l'absence de leurs chefs, et

n'ayant ni le temps de délibérer, ni celui de prendre les armes, ne savaient à quel parti se fixer; s'ils devaient sortir au-devant de nous, ou défendre leur camp, ou chercher leur salut dans la fuite. Leurs cris et le désordre où ils étaient, faisant connaître leur frayeur, les nôtres animés par leur perfidie de la veille, font irruption dans leur camp : ceux qui eurent le temps de courir aux armes, firent quelque résistance, et se défendirent entre les chariots et le bagage; mais le reste, tant les femmes que les enfans (car ils avaient quitté leur pays et passé le Rhin avec tout ce qui leur appartenait), prit la fuite de tous côtés, et César mit sa cavalerie à leur poursuite.

Les combattans, entendant les cris de leurs compagnons que l'on massacrait derrière eux, jetèrent leurs armes, abandonnèrent leurs drapeaux, sortirent de leur camp; et arrivés au confluent de la Meuse et du Rhin, qui arrêta leur fuite, une grande partie fut écrasée; les autres se jetèrent dans le fleuve où ils périrent, parce que l'effroi et la lassitude les mirent hors d'état de résister à sa rapidité. Les Romains sortis avantageusement d'une guerre si redoutable (car on comptait quatre cent trente mille ames parmi les Barbares), rentrèrent dans leur camp, sans aucune perte et

avec fort peu de blessés. César permit à ceux qu'il avait arrêtés, de se retirer; mais craignant les Gaulois dont ils avaient ravagé le pays, ils aimèrent mieux rester avec lui, et il y consentit.

Cette guerre achevée, César se détermina pour plusieurs raisons à traverser le Rhin. Une des principales était de contenir les Allemands, et de les empêcher de faire si aisément passer des armées dans la Gaule. Il voulait leur faire craindre pour leur propre pays, en leur montrant que les Romains pouvaient et osaient également franchir le Rhin. D'ailleurs la cavalerie ennemie, qui, comme on l'a vu, ne s'était point trouvée à la bataille, parce qu'elle était allée chercher des vivres au-delà de la Meuse, s'était retirée après la déroute de son parti, au-delà du Rhin chez les peuples de la Westphalie, et s'était jointe à eux. César l'envoya réclamer, comme faisant partie de la nation qui l'avait combattu, lui et les Gaulois; mais ils répondirent que la domination des Romains se bornait au Rhin, et que s'il ne croyait pas juste que les Allemands s'avançassent dans la Gaule malgré lui, il ne devait pas non plus prétendre à aucun pouvoir ni aucun droit sur ce qui était au-delà de ce fleuve. Ceux de Cologne, les seuls des peuples d'au-delà du

Rhin qui lui eussent envoyé des députés et des otages, et qui eussent recherché son alliance, le priaient en outre avec instance de les secourir contre les Suèves, dont ils étaient fort maltraités ; ou, si les affaires ne le lui permettaient pas, de faire voir du moins son armée au-delà du Rhin ; que sa marche leur serait un secours suffisant et pour le présent et pour la suite ; parce que depuis la défaite d'Arioviste et la dernière victoire des troupes romaines, leur nom et leur réputation faisaient tant de bruit jusqu'aux extrémités de l'Allemagne, qu'on cesserait de les tourmenter, dès qu'on les saurait vraiment amis du peuple romain. En même temps ils lui offraient grand nombre de vaisseaux, pour transporter son armée au-delà du Rhin.

Telles étaient les raisons qui l'engageaient à le passer ; mais il ne crut pas qu'il fût sûr, ni de sa dignité, ni de celle du peuple romain, de faire ce trajet sur des bateaux : ainsi malgré les difficultés presque insurmontables qu'il y avait à construire un pont à cause de la largeur, de la profondeur et de la rapidité du fleuve, il crut qu'il devait tenter cette entreprise, et ne point faire passer autrement son armée. Voici donc comment on s'y prit pour la construction de ce pont. On commença par joindre ensemble à deux

pieds de distance l'une de l'autre, deux poutres aiguisées par le bas, d'un pied et demi d'équarrissage, et d'une longueur proportionnée à la profondeur du fleuve; on les descendit dans l'eau avec des machines, et on les y enfonça à coups de hie, non pas perpendiculairement, mais un peu penchées selon le cours de l'eau. Vis-à-vis, à quarante pieds de distance, on en planta deux autres préparées comme les premières, mais que l'on fit pencher contre le courant pour y résister. Sur ces quatre pieux ainsi fichés on mit une poutre de deux pieds d'équarrissage qui s'enclavait dans leur intervalle, et qui était si bien liée avec eux par les deux bouts au moyen de fortes chevilles, que la violence du courant ne pouvait servir qu'à resserrer davantage tout l'ouvrage, et à le rendre plus solide. On le continua ainsi dans toute la largeur du fleuve; ensuite on posa d'une poutre à l'autre des solives, que l'on couvrit en travers de perches et de fascines pour pouvoir y marcher. De plus on étaya le pied de ces poutres enfoncées dans l'eau et qui portaient le pont, de nouveaux pieux inclinés et plantés dans le fleuve pour les soutenir, et pour leur servir d'arcs-boutans contre le courant. Enfin on prit encore la précaution de planter des pieux un peu au-dessus du pont, afin d'arrê-

ter les arbres et les bateaux que l'ennemi lâcherait pour l'ébranler ou le rompre.

Tout l'ouvrage fut fini en dix jours, à compter de celui où les matériaux furent apportés au bord du fleuve; et l'armée passa dessus. César, après avoir mis une forte garde aux deux extrémités du pont, s'avança contre les peuples de la Westphalie. Pendant sa marche, des ambassadeurs de plusieurs nations vinrent le trouver pour lui demander la paix et son amitié; il les reçut bien, et leur ordonna de lui amener des otages. Les Westphaliens, dès qu'ils apprirent qu'il faisait faire un pont, abandonnèrent le pays, à la persuasion des cavaliers du pays de Gueldre qui s'étaient sauvés chez eux, emportèrent tous leurs biens et se retirèrent dans les déserts et dans les forêts.

Après un séjour assez court dans leur pays, qu'il brûla et qu'il saccagea, César se rendit chez ceux de Cologne, et leur promit son secours en cas que les Suèves les attaquassent. Ils lui apprirent que les Suèves, au premier avis qu'ils avaient reçu de leurs coureurs, qu'il faisait construire un pont, avaient, selon leur coutume, tenu conseil, et envoyé partout exhorter leurs compatriotes à quitter les villes et à conduire dans les bois femmes, enfans et biens; que ceux qui étaient en état

de porter les armes s'étaient rassemblés dans le même endroit, vers le milieu de leur pays, et qu'ils l'y attendaient, à dessein de lui livrer bataille. Sur cet avis, César ayant terminé tout ce qui l'appelait au-delà du Rhin, c'est-à-dire, ayant puni les peuples de la Westphalie, et délivré de l'oppression ceux de Cologne, après être resté en tout dix-huit jours au-delà du Rhin, crut en avoir assez fait pour la gloire et l'avantage du peuple romain : il repassa donc en Gaule, et fit rompre le pont.

Quoique l'été fût fort avancé, et que l'hiver commence de bonne heure dans les pays septentrionaux tels que la Gaule, cependant César résolut de passer en Angleterre, qui dans presque toutes les guerres que nous avions eues contre les Gaulois, les avait secourus contre les Romains. Il comptait que si le temps était trop court pour lui faire la guerre, du moins il lui serait avantageux de reconnaître cette île, de s'instruire de l'espèce de peuples qui l'habitaient, d'en examiner le pays, les ports, les avenues; toutes choses qui étaient presque inconnues aux Gaulois, parce que jusqu'alors il n'y avait eu que les marchands qui eussent osé en approcher, et que même ils n'en connaissaient guère que la côte, et les pays situés à l'opposite de la

Gaule. Aussi ayant assemblé grand nombre de marchands, il ne put apprendre d'eux ni quelle était la grandeur de l'île, ni le nombre et la force des peuples qui l'habitaient, ni leur manière de faire la guerre, ni leurs mœurs, ni quels étaient les ports capables de contenir plusieurs grands navires.

Pour en être informé avant de tenter l'entreprise, il trouva convenable d'envoyer la reconnaître, et détacha en conséquence C. Volusénus avec une longue barque, le chargeant de venir lui rendre compte au plus tôt de tout ce qu'il aurait découvert. Lui-même partit avec toutes ses troupes pour se rendre dans le comté de Boulogne, où est le plus court passage en Angleterre; après avoir donné ordre de venir l'y joindre à tous les vaisseaux de ces quartiers-là, et à la flotte dont, la campagne précédente, il s'était servi dans la guerre contre ceux de Vannes. Les Anglais instruits de son dessein par les marchands, dépêchent de plusieurs cantons de leur île pour lui promettre des otages et obéissance. César les exhorte à persister dans ce sentiment, et les renvoyant chez eux, il les fait accompagner par Comius qu'il avait nommé roi de ceux d'Arras après les avoir soumis, dans lequel il avait une entière confiance; dont il connaissait la prudence et la

valeur, et qui passait pour avoir beaucoup de crédit dans cette île. Il lui recommanda de visiter le plus de peuples qu'il pourrait, de les exhorter à faire alliance avec les Romains, et de les assurer qu'il se rendrait bientôt dans leur île. Volusénus ayant pris connaissance de toute la côte, autant qu'il le pouvait sans débarquer, parce qu'il n'osait se fier à ces Barbares, cinq jours après son départ revint auprès de César, et lui rendit compte de ce qu'il avait vu.

Pendant le séjour que fit César dans le comté de Boulogne, en attendant que ses vaisseaux fussent prêts, il lui vint des députés de la plupart des peuples de ce pays, pour s'excuser de ce qui s'était passé l'année précédente, lui représentant qu'ils étaient des Barbares peu instruits des coutumes des Romains, et l'assurant qu'ils feraient tout ce qu'il leur ordonnerait. Il fut très-satisfait d'une ambassade qui lui venait si à propos ; car il ne voulait point laisser d'ennemi derrière lui, et il n'avait pas le temps de s'amuser à faire la guerre ; il ne croyait pas non plus que des affaires si peu importantes dussent être préférées à l'Angleterre. Dans cet esprit il leur demanda grand nombre d'otages ; ils les fournirent, et il leur accorda sa protection. Cette affaire terminée, il assem-

bla environ quatre-vingts vaisseaux de charge, qu'il crut pouvoir suffire pour le transport de deux légions; et les galères qu'il avait, il les distribua au questeur, à ses lieutenants et autres principaux officiers. Il avait encore, environ à trois lieues de là, dix-huit vaisseaux de charge, que les vents avaient empêchés de se rendre dans le même port; il les distribua à sa cavalerie, et confia le reste de son armée à Q. Titurius Sabinus et L. Aurunculeius Cotta ses lieutenants, pour marcher contre les peuples de la Gueldre et du Brabant, et contre ceux du comté de Boulogne, qui ne lui avaient point envoyé de députés. En même temps il laissa P. Sulpicius Rufus, son lieutenant, avec une garnison suffisante pour la garde du port.

Ces dispositions prises, et le vent étant devenu favorable, il fit voile environ à minuit, après avoir commandé à sa cavalerie d'aller s'embarquer au port voisin, et de le suivre. Elle ne fit pas assez de diligence; de sorte qu'il n'arriva en Angleterre, sur les dix heures du matin, qu'avec ses premiers vaisseaux: il y vit sur toutes les collines les troupes ennemies sous les armes. Telle était la situation de cet endroit: la rade se trouvait si près des montagnes, que de ces hauteurs on pouvait lancer des traits sur le rivage. Ce lieu lui

parut si peu convenable au débarquement, qu'il s'y tint à l'ancre jusqu'à trois ou quatre heures du soir, pour attendre que le reste de sa flotte fût arrivé. Cependant il assemble ses lieutenants et les tribuns des soldats, leur fait part de ce qu'il avait appris de Volusénus, les instruit de son dessein, et les avertit d'agir d'eux-mêmes selon le temps, les circonstances, la connaissance qu'ils avaient de l'art militaire, et surtout d'une guerre maritime, où le moindre délai pouvait dans un moment tout changer : ensuite il les renvoya; et le vent avec la marée étant devenus favorables, il donna le signal, leva l'ancre, et vint mouiller environ à trois lieues de là sur un rivage uni et découvert.

Les Barbares qui s'aperçurent de son dessein, détachèrent aussitôt leur cavalerie et les chariots dont ils ont coutume de se servir en guerre, pour empêcher nos gens de débarquer, et firent suivre le reste de leurs troupes. Ce qui s'opposa le plus à notre débarquement fut la grandeur de nos vaisseaux qui ne pouvaient approcher de la côte; en sorte que les nôtres, qui ne connaissaient pas les lieux, ayant les mains embarrassées, et se trouvant chargés du poids de leurs armes, avaient assez de peine, en se jetant à l'eau, de résister aux vagues et à l'ennemi, tandis que les Bar-

bares, à pied sec ou en s'avançant un peu dans l'onde, mais avec les membres libres, et marchant dans des endroits qui leur étaient parfaitement connus, lançaient leurs traits tout à leur aise, et nous foulaient aux pieds de leurs chevaux, accoutumés à ces attaques. Nos troupes effrayées, et entièrement étrangères à ce genre de combat, n'agissaient ni avec la même ardeur ni avec la même vivacité qu'elles le faisaient sur terre.

Dès que César s'en fut aperçu, il fit un peu éloigner des vaisseaux de charge ses galères dont la forme était peu connue des Barbares, et avec lesquelles on pouvait manœuvrer plus facilement : il leur ordonna de s'avancer et de se placer vers le flanc des ennemis, de les charger à coups de frondes, de machines et de traits, et de les forcer à quitter la place; ce qui s'exécuta si bien, que l'ennemi surpris de la forme de nos galères, de leur mouvement, et de la nature de nos machines qui leur étaient inconnues, s'arrêta d'abord et commença ensuite à reculer. Et comme les nôtres balançaient encore à sauter à la mer dont ils ne connaissaient pas bien la profondeur, l'enseigne de la dixième légion, après avoir prié les Dieux de favoriser son entreprise : Suivez-moi, compagnons, dit-il, si vous ne voulez pas livrer l'aigle romaine aux ennemis;

pour moi, je m'acquitterai de mon devoir envers César et la république. A ces mots, il s'élance hors du vaisseau, et pousse l'aigle contre les Barbares. Alors les Romains, s'animant les uns les autres, et s'exhortant à ne pas se couvrir d'une si grande honte, sautent tous du vaisseau; ceux des autres navires les plus proches les suivent et marchent à l'ennemi.

Le combat fut opiniâtre de part et d'autre. Cependant les nôtres qui ne pouvaient ni garder leurs rangs, ni tenir ferme, ni suivre leurs drapeaux, parce que descendant l'un après l'autre de leurs vaisseaux, chacun se rangeait sous le premier étendard qu'il rencontrait, étaient dans un extrême embarras; au lieu que l'ennemi qui connaissait tous les gués tombait sur les nôtres à mesure qu'il les voyait prendre terre, et poussait sa cavalerie contre eux: un grand nombre en enveloppait un petit; et d'autres les prenant en flanc, lançaient leurs traits sur ceux qu'ils voyaient rassemblés en foule. César s'en étant aperçu, fit remplir de soldats les chaloupes des galères avec plusieurs petites barques, et envoya du secours à ceux qu'il remarquait en avoir besoin. Dès que nos soldats eurent pris terre, et se furent vus en état de combattre, ils chargèrent les Barbares et les mirent en fuite; mais ils ne purent les poursuivre fort loin, parce que la

cavalerie n'avait pu les suivre d'assez près, ni arriver à temps dans l'île. Ce fut là le seul obstacle qui, dans cette occasion, s'opposa au bonheur ordinaire de César.

Les Barbares s'étant ralliés après leur défaite, envoyèrent aussitôt à César des députés demander la paix, et ils offrirent de donner des otages, et de se soumettre. Commius, roi d'Arras, que César avait envoyé devant lui en Angleterre, comme il a été dit, vint avec ces députés. Ils l'avaient arrêté et mis aux fers à la descente du vaisseau sur lequel il s'était embarqué pour leur porter les ordres de César. Ils le relâchèrent d'abord après leur déroute; et en venant demander la paix, ils rejetèrent cette violence sur la multitude et le prièrent d'excuser leur imprudence. César se plaignit de ce qu'ils lui avaient fait la guerre sans sujet, après lui avoir d'eux-mêmes envoyé demander la paix jusque dans les Gaules : il leur dit qu'il leur pardonnait; mais il exigea des otages. Ils en livrèrent sur-le-champ une partie; pour l'autre qu'ils faisaient venir de loin, ils promirent de la donner sous peu de jours. Cependant ils congédièrent leurs troupes, et les principaux d'entre eux accoururent de tous côtés recommander à César leurs intérêts et ceux de leurs cantons.

La paix semblait ainsi parfaitement assurée,

lorsque quatre jours après le débarquement de César en Angleterre, les dix-huit vaisseaux qui portaient sa cavalerie mirent à la voile par un vent doux. Déja ils étaient à la vue de l'île et du camp, lorsqu'il s'éleva une si furieuse tempête, qu'aucun ne put suivre sa route : les uns furent rejetés dans le port d'où ils étaient partis; d'autres furent emportés vers la partie occidentale de l'île, où ils coururent de grands dangers : ils y jetèrent l'ancre ; mais comme ils s'emplissaient d'eau par la violence des vagues, ils furent forcés de gagner la haute mer pendant cette nuit orageuse, et reprirent la route des Gaules.

C'était précisément alors la pleine lune, temps où les marées sont les plus hautes dans l'Océan, ce que les Romains ignoraient; en sorte que les galères, dont César s'était servi pour le transport de son armée, et qu'il avait fait mettre à sec, furent couvertes des flots, et les vaisseaux de charge, qui étaient à la rade sur leurs ancres, furent extrêmement maltraités, sans que nos gens pussent le moins du monde y manœuvrer ou y apporter du secours. Plusieurs furent brisés; le reste perdit ancres, voiles, cordages, et fut mis hors d'état de tenir la mer. Un accident si affreux jeta, comme il le devait, une grande consternation dans toute l'armée, car il n'y avait point d'au-

tres vaisseaux pour le retour; tout manquait pour les radouber; et comme on comptait généralement passer l'hiver dans la Gaule, on n'avait point emporté de vivres pour cette saison.

Les principaux de l'île, qui après leur défaite s'étaient rendus dans le camp, pour recevoir les ordres de César, témoins de cette désolation, tinrent conseil entre eux; voyant que nous n'avions ni vivres, ni vaisseaux, ni cavalerie, et jugeant du petit nombre de nos troupes par le peu d'étendue de notre camp (car son enceinte était d'autant plus resserrée, qu'on avait passé la mer sans bagage), ils conclurent que tout leur était favorable pour une révolte; qu'il fallait insensiblement nous couper les vivres et tirer la guerre en longueur jusqu'à l'arrivée de l'hiver; espérant que quand ils seraient venus à bout de nous, ou nous auraient fermé le retour, il ne prendrait plus envie à personne de porter la guerre en Angleterre.

Dans ces dispositions, ils disparaissent peu à peu et commencent en secret à rassembler leurs troupes. Quoique César ne fût pas encore informé de leur complot, cependant il se douta, sur le désordre arrivé à ses vaisseaux, et sur le délai qu'ils apportaient à fournir le reste des otages, qu'ils pourraient

bien tramer quelque mauvais dessein. Sur ce soupçon, il fit, à tout événement, venir dans son camp le plus de vivres et de grains qu'il put ramasser; et à l'égard de ses vaisseaux, il employa le bois et le fer de ceux qui étaient hors d'état de servir, pour radouber les autres, et fit venir de la Gaule ce qui était nécessaire pour cette réparation. Comme ses soldats se portaient avec ardeur à cet ouvrage, sa flotte fut bientôt en état d'appareiller, et il ne perdit que douze vaisseaux.

Tandis que ces événemens se passaient, la septième légion étant allée au fourrage, selon la coutume, sans que jusqu'alors on eût soupçonné les insulaires de vouloir reprendre les armes, d'autant plus qu'une partie d'entre eux était dispersée dans la campagne, et que l'autre allait et venait dans le camp, ceux qui étaient de garde aux entrées du camp, rapportèrent qu'il paraissait une poussière extraordinaire du côté par où la légion avait pris sa route. César se doutant de la vérité, c'est-à-dire de quelque nouveau soulèvement de la part des Barbares, se met à la tête des cohortes qui étaient de garde, marche avec elles à l'endroit d'où venait la poussière, les fait remplacer par deux autres, et ordonne au reste des troupes de prendre les armes et de le suivre promptement. Quand il se fut

avancé à quelque distance, il vit sa légion enveloppée se soutenir avec peine, et exposée de tous côtés aux traits de l'ennemi. Comme la moisson était faite partout, excepté dans un canton, les ennemis soupçonnèrent que nous y viendrions chercher des vivres et se cachèrent la nuit dans des bois; puis voyant les nôtres dispersés, sans armes, et occupés à couper le blé, ils vinrent tout-à-coup fondre sur eux, en tuèrent quelques-uns, et mirent le reste en désordre; en même temps leur cavalerie et leurs chariots les enveloppèrent.

Voici leur manière de combattre avec ces chariots : ils courent çà et là en lançant partout des traits; la crainte qu'on a des chevaux, et le bruit des roues, mettent souvent les rangs en désordre : et quand ils ont pénétré dans les escadrons, ils sautent de leurs chariots et combattent à pied. Alors les conducteurs des chariots s'écartent un peu de la mêlée, et vont se placer de manière qu'ils soient à portée de leurs maîtres, en cas qu'ils se trouvent pressés. Ainsi ces Barbares ont l'agilité de la cavalerie, et la fermeté de l'infanterie; et l'exercice les a si bien formés à cette manœuvre, qu'ils peuvent arrêter tout d'un coup leurs chariots dans une descente, les tourner à droite et à gauche, courir sur le timon, se tenir ferme sur le cou de leurs

chevaux, et delà se rejeter très-promptement sur leurs chariots.

Nos gens étaient troublés de la nouveauté de ce combat, et César arriva fort à propos à leur secours : son arrivée retint l'ennemi, et rassura les nôtres; mais n'ayant pas jugé convenable d'engager l'action pour le présent, après être resté quelque temps en bataille dans cet endroit, il ramena ses troupes dans son camp. Cependant le reste des insulaires qui étaient dispersés dans la campagne, voyant les nôtres occupés ailleurs, se retirèrent. Pendant plusieurs jours le temps fut si mauvais, que les uns et les autres n'eurent aucune envie de se battre. Dans cet intervalle les Barbares députèrent en tous lieux, pour animer leurs compatriotes contre nous, en les informant de notre petit nombre, du grand butin qu'il y avait à faire, et de la facilité de recouvrer pour toujours leur liberté, s'ils parvenaient à nous chasser de l'île. Sur cet avis, ayant assemblé en diligence un corps nombreux de cavaliers et de fantassins, ils marchèrent droit à notre camp.

Quoique César vît fort bien que s'il allait à eux, ils feraient le même manège qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire qu'ils prendraient la fuite dès qu'ils se verraient poussés, cependant ayant environ trente chevaux, que Com-

mius, roi d'Arras, avait amenés avec lui, il rangea ses légions en bataille à la tête de son camp. On en vint aux mains, et l'ennemi n'ayant pu long-temps soutenir notre attaque, prit la fuite, et fut poursuivi par les nôtres aussi loin que les forces purent le leur permettre : ils en tuèrent plusieurs, et après avoir mis tout le pays à feu et à sang, ils rentrèrent dans leur camp.

Le même jour les vaincus députèrent vers César pour lui demander la paix ; César exigea le double des otages qu'ils lui avaient donnés la première fois, stipulant qu'ils les lui enverraient dans le continent, parce que comme l'équinoxe approchait, il ne voulait pas s'exposer en hiver sur des vaisseaux affaiblis par la tempête. Pour lui, le vent étant devenu favorable, il mit à la voile vers minuit, et arriva heureusement en Gaule sans avoir perdu aucun vaisseau. Il n'y eut que deux navires de transport, qui n'ayant pu se rendre au même port que les autres, furent portés un peu plus bas.

Trois cents soldats qui les montaient, marchaient pour se rendre au camp, lorsque les habitans du Boulenois, que César avait laissés tranquilles à son départ pour l'Angleterre, excités par l'espoir du butin, vinrent d'abord en assez petit nombre les environner, et leur

ordonnèrent de mettre les armes bas; s'ils voulaient sauver leur vie. Ceux-ci s'étant mis en peloton pour se défendre, aussitôt aux cris de l'ennemi, environ six mille hommes s'assemblèrent autour d'eux. César en ayant eu avis, détacha toute sa cavalerie pour les secourir. Cependant nos trois cents soldats se défendaient avec courage et combattaient vigoureusement depuis plus de quatre heures, n'ayant que peu de blessés, et tuant une multitude d'ennemis. Lorsque notre cavalerie vint à paraître, les Barbares jetèrent leurs armes pour s'enfuir, et l'on en massacra un grand nombre.

Le lendemain César envoya Q. Labiénus son lieutenant contre ces révoltés, avec les légions qu'il avait ramenées d'Angleterre; et comme les marais où ils s'étaient retirés l'année précédente ne pouvaient alors les garantir, parce qu'ils étaient à sec, Labiénus les fit presque tous prisonniers. D'une autre part Q. Titurius et L. Cotta, deux autres de ses lieutenans, qui avaient porté la guerre chez ceux de la Gueldre et du Brabant, après avoir brûlé et saccagé leurs campagnes et tout leur pays, parce que ces peuples s'étaient retirés dans les forêts les plus épaisses, rejoignirent César avec les légions qui les avaient suivis. Après ces expéditions, il mit toutes

ses troupes en quartiers d'hiver dans la Gaule belgique, où seulement deux nations anglaises lui envoyèrent des otages; les autres s'en mirent peu en peine. César manda ces nouvelles au sénat, qui sur son rapport ordonna vingt jours de prières publiques.

LIVRE CINQUIÈME.

I. Passage de César en Illyrie et à Trèves. II. Seconde expédition en Angleterre. III. Description de l'île. IV. Guerre d'Ambiorix. V. Mort d'Induciomare.

An. avant J. C. 54, de Rome 600.

Sous le consulat de Lucius Domitius et d'Appius Claudius, César partant, selon sa coutume, pour aller passer l'hiver en Italie, donna ordre aux lieutenans qu'il avait mis à la tête de chaque légion, de faire construire pendant l'hiver le plus de vaisseaux qu'il serait possible, et de faire radouber les anciens. Il leur en prescrivit la forme et la grandeur. Pour qu'on pût les charger et les mettre à sec plus promptement, il les fit faire un peu moins hauts que ceux dont on se sert sur notre mer, d'autant plus qu'il avait remarqué que les vagues n'étaient pas si élevées dans cette mer, à cause du flux et du reflux : il voulut qu'ils fussent plus larges, afin de porter plus de bagage et de chevaux, et qu'ils fussent

tous à voiles et à rames, et bons voiliers, à quoi leur peu de hauteur contribuerait beaucoup. Il fit venir d'Espagne tout ce qui était nécessaire pour les équiper : ensuite après avoir tenu les états de la Lombardie, il partit pour l'Illyrie, sur ce qu'il avait appris que les Pyrustes ravageaient la frontière par leurs incursions fréquentes.

A son arrivée, il ordonna à chaque ville de lui fournir un certain nombre de soldats, et leur assigna un rendez-vous. Sur cet avis, les Pyrustes lui envoyèrent des ambassadeurs, pour lui représenter que le corps de la nation n'avait aucune part à ce qui s'était passé, et qu'ils étaient prêts à réparer l'insulte faite par des particuliers. César reçut leurs excuses, et leur ordonna de lui amener des otages au jour marqué, sous peine d'être traités en ennemis. Ayant été ponctuellement obéi, il nomma des arbitres pour estimer le dommage, et juger quelle devait en être la réparation.

Après avoir terminé cette affaire, et tenu les états, il repassa dans la Gaule, d'où il alla joindre son armée. Il en visita tous les quartiers, et trouva que malgré la disette générale, ses troupes l'avaient servi avec tant d'affection, qu'on pouvait compter près de six cents vaisseaux, tels qu'il les avait commandés, et vingt-huit galères presque près de mettre en

mer. Après avoir loué l'activité des soldats, et le zèle de ceux qui avaient présidé à l'ouvrage, il leur fit connaître ses intentions, et leur dit de se rendre tous au port de Boulogne, d'où le trajet en Angleterre est très-commode, puisqu'il n'est que d'environ dix lieues; et en conséquence il leur laissa autant de troupes qu'il crut leur être nécessaires. Pour lui, il marcha sans bagage avec six légions et huit cents chevaux, contre ceux de Trèves, qui négligeaient de députer aux états, refusaient d'obéir aux Romains, et même, à ce qu'on disait, sollicitaient les Allemands d'au-delà du Rhin de passer ce fleuve.

Ces peuples sont de tous les Gaulois les plus puissans en cavalerie; ils ont en outre beaucoup d'infanterie, et habitent, comme je l'ai dit, les bords du Rhin. Deux chefs, Induciomare et Cingétorix se disputaient l'autorité dans ce canton. Ce dernier n'eut pas plus tôt appris l'arrivée de César et de ses légions, qu'il se rendit auprès de lui, et l'assura que lui et son parti demeureraient dans leur devoir, et ne se détacheraient point de l'alliance des Romains; en même temps il l'instruisit de ce qui se passait dans sa nation. Au contraire Induciomare leva des troupes; et ayant renfermé dans les Ardennes, grande

forêt qui s'étend depuis le Rhin jusqu'aux frontières des Rhémois, tous ceux que l'âge mettait hors d'état de porter les armes, il se prépare à faire la guerre. Mais voyant ensuite que quelques-uns des principaux du pays, entraînés par leurs liaisons avec Cingétorix, ou ébranlés par l'arrivée de nos troupes, étaient venus trouver César pour traiter particulièrement avec lui, puisqu'ils ne pouvaient faire un accord général; craignant d'être abandonné de tous, il députa lui-même vers César, pour lui dire que ce qui l'avait empêché de quitter les siens pour l'aller trouver, n'était que le soin de retenir la multitude dans le devoir, de peur qu'en l'absence de la noblesse, le peuple ne se portât à quelque démarche imprudente; que toute la nation lui était dévouée, et qu'il se rendrait auprès de lui, s'il le trouvait bon, pour lui remettre le soin de ses intérêts et de ceux de ses compatriotes.

Quoique César comprit fort bien ce qui le faisait parler ainsi, et ce qui l'avait fait changer de résolution; cependant pour ne point être obligé de passer l'été dans ce pays, tout étant prêt pour son expédition d'Angleterre, il ordonne à Induciomare de le venir trouver lui et deux cents otages. César voyant qu'il les avait amenés, avec son fils et tous ses parens,

comme il l'avait exigé, le console, et l'exhorte à persister dans son devoir. Il assembla néanmoins les principaux de cette nation, et leur recommanda en particulier les intérêts de Cingétorix; ce qu'il fit, tant en considération de son mérite personnel, que parce qu'il crut qu'il était important d'augmenter encore le crédit qu'avait dans sa nation un homme qui lui avait marqué tant de bonne volonté. Induciomare vit avec douleur qu'on cherchait à diminuer son crédit dans sa nation, et comme il était déja de nos ennemis, ce nouveau motif redoubla son ressentiment.

Ces arrangemens pris, César se rendit au port de Boulogne avec ses légions. Là il apprit que quarante vaisseaux construits dans la Belgique, n'avaient pu continuer leur navigation à cause d'une tempête, et qu'ils avaient été rejetés dans le même port d'où ils étaient partis; il trouva que le reste était en bon état, et prêt à faire voile. La cavalerie de toute la Gaule au nombre de quatre mille chevaux, et les plus grands seigneurs du pays s'y étaient aussi rendus; il avait résolu de ne laisser en-deçà de la mer que le petit nombre de ceux dont la fidélité lui était connue, et d'emmener les autres pour lui servir d'otages, de peur qu'ils ne remuassent en son absence.

Dumnorix d'Autun, dont on a déja parlé, était de ce nombre; et César était bien résolu de lui faire passer la mer avec lui, parce qu'il le connaissait pour un homme avide de nouveautés, ambitieux, entreprenant, et en grande autorité parmi les Gaulois. Ajoutez qu'il s'était vanté en plein conseil que César lui offrait la souveraineté de sa nation; ce qui n'était nullement agréable aux Autunois, qui n'osaient s'adresser à César pour le prier de ne pas leur donner un pareil maître. C'était par ses hôtes que César avait été instruit de ce discours. Dumnorix commença par le prier instamment de le laisser en Gaule, parce que n'étant point fait aux voyages de mer, il ne pouvait les soutenir, et que des scrupules de religion ne lui permettaient pas de s'embarquer. Quand il eut vu qu'on lui refusait constamment sa demande, et qu'il eut perdu toute espérance de l'obtenir, il se mit à solliciter les seigneurs de la Gaule et à leur parler en particulier, pour les engager à ne point passer la mer: il tâcha même de les effrayer, en leur représentant que César avait ses raisons pour dépouiller ainsi la Gaule de toute sa noblesse; que n'ayant osé s'en défaire à la vue de leur patrie, il les ferait tous égorger en Angleterre. En même temps il leur donne sa foi, et les presse de s'engager avec lui par ser-

ment à faire de concert ce qu'ils trouveraient de plus convenable au bien de la Gaule.

César instruit de ces intrigues, par plusieurs personnes, résolut de les traverser et de le réprimer de tout son pouvoir, non moins par considération pour les Autunois qu'il affectionnait beaucoup, qu'afin d'empêcher qu'avec de si mauvaises intentions il ne lui nuisît, ainsi qu'à la République. Ainsi pendant environ vingt-cinq jours qu'il resta dans ce port d'où le vent de nord-ouest l'empêchait de sortir, vent qui règne la plupart du temps sur cette côte, il mit tout en œuvre pour retenir Dumnorix dans le devoir, sans oublier de faire observer toutes ses démarches. Enfin le vent étant devenu favorable, il fit embarquer et sa cavalerie et son infanterie. Mais pendant que l'on ne pensait qu'à l'embarquement, Dumnorix sortit du camp avec toute la cavalerie de sa nation à l'insu de César, et prit la route de son pays. César en étant instruit, fait suspendre l'embarquement, et par préférence à tout envoie après lui une grande partie de sa cavalerie, avec ordre de le ramener mort ou vif, persuadé qu'un homme qui avait méprisé ses ordres en sa présence, ne pouvait faire que des extravagances, quand il ne serait plus sous ses yeux. Dumnorix voyant qu'on voulait l'arrêter par force, mit

l'épée à la main, et appela les siens à son secours, en criant qu'il était libre et d'une nation libre. Alors nos cavaliers l'environnent et le tuent, selon l'ordre qu'ils avaient reçu : après sa mort, toute la cavalerie d'Autun revint au camp de César.

Cette affaire finie, César laissa dans le continent Labiénus avec trois légions et deux mille chevaux, pour garder les ports, pourvoir aux vivres, avoir l'œil sur ce qui se passerait en Gaule, et se conduire selon le temps et la nécessité des circonstances. Pour lui il partit vers le coucher du soleil avec cinq légions et pareil nombre de cavalerie qu'il laissait à Labiénus, cinglant par un petit vent de sud-ouest qui cessa vers minuit, de sorte qu'il ne put faire route, et qu'à la pointe du jour il s'aperçut que le courant l'avait fait beaucoup dériver, et qu'il avait laissé l'Angleterre à sa gauche. Mais au retour de la marée, il s'efforça de regagner à force de rames la partie de l'île qui, la campagne précédente, lui avait fourni un débarquement si commode. On ne peut en cette occasion assez louer le zèle des soldats; car sans se relâcher un moment du pénible travail de la rame, avec des vaisseaux de charge et pesans, ils égalèrent la vitesse des galères. Toute la flotte prit terre vers le midi, sans que l'ennemi parût; mais César apprit

dans la suite par les prisonniers, que les Barbares assemblés en grand nombre dans cet endroit, effrayés de tant de vaisseaux (car il y en avait plus de huit cents, tant de ceux qui portaient les vivres et le bagage, que de ceux qui suivaient pour la commodité des particuliers), avaient abandonné les bords de la mer, et s'étaient allés cacher dans les montagnes.

Après le débarquement, César choisit un lieu propre pour camper; et étant instruit par les captifs, du lieu où les troupes ennemies s'étaient retirées, il laissa dix cohortes et trois cents chevaux sous les ordres de Q. Atrius à la garde de sa flotte, et marcha vers minuit contre les Barbares : il craignait d'autant moins pour ses vaisseaux, qu'il les laissait à l'ancre sur un rivage uni et découvert. Il n'avait pas fait plus de quatre lieues, qu'il découvrit les ennemis. Ils s'étaient avancés avec leur cavalerie et leurs chariots jusqu'à une rivière; et de la hauteur où ils étaient, ils commencèrent à nous interdire le passage et à nous attaquer. Repoussés par notre cavalerie, ils s'enfoncèrent dans les bois, où ils trouvèrent un lieu fort par sa situation et par l'art : ils l'avaient fortifié auparavant, à ce qu'il paraissait, à l'occasion de quelque guerre civile; car toutes les avenues étaient fermées

par de grands abattis d'arbres. Ils n'en venaient aux mains que par pelotons dans la forêt, pour empêcher nos troupes de pénétrer jusqu'à leurs retranchemens. Mais la septième légion éleva une terrasse ou batterie jusqu'au pied du rempart, et couverte de ses boucliers, elle força le camp, et chassa l'ennemi du bois; il n'y eut que peu de blessés. César défendit qu'on le poursuivît, et parce qu'on ne connaissait pas le pays, et parce que le jour étant déja avancé, il voulait en employer le reste à se retrancher.

Le lendemain matin il partagea sa cavalerie et son infanterie en trois corps, et les mit à la poursuite des fuyards. Mais à peine étaient-ils en marche, et l'on n'avait pas même encore perdu les derniers de vue, que des cavaliers vinrent de la part d'Atrius apprendre à César, que la nuit précédente il s'était élevé une furieuse tempête, qui avait mis presque tous ses vaisseaux en fort mauvais état, et les avait fait échouer sur le rivage, sans que ni les ancres, ni les cordages, ni l'adresse des pilotes, eussent pu résister à sa violence; et que la perte de ceux qui s'étaient brisés les uns contre les autres, était fort considérable.

Sur cet avis, il fit rappeler ses trois corps et retourna vers sa flotte. Là il vit de ses yeux le désastre qu'on lui avait annoncé : environ



quarante vaisseaux étaient fracassés; les autres, quoique fort maltraités, pouvaient pourtant être remis en état à force de travail. Il mit donc à l'ouvrage les charpentiers qu'il avait dans ses troupes, et en fit venir d'autres des Gaules. En même temps il donna ordre à Labiénus d'employer les troupes qu'il avait, à construire le plus de vaisseaux qu'il se pourrait. De son côté, quelque peine, quelque travail qu'il dût en coûter, il crut qu'il serait très-avantageux de mettre ses vaisseaux à sec, et de les enfermer dans l'enceinte de son camp. Il y fit donc travailler ses soldats environ dix jours et dix nuits. Cette opération achevée, et son camp bien fortifié, il y laissa les mêmes troupes qu'auparavant et retourna au même poste d'où il était parti. Il y trouva l'armée ennemie fort augmentée; et d'un consentement unanime elle avait pris pour chef Cassivellaunus, dont les états, séparés des villes maritimes par la Tamise, étaient environ à vingt-trois lieues de la mer. Ce prince avait eu précédemment des guerres continuelles à soutenir contre les autres peuples de l'île; mais les Bretons effrayés de notre arrivée se réunirent, et lui donnèrent le commandement général.

L'intérieur de l'Angleterre est habité par des peuples qui, de toute ancienneté, pas-

sent pour être nés dans le pays; et la côte par des Belges, que l'amour de la guerre et du pillage fit sortir de leurs demeures. Ceux-ci ont presque tous conservé le nom des nations d'où ils sont sortis, et qu'ils ont quittées pour attaquer cette île où ils se sont établis. Elle est très-peuplée; et les maisons y sont bâties à peu près à la manière des Gaulois. Il y a quantité de bétail; et pour monnaie on s'y sert de cuivre, ou d'anneaux de fer d'un certain poids. Il se trouve des mines d'étain dans le cœur du pays, et des mines de fer sur la côte; mais ces dernières sont peu abondantes. Le cuivre y vient du dehors. Il y croît toute sorte d'arbres comme dans la Gaule, excepté le hêtre et le sapin. Les Anglais ne croient pas qu'il leur soit permis de manger des lièvres, des poules et des oies; ils en nourrissent pourtant pour le plaisir. Le climat y est plus tempéré, et le froid moins rude que dans la Gaule.

L'île est triangulaire, dont un côté regarde la Gaule. L'angle de ce côté vers le pays de Kent où abordent presque tous les vaisseaux qui viennent de la Gaule, regarde l'orient: l'autre plus bas est vers le midi. Ce côté a environ cent soixante lieues d'étendue. L'autre côté est vers l'Espagne et le couchant; de ce côté est située l'Irlande, qui passe pour être plus

petite de moitié que l'Angleterre, dont elle n'est pas plus éloignée que celle-ci l'est de la Gaule. Au milieu est l'île de Mona : on croit qu'il y en a aussi plusieurs autres petites, où, suivant quelques écrivains, il y a trente jours de nuit en hiver ; mais nos recherches ne nous ont rien appris de positif : nous avons seulement découvert, par le moyen de certaines horloges d'eau, que les nuits y sont plus courtes que dans la Gaule. Ils croient que ce second côté a plus de deux cent trente lieues de longueur. Le troisième côté du triangle regarde le septentrion : en face, il n'y a point de terres, si ce n'est l'Allemagne, qui est à l'une de ses extrémités. On donne à ce dernier côté plus de deux cent soixante lieues de longueur. Ainsi toute l'île peut avoir environ six cents lieues de tour.

Les plus civilisés de tous ces peuples sont ceux de Kent, dont tout le pays est maritime ; et leurs coutumes diffèrent peu de celles des Gaulois. La plupart de ceux qui habitent l'intérieur du pays, n'ensemencent point leurs terres ; ils vivent de lait et de la chair de leurs troupeaux, et sont vêtus de peaux. Tous les Anglais se peignent le corps avec du pastel, qui forme un vert de mer, et qui leur rend dans la mêlée la figure horrible : ils laissent croître leurs cheveux, et se rasent tout le

corps, excepté la tête et la lèvre supérieure. Une femme chez eux est commune à dix ou douze, surtout entre les frères et les parens; s'il en vient des enfans, ils appartiennent à celui qui le premier l'a épousée.

La cavalerie ennemie soutenue par des chariots, attaqua vivement la nôtre dans sa marche; mais partout elle fut repoussée et chassée jusque dans les bois et les montagnes, où nous perdîmes quelques cavaliers, qui s'étaient engagés trop avant, après avoir fait un grand carnage des insulaires. Peu de temps après, pendant que nos gens, occupés à se retrancher, ne se défiaient de rien, tout d'un coup ils sortirent de leurs forêts et vinrent fondre sur notre garde qu'ils chargèrent vivement. Aussitôt César envoie à son secours les deux premières cohortes de deux légions; mais comme celles-ci étaient postées à quelque distance l'une de l'autre, l'ennemi les voyant étonnées de leur nouvelle manière de combattre, eut la hardiesse de se faire jour entre deux, et se tira de là sans perte. Q. Labérius Durus, tribun des soldats, fut tué en cette occasion. On renvoya d'autres troupes en plus grand nombre, qui repoussèrent les Barbares.

Cette action, qui se passa aux yeux de toute l'armée, fit comprendre que l'infanterie ro-



maine chargée d'armes, par conséquent hors d'état de poursuivre l'ennemi lorsqu'il lâchait le pied, et n'osant abandonner son drapeau, était moins propre contre ces sortes d'adversaires; que, d'un autre côté, la cavalerie ne pouvait les combattre sans s'exposer beaucoup, parce qu'ils feignaient quelquefois de fuir pour l'éloigner de l'infanterie, et qu'alors s'élançant de leurs chariots, ils la combattaient à pied avec avantage. Ce genre de combat était également dangereux pour notre cavalerie, soit qu'elle reculât, soit qu'elle poursuivît l'ennemi. Ajoutez à ces difficultés que ces Barbares ne combattaient jamais en corps, mais par pelotons séparés et éloignés les uns des autres, ayant des corps de réserve disposés de manière qu'ils se prêtaient mutuellement la main, soit pour recueillir les fuyards, soit pour envoyer des troupes fraîches.

Le lendemain les ennemis allèrent se poster sur les collines, loin de notre camp, et ne se montrèrent qu'en petit nombre, escarmouchant contre notre cavalerie avec moins d'ardeur que le jour précédent. Mais sur le midi César ayant envoyé trois légions et toute sa cavalerie fourrager sous la conduite de C. Trébonius, l'un de ses lieutenans, il vinrent subitement fondre de tous côtés sur les four-

rageurs et sur les légions. Les nôtres les assaillirent vigoureusement, et les repoussèrent : notre cavalerie, qui se voyait bien suivie de l'infanterie, ne cessa de les poursuivre, qu'après les avoir entièrement mis en désordre ; de sorte qu'on en tua un grand nombre, sans leur donner le temps ni de se rallier, ni de s'arrêter, ni de descendre de leurs chariots. Après cette déroute, les secours qui leur étaient venus de toutes parts, se retirèrent : depuis ce temps-là les Barbares ne nous attaquèrent plus avec toutes leurs troupes.

César, qui connut bientôt leur intention, marcha vers la Tamise, à dessein d'entrer dans les états de Cassivellaunus. Il n'y a pour passer ce fleuve qu'un gué assez difficile, au-delà duquel César, lorsqu'il en approcha, aperçut un grand nombre d'insulaires rangés en bataille. La rive était garnie d'une palissade de gros pieux pointus, et ils en avaient encore enfoncé d'autres dans l'eau, et qu'on ne voyait point. César, informé de toutes ces dispositions par des prisonniers et des transfuges, fit entrer sa cavalerie dans le gué, et ordonna aux légions de la suivre de près. Quoique les légions eussent de l'eau jusqu'au cou, elles passèrent avec tant de promptitude et d'impétuosité, que l'ennemi ne put sou-

tenir leur choc, abandonna le rivage et prit la fuite.

Alors Cassivellaunus, désespérant de pouvoir disputer le terrain, congédia ses troupes, et ne retint qu'environ quatre mille hommes de ceux qui savaient se battre sur des chariots, avec lesquels il observait notre marche. Il se tenait pour cela un peu à l'écart, caché dans des bois et dans des lieux couverts, faisant retirer dans les forêts le bétail et les habitans qui se trouvaient sur notre passage; et dès que notre cavalerie se répandait dans la campagne pour ravager et pour piller, il sortait avec ses chariots, des bois voisins dont il connaissait toutes les routes et tous les sentiers, tombait sur elle, la mettait en grand danger, et par ce moyen l'empêchait de battre la campagne. Il ne restait à César d'autre parti que de ne point permettre qu'elle s'écartât trop de la route des légions, lui défendant de brûler et d'étendre ses ravages hors de la portée de son infanterie.

Cependant les peuples des comtés d'Essex et de Middlesex, une des nations les plus puissantes de ces cantons-là, de laquelle était Mandubratius, jeune homme qui s'était attaché à César, et qui était venu en Gaule se jeter entre ses bras, pour éviter le sort d'Imanuentius son père, roi de ce peuple, que

Cassivellaunus avait fait mourir ; ces peuples, dis-je, députèrent vers César, pour lui offrir de se rendre et de lui obéir : ils lui demandèrent en même temps sa protection pour Mandubratius contre Cassivellaunus, et le prièrent de vouloir leur renvoyer ce jeune prince pour être leur chef et leur roi. Il y consentit, à condition qu'ils lui livreraient quarante otages et des vivres pour ses troupes; y ayant satisfait sans délai, il leur renvoya Mandubratius.

La protection qu'accorda César à ceux d'Essex et de Middlesex, les ayant mis à couvert de toute hostilité, les Cenimagues, les Segontiaces, les Ancalites, les Bibroces, les Casses, suivirent leur exemple et se soumirent. César apprit que la ville de Cassivellaunus n'était pas éloiguée, qu'elle était défendue par des forêts et des marais, et que la plupart de ses sujets s'y étaient retirés avec leurs troupeaux. Ces peuples nomment ville, un bois épais fortifié d'un rempart et d'un fossé, qui leur sert de retraite contre les courses des ennemis. César y marche avec ses troupes, et trouve le lieu très-fort par sa situation et par l'art; cependant il résolut de l'attaquer par deux endroits. Les ennemis firent d'abord quelque résistance; mais ne pouvant soutenir notre effort, ils se retirèrent par un côté qui n'é-

tait point attaqué. On trouva dans ce camp beaucoup de bétail, et plusieurs des fuyards furent pris et tués.

Pendant que nous étions occupés sur ce point, Cassivellaunus dépêcha vers ceux de Kent, dont le pays, comme on l'a dit, s'étend le long de la côte; là commandaient Cingétorix, Carvilius, Taximagulus, et Ségonax. Cassivellaunus donna ordre à ces quatre rois de rassembler toutes leurs troupes, et d'aller subitement attaquer le camp où étaient nos vaisseaux. Ils s'y rendirent en effet; mais nos gens ayant fait une sortie contre eux, en tuèrent plusieurs, prirent prisonnier Lugotorix, un de leurs principaux chefs, et retournèrent dans le camp sans aucune perte. Cassivellaunus ayant appris ce mauvais succès, rebuté de tant de pertes, du ravage de son pays, et surtout de la défection de plusieurs peuples, députa vers César, cherchant à s'accommoder avec lui par l'entremise de Comius, roi d'Arras. Comme César avait résolu d'aller passer l'hiver dans la Gaule à cause des fréquentes révoltes auxquelles ce pays était sujet, et que l'été approchait de sa fin; pour ne pas perdre le peu qui en restait, il voulut bien y accéder : il exigea des otages, fixa le tribut que l'Angleterre paierait tous les ans au peuple romain, et défendit à Cas-

sivellaunus d'inquiéter Mandubratius, et ceux d'Essex et de Middlesex.

Les otages fournis, il ramena ses troupes vers la mer, où il trouva ses vaisseaux radoubés. Il les fit mettre en mer; et parce qu'il avait fait beaucoup de prisonniers, et que la tempête avait mis quelques-uns de ses vaisseaux hors d'état de servir, il prit le parti de faire transporter son armée en deux fois. Heureusement de tant de navires, et de tant de voyages qu'ils firent l'année d'auparavant et celle-ci, aucun de ceux qui portaient des soldats ne périt. A l'égard de ceux qui revenaient de la Gaule, après avoir mis les troupes à terre, ou de ceux que Labiénus avait fait construire au nombre de soixante, peu arrivèrent à bon port; presque tout le reste périt. César les attendit en vain pendant quelques jours : ainsi pour ne pas perdre la saison propre à tenir la mer (on touchait à l'équinoxe), il fut obligé d'entasser ses troupes dans le peu de navires qu'il avait; et le vent s'étant trouvé favorable, il mit à la voile sur les neuf heures du soir, et prit terre au point du jour sans avoir perdu un seul vaisseau.

Après avoir fait mettre ses vaisseaux à sec, il tint les états de la Gaule dans Amiens; et comme cette année la récolte avait été peu abondante à cause de la sécheresse, il fut

obligé de mettre ses troupes en quartiers d'hiver autrement que les années précédentes, et de les distribuer dans plusieurs provinces. Il envoya donc une légion dans le pays de Térouenne sous les ordres de C. Fabius; une autre dans le Hâinaut avec Q. Cicéron; la troisième chez ceux de Séez sous le commandement de L. Roscius; la quatrième dans le Rhémois, frontière de Trèves, sous Q. Labiénus; et trois dans la Belgique sous la conduite de M. Crassus, son questeur, et de L. Munatius Plancus et C. Trébonius ses lieutenans. A l'égard de la légion qu'il avait levée depuis peu au-delà du Pô, il l'envoya avec cinq cohortes dans le pays de Liége, situé en grande partie entre la Meuse et le Rhin, où Ambiorix et Cativulcus commandaient; et il mit ses soldats sous les ordres de Q. Titurius Sabinus et de L. Aurunculéius Cotta ses lieutenans. Par cette distribution de ses troupes, il crut pouvoir remédier à la disette des vivres. Du reste leurs quartiers n'étaient pas même fort éloignés les uns des autres : car excepté la légion de L. Roscius, qui était dans le pays de Séez où il ne faisait aucun mouvement, et où tout était tranquille, le reste s'était renfermé dans une étendue d'environ trente-cinq lieues. Cependant il jugea convenable de rester dans la

Gaule jusqu'à ce qu'elles fussent bien établies et retranchées dans leurs quartiers.

Dans le pays Chartrain se trouvait un seigneur nommé Tasgétius, dont les ancêtres avaient possédé la souveraineté de cette province. César en considération de sa valeur, de son attachement aux Romains, et de ses grands services, l'avait rétabli dans le rang de ses aïeux. Il régnait depuis trois ans, lorsque ses ennemis, de concert avec plusieurs de sa nation, l'assassinèrent publiquement. A cette nouvelle, César craignant que le grand nombre de coupables n'entraînât tout le canton dans la révolte, fit sur-le-champ passer L. Plancus avec sa légoin, de la Belgique dans le pays Chartrain, lui ordonna d'y prendre ses quartiers d'hiver, de se saisir des complices de la mort de Tasgétius, et de les lui envoyer. D'un autre côté, tous ses lieutenans et ses questeurs, auxquels il avait confié ses légions, lui donnèrent avis de leur arrivée dans leurs quartiers, l'avertissant qu'ils y étaient retranchés.

Il n'y avait pas plus de quinze jours que les postes étaient établis, qu'Ambiorix et Cativulcus firent éclater une nouvelle révolte. Ces deux chefs qui à l'arrivée de Sabinus et de Cotta sur leur frontière, étaient venus audevant d'eux et leur avaient fourni des vivres,

sollicités depuis par Induciomare, seigneur de Trèves, soulevèrent tout le pays; et étant tout d'un coup tombés sur ceux des nôtres qui étaient sortis pour faire du bois, ils vinrent en grand nombre attaquer le camp. Aussitôt les Romains prennent les armes, et montent sur le rempart; d'un autre côté la cavalerie espagnole fait une sortie si à propos, que l'ennemi ayant du désavantage et perdant l'espoir de nous forcer, abandonne l'attaque, et se retire en criant, selon sa coutume, que quelqu'un d'entre nous sorte pour conférer; qu'ils ont à faire pour l'intérêt commun des propositions qui pourront apaiser les différends.

On leur envoie C. Arpinius, chevalier romain, ami de Sabinus, et un certain Q. Junius, Espagnol, qui était venu déja plusieurs fois trouver Ambiorix par ordre de César. Ambiorix leur dit, qu'il avait de grandes obligations à César, de l'avoir déchargé du tribut qu'il était dans l'habitude de payer à ceux de Namur ses voisins, et de lui avoir renvoyé son fils et son neveu, que ces peuples tenaient esclaves et dans les fers en qualité d'otages; qu'à l'égard de l'attaque de notre camp, elle ne s'était faite ni de son avis ni de son consentement, et que sa nation l'y avait forcé; que son autorité sur ce peuple était

telle, que la multitude n'avait pas moins de pouvoir sur lui, qu'il en avait sur la multitude; que sa nation n'avait repris les armes que parce qu'elle n'avait pu s'opposer au torrent de toute la Gaule révoltée; que la faiblesse des siens en était une preuve sensible; qu'il n'était pas assez novice dans les affaires, pour se croire en état de mesurer ses forces aux nôtres; mais que tous les Gaulois d'un commun accord ayant pris ce jour pour attaquer à la fois nos quartiers, afin que les légions ne pussent se secourir l'une l'autre, comme Gaulois, ils n'avaient pu se refuser à des Gaulois, dont le but n'était que de recouvrer leur commune liberté : qu'après avoir religieusement rempli son devoir de Gaulois, il voulait actuellement avoir égard à ses obligations envers César; qu'il avertissait donc, et priait Titurius son ami, de pourvoir à sa sûreté et à celle de ses troupes; que les Allemands en grand nombre avaient passé le Rhin, et devaient arriver dans deux jours; qu'ils devaient voir s'il n'était pas convenable pour eux de retirer leurs troupes de leurs quartiers d'hiver, avant que les peuples voisins s'en aperçussent, et de les conduire à Cicéron ou à Labiénus, qui n'étaient l'un et l'autre éloignés que de neuf à dix lieues de leur retranchement; qu'il promettait et jurait

de leur livrer passage, tant pour reconnaître les bontés de César, que pour soulager le canton où elles étaient en quartiers d'hiver. Après ce discours Ambiorix se retira.

C. Arpinius et Junius le rapportèrent à leurs généraux. Ce changement subit les embarrassa : quoique ces avis leur vinssent d'un ennemi, ils ne crurent pas devoir les mépriser; ce qui leur fit surtout impression, ce fut qu'il n'était pas probable qu'un aussi petit état et aussi faible que celui des Liégeois, eût osé de lui-même entreprendre de faire la guerre au peuple romain. Cette affaire portée au conseil y souleva de grandes contestations. Cotta et plusieurs des tribuns et des centurions du premier ordre étaient d'avis de ne rien décider légèrement, et de ne point sortir de leurs quartiers d'hiver sans l'ordre de César. Ils soutenaient que quelque nombreux que fussent les Allemands, on pouvait se défendre contre eux, étant bien retranché, témoin la manière vigoureuse avec laquelle ils avaient soutenu le premier effort des ennemis, et les avaient repoussés : qu'ils ne manquaient point de vivres; que cependant il leur viendrait du secours ou des quartiers les plus proches, ou de César : en un mot, qu'il n'y avait rien de plus imprudent et de

plus honteux que de suivre les conseils d'un ennemi en des circonstances si importantes.

Sabinus soutenait au contraire qu'il serait bien tard de se retirer, lorsque toutes les forces des ennemis auraient été jointes par les Allemands, ou que nos quartiers voisins auraient reçu quelques échecs; qu'on n'avait que peu de temps pour pourvoir à sa sûreté; qu'il croyait César parti pour l'Italie; qu'autrement ceux de Chartres n'auraient jamais osé se défaire de Tasgétius, ni les Liégeois insulter notre camp avec tant d'insolence; qu'il regardait l'avis en lui-même, sans songer à son auteur; que le Rhin était tout proche; que la mort d'Arioviste et nos précédentes victoires tenaient au cœur des Allemands; que les Gaulois étaient furieux d'avoir reçu tant d'affronts, de se voir sous la puissance des Romains, et d'avoir perdu leur ancienne réputation dans les armes; qu'enfin il ne pouvait croire qu'Ambiorix se fût engagé dans une pareille entreprise sans être certain du succès; que son avis était sûr, de quelque côté qu'on l'examinât, parce que s'il n'y avait rien à craindre, ils pourraient sans risque joindre la plus proche légion; que si au contraire la Gaule était d'intelligence avec les Allemands, on ne pouvait se sauver que

par une prompte retraite. D'ailleurs, ajoutait-il, où peut aboutir l'avis de Cotta et des autres? Si le péril n'est pas aujourd'hui pressant, il nous expose certainement à périr de faim dans un long siége.

Cette contestation se prolongeait, lorsque Sabinus voyant qu'il ne pouvait faire changer de sentiment, ni à Cotta, ni aux principaux officiers : Emportez-le donc, puisque vous le voulez, s'écria-t-il d'un ton assez haut pour être entendu d'une grande partie des troupes : je ne suis pas celui d'entre vous qui crains le plus la mort; mais que ceux-ci sachent que s'il arrive quelque malheur, c'est à vous qu'ils doivent en demander raison, puisque si vous vouliez, dans deux jours ils seraient en état de joindre les quartiers les plus proches pour mieux résister à l'ennemi commun, et ne se verraient pas abandonnés et relégués loin du reste des troupes, destinés à périr par le fer ou par la faim.

Sur quoi on se lève, on embrasse Sabinus et Cotta, on les conjure de ne pas tout perdre par leur dissension et leur opiniâtreté: on leur représente qu'il est également facile de tenir tête à l'ennemi, ou en restant, ou en décampant, pourvu qu'ils soient bien d'accord; qu'au contraire leur division est capable de tout perdre. On conteste sur cette

affaire jusqu'à minuit; à la fin, Cotta ébranlé se rend, le sentiment de Sabinus l'emporte, et l'on convient de partir à la pointe du jour. Le soldat passe le reste de la nuit à visiter son équipage, et à voir ce qu'il emportera ou ce qu'il laissera. Il semblait qu'on ne s'occupât qu'à augmenter le danger, dans le cas où l'on voulût demeurer, ou à excéder les troupes de fatigues et de veilles, s'il fallait se mettre en marche. Dans ces dispositions, on partit à la pointe du jour avec autant de sécurité et avec aussi peu de précaution que si le conseil que l'on suivait ne fût pas venu d'un ennemi, et qu'Ambiorix eût été le plus fidèle ami des Romains: les troupes marchaient en longue file, avec un bagage considérable.

Les ennemis instruits de notre départ, tant par le bruit qu'ils avaint entendu pendant la nuit, que par le trouble qu'ils avaient remarqué dans notre camp, se mirent en embuscade en deux corps, et bien cachés dans un bois qui n'était éloigné de nous que d'environ une demi-lieue, ils nous y attendirent. Quand ils virent la plus grande partie de nos troupes arrivées dans un grand vallon, tout-à-coup ils se montrèrent des deux côtés de ce vallon, nous attaquèrent en queue, empêchèrent l'avant-garde d'avancer, et engagèrent le combat dans un lieu qui nous était fort défavorable.

Alors Sabinus étonné comme un homme qui n'a pris aucune précaution, s'effraye, court de toutes parts ranger ses troupes, ce qu'il fait même avec crainte, et comme un homme sans ressource; ce qui arrive d'ordinaire à ceux qui sont obligés de prendre une détermination subite. Mais Cotta qui avait prévu que cette circonstance pouvait avoir lieu, et qui pour cette raison s'était opposé au départ, ne négligeait rien de ce qui aurait pu contribuer au salut commun; il remplissait le devoir de capitaine en exhortant et encourageant les troupes, et celui de soldat en repoussant l'ennemi. Comme l'armée était trop étendue, et que par-là on ne pouvait pas si aisément obvier à tout, ni pourvoir aux besoins de chaque poste, on ordonna d'abandonner le bagage et de se former en rond. Cet ordre, quoique assez convenable dans la position où l'on se trouvait, fit un mauvais effet : car il découragea nos soldats, et augmenta la vivacité des ennemis, parce qu'il semblait avoir été dicté par la crainte et par le désespoir. Un autre mauvais effet inévitable qu'il produisit encore, c'est que les soldats abandonnèrent leurs drapeaux pour courir sauver du bagage ce qu'ils avaient de meilleur: tout retentissait de cris et de gémissemens.

Les Barbares se conduisirent fort prudem-

ment dans cette occasion; car les chefs firent publier dans toute leur armée, qu'aucun n'eût à quitter son rang; que tout ce que les Romains auraient abandonné, deviendrait leur proie, et qu'ils se persuadassent bien que tout dépendait de la victoire. Les nôtres ne leur cédaient ni en courage ni en nombre, et quoiqu'abandonnés de leur général et de la fortune, ils mettaient toute leur espérance dans leur courage; en sorte que partout où ils donnaient, ils faisaient un grand carnage des ennemis. Ambiorix qui s'en aperçut, enjoignit à ses troupes de lancer leurs traits d'une certaine distance sans s'approcher plus près, et de lâcher pied, lorsque les Romains viendraient fondre sur eux l'épée à la main; qu'étant armés à la légère et fort exercés dans cette manière de combattre, on ne pourrait leur nuire; qu'ils se précipiteraient ensuite sur nous dans notre retraite.

Ils exécutèrent si exactement cet ordre, que lorsqu'une cohorte se détachait des autres pour donner, les ennemis l'évitaient par une prompte fuite; cependant son flanc restait découvert et exposé à leurs traits. De plus, en se retirant vers le poste d'où elle était partie, elle était enveloppée et par ceux qui avaient reculé, et par les autres corps plus proches : si les nôtres voulaient tenir

ferme, leur valeur leur devenait inutile; serrés comme ils étaient, ils ne pouvaient éviter les traits que lançaient de toutes parts des troupes si nombreuses. Malgré tant d'incommodités, et quoique couverts de blessures, nos soldats ne laissaient pas de se maintenir courageusement; et bien que ce combat eût duré depuis la pointe du jour jusqu'à deux heures après midi, ils n'avaient encore rien fait d'indigne du nom Romain, quand T. Balventius, brave officier, et en grand crédit, qui l'année précédente avait été premier capitaine d'une légion, eut les deux cuisses percées d'un dard. En même temps, Q. Lucanius, ayant aussi le grade de premier capitaine, fut tué en combattant avec courage, et lorsqu'il cherchait à secourir son fils que l'ennemi avait enveloppé; Cotta, général, fut blessé au visage d'un coup de fronde, au moment où il volait de rang en rang encourager les soldats.

Alors Sabinus surpris, ayant aperçu de loin Ambiorix qui animait ses troupes, lui envoya Cn. Pompeius son interprète pour le prier d'épargner le sang romain et le sien. Celui-ci répondit que si Sabinus avait le désir de conférer avec lui, il le pouvait; qu'il se flattait d'obtenir des Gaulois de traiter humainement les vaincus; que pour lui il pou-

vait venir en assurance, et qu'il lui promettait qu'il ne lui serait fait aucun mal. Sabinus fait part de cette réponse à Cotta son collègue, et s'efforce de l'engager à sortir avec lui de la mêlée, pour aller conférer avec Ambiorix, dont il espérait, disait-il, pouvoir obtenir le salut commun. Cotta proteste qu'il ne se rendra jamais auprès d'un ennemi armé, et persiste dans ce refus.

Sur cette réponse, Sabinus ordonne aux tribuns des soldats et aux centurions des premiers corps qui se trouvaient auprès de lui, de le suivre. Arrivé auprès d'Ambiorix, il reçoit ordre de mettre bas les armes; il obéit, et commande aux siens d'en faire autant. Cependant tandis que l'on traite des conditions, et qu'Ambiorix prolonge à dessein la conférence, Sabinus est insensiblement enveloppé, et massacré avec tous ceux qui l'accompagnaient. Alors les Gaulois, selon leur coutume, se mettent à crier victoire : en même temps poussant de grands cris, ils se jettent sur nos troupes et les mettent en désordre. Cotta et la plus grande partie de ses soldats périssent les armes à la main; le reste se retire au camp d'où il était parti. De ce nombre fut L. Petrosidius, enseigne d'une légion, qui se voyant pressé, jette l'aigle dans le camp, et est tué en se défendant avec vigueur. Les au-

tres résistent encore jusqu'à la nuit, quoiqu'avec peine; enfin de désespoir ils se tuent tous les uns les autres dans l'obscurité. Quelques-uns échappés de cette défaite, gagnèrent les bois, et par des chemins de traverse se rendirent au camp de T. Labiénus, auquel ils portèrent cette triste nouvelle.

Enflé de cette victoire, Ambiorix partit aussitôt avec sa cavalerie pour se rendre chez ceux de Namur ses voisins; et marcha jour et nuit, après avoir donné ordre à son infanterie de le suivre. Il leur rendit compte de ce qu'il avait fait, et leur persuada de prendre le même parti que lui. Le lendemain il passa chez ceux du Hainaut, qu'il exhorta de même à ne point perdre l'occasion de s'affranchir, et de se venger des insultes qu'ils avaient reçues des Romains; il leur apprit que deux des lieutenans de César étaient morts, et une grande partie de leur armée taillée en pièces; qu'il était aisé d'en faire autant de la légion qui était en quartiers d'hiver sous les ordres de Cicéron, et qu'il les seconderait. Il ne lui fut pas difficile de les persuader.

Aussitôt ils envoient ordre à ceux de Courtrai, de Bruges, de Louvain, de Tournai et de Gand, tous peuples de leur dépendance, d'assembler le plus de forces qu'il serait possible, et viennent subitement fondre sur les

retranchemens de Cicéron qui n'était pas encore informé de la mort de Sabinus. Aussi lui arriva-t-il, ce qu'il ne pouvait éviter, qu'ayant été contraint d'envoyer quelques soldats faire du bois et des fascines dans la forêt, ils furent surpris par l'arrivée subite de la cavalerie ennemie. Après les avoir enveloppés, les Liégeois, avec ceux de Namur et du Hainaut, tous leurs alliés et ceux de leur dépendance vinrent attaquer la légion. Aussitôt les Romains courent aux armes, et bordent les retranchemens. Cette journée fut très-rude pour nous : l'attaque des barbares était d'autant plus vive qu'ils fondaient toute leur espérance sur la promptitude de l'exécution, et se flattaient qu'après nous avoir défaits dans cette rencontre, ils n'auraient plus rien à craindre de nous.

Cependant Cicéron engage par de grandes promesses plusieurs courriers à instruire César de ce qui se passait; mais comme tous les passages étaient gardés, aucun ne put pénétrer. Pendant la nuit on se servit avec une promptitude incroyable du bois qui avait été apporté, pour construire cent vingt tours, et perfectionner les retranchemens. Le lendemain les ennemis reviennent à l'assaut en plus grand nombre qu'auparavant, et comblent le fossé. Les nôtres se défendent ce





jour-là comme ils avaient fait la veille, et soutiennent le même effort les jours suivans. On ne cesse de travailler toute la nuit : les malades mêmes et les blessés ne prennent aucun repos. On prépare la nuit ce qui est nécessaire pour le jour suivant; on façonne quantité de pieux brûlés par le bout, ainsi que grand nombre de ces dards dont on se sert dans les siéges; on ajoute de nouveaux étages aux tours, on fait et des claies et des mantelets pour se mettre à couvert. Cicéron lui-même, quoique d'une santé faible, ne prenait pas même de repos pendant les heures de sommeil; il fallait que ses soldats à force de prières l'obligeassent à se ménager.

Alors les plus notables du Hainaut qui avaient quelque habitude et quelque liaison avec Cicéron, demandent à lui parler. En ayant eu la permission, ils lui répètent les mêmes choses qu'Ambiorix avait dites à Sabinus ; que toute la Gaule était en armes ; que les Allemands passaient le Rhin ; que les quartiers de César et de ses lieutenans étaient attaqués : ils ajoutent que Sabinus avait été tué; et pour l'en convaincre, ils lui présentent Ambiorix : ils disent qu'il espère en vain quelques secours de ceux qui désespèrent de leurs propres affaires ; que ce-

pendant ils n'ont aucune mauvaise intention ni contre lui ni contre le peuple romain ; qu'on ne lui refuse que des quartiers d'hiver dans la Gaule, de peur que la coutume ne s'en établisse ; que du reste on lui permet de partir en toute sûreté, et de se retirer sans rien craindre, où il voudra. A ces propositions Cicéron se contente de répondre que le peuple romain n'avait pas coutume de recevoir la loi d'un ennemi armé ; que s'ils voulaient mettre bas les armes, se servir de lui, et envoyer des députés à César, il espérait qu'ils obtiendraient de son équité tout ce qu'ils lui demanderaient.

Les Gaulois du Hainaut se voyant déchus de cette espérance, enferment notre camp d'un rempart de onze pieds de haut, et d'un fossé de quinze pieds de profondeur. C'était de nos soldats avec lesquels ils avaient vécu les années précédentes, et de quelques prisonniers romains, qu'ils avaient appris l'art de construire ces ouvrages ; et comme ils n'avaient point d'instrumens propres à remuer la terre, ils étaient obligés de couper les gazons avec leurs épées, et de porter la terre dans leurs habits. On put voir par là combien ils étaient en grand nombre, puisqu'en moins de trois heures, ils achevèrent ce retranchement qui avait cinq lieues de tour. Les jours



suivans ils élevèrent des tours à la hauteur de notre rempart, préparèrent des faux et des tortues militaires; c'étaient les mêmes prisonniers qui les avaient dirigés dans ces travaux.

Le septième jour de l'attaque un grand vent s'étant élevé, ils lancèrent dans le camp des vases d'argile garnis de feu, et des javelots enflammés, sur les huttes de nos soldats, qui étaient couvertes de paille, à la manière des Gaulois. L'embrasement eut lieu aussitôt, et le vent le porta dans tout le camp. Alors poussant de grands cris, comme s'ils eussent été assurés de la victoire, ils firent avancer leurs tours et leurs béliers, et montèrent à l'escalade. Mais tels furent le courage et la fermeté de nos soldats, que sans s'étonner de voir le feu partout, les dards pleuvoir sur eux de toutes parts, brûler leur bagage et tout ce qu'ils avaient; non-seulement aucun d'eux ne quitta son poste, mais ne regarda du côté des bagages, tant ils étaient tous attentifs à se défendre vaillamment. Ce jour-là fut très-pénible pour nous; mais l'évènement en fut tel, que les ennemis eurent beaucoup de morts et de blessés, parce qu'ils s'étaient trop serrés au pied du rempart, et que les derniers empêchaient les premiers de se dégager. Quand les flammes eurent un peu perdu

de leur intensité, les Barbares ayant roulé une de leurs tours jusqu'au pied de notre rempart, les centurions de la troisième cohorte s'éloignèrent insensiblement de ce poste, firent retirer tout leur monde, et tant par gestes que de la voix, défièrent les ennemis d'entrer; mais aucun d'eux n'ayant osé avancer, ils furent repoussés à coups de pierres, et on brûla leur tour.

Il y avait dans cette légion deux braves centurions, nommés Q. Pulfio et L. Varénus, qui approchaient des premiers grades. Ils étaient perpétuellement en contestation sur celui des deux qui l'emporterait, et tous les ans ils rivalisaient entre eux d'émulation avec une extrême vivacité. Au moment où l'action s'échauffait le plus près des retranchemens : Que tardez-vous, dit Pulfio à Varénus, et quel lieu plus propre attendez-vous pour faire connaître votre valeur? ce jour décidera de nos différends. A ces mots, il sort du camp et se précipite au milieu des plus épais bataillons de l'ennemi. Alors Varénus ne peut plus rester dans le camp, et croit qu'il y va de son honneur de le suivre de près. Pulfio lance son javelot sur les ennemis, et en perce un qui s'avançait : celui-ci tombé mort du coup, tous le couvrent de leurs boucliers, et décochent leurs traits sur

Pulfio, sans qu'il ait le temps de se retirer. Dans ce moment son bouclier est percé d'un dard dont le fer reste dans son baudrier; ce qui l'empêche de tirer l'épée. Alors l'ennemi l'environne; mais Varénus son rival qui le voit pressé, vole à son secours. Les Barbares qui croient Pulfio mort du coup qui avait donné dans son bouclier, l'abandonnent et se tournent tous contre Varénus. Celui-ci va au-devant d'eux l'épée à la main, et les serrant de près, il en tue un, et écarte un peu le reste; mais se laissant trop emporter à son ardeur, il rencontre un endroit creux où il tombe. Il y est aussitôt enveloppé: Pulfio vient le secourir à son tour; et tous deux, après avoir tué plusieurs ennemis, se retirent dans le camp, couverts de gloire, sans avoir reçu aucune blessure. Ainsi dans l'émulation qui régnait entre ces deux braves, la fortune balança tellement ses faveurs entre l'un et l'autre, que chacun d'eux dut la vie à son rival, sans que l'on pût dire lequel avait montré plus de générosité et de valeur.

Plus le siége devenait grave et terrible pour nous qui avions beaucoup de blessés, et par conséquent peu de soldats en état de se défendre; plus Cicéron envoyait de lettres et de messagers à César : mais la plupart étaient

arrêtés et livrés au supplice à la vue de nos soldats. Dans le camp se trouvait alors un homme du Hainaut, d'honnête famille, nommé Verticon, qui dès le commencement du siége, s'était rendu auprès de Cicéron, et lui avait donné des preuves de sa fidélité. Ce Gaulois engagea un de ses esclaves par de grandes promesses, surtout par l'espérance de la liberté, à porter une lettre à César. Celui-ci la porte attachée à son javelot, et comme il était Gaulois, il traverse leur camp sans qu'ils se défient de lui; il arrive auprès de César qu'il instruit du danger où se trouvaient Cicéron et sa légion.

Sur ces nouvelles reçues vers cinq heures du soir, César dépêche à l'instant un courrier au Questeur M. Crassus, qui était en quartier dans le Beauvoisis, environ à huit lieues de lui, et lui ordonne de partir à minuit avec sa légion, et de se rendre au plutôt auprès de lui. Crassus partit avec le courrier. Il en envoie en même temps un autre à C. Fabius, et lui donne rendez-vous sur les frontières de l'Artois par où il devait passer; et il mande à Labiénus de se rendre incessamment dans le Hainaut avec sa légion, si le bien des affaires le lui permet. Il ne crut pas devoir attendre le reste de ses troupes, qui étaient un peu plus

éloignées, et se contenta de tirer seulement environ quatre cents chevaux des quartiers les plus proches.

Le lendemain vers neuf heures du matin il eut avis par ses coureurs de l'arrivée de Crassus. Ce même jour il fit environ sept lieues, et laissa Crassus en garnison dans Amiens avec son corps de troupes, pour garder tout le bagage de l'armée, les otages, les papiers et le blé qu'il y avait fait conduire pour passer l'hiver. Fabius, selon ses ordres, n'ayant pas tardé, le joignit en chemin avec sa légion. A l'égard de Labiénus, ayant appris la mort de Sabinus, la défaite des cohortes, et la marche de toutes les troupes de ceux de Trèves qui venaient l'attaquer; il craignit dans cette circonstance, en sortant à la hâte de son quartier, et comme en prenant la fuite, de ne pouvoir soutenir l'attaque de l'ennemi déja fier de l'avantage qu'il venait de remporter. Il informa donc César du péril qu'il courrait en faisant sortir sa légion de ses quartiers, et de ce qui s'était passé chez les Liégeois, et lui apprit que toute la cavalerie et l'infanterie de ceux de Trèves n'étaient qu'à une lieue de lui.

Après avoir approuvé ses raisons, César, quoique déchu de l'espérance d'avoir trois légions, se détermine à partir avec deux seu-

lement, parce qu'il était persuadé que le salut commun dépendait de sa diligence. Il se rendit donc à grandes journées sur les frontières du Hainaut. Il y apprit de quelques prisonniers le danger où étaient Cicéron et sa légion. Sur cet avis il engagea, par l'espoir d'une grande récompense, un cavalier Gaulois à se charger d'une lettre pour Cicéron, et il l'écrivit en caractères grecs, afin qu'en cas qu'elle fût interceptée, les ennemis ne pussent connaître notre dessein. Il lui recommanda, s'il ne pouvait parvenir jusqu'à lui, d'attacher la lettre à la courroie de son javelot, et de la lancer dans le camp. Il marque dans cette lettre, qu'il est parti avec deux légions et qu'il arrivera incessamment; il exhorte Cicéron à se souvenir de son ancienne valeur. Le cavalier craignant le péril, lance son javelot, selon l'ordre qu'il en avait reçu. Le javelot s'attacha par hazard à une tour, où il resta deux jours enfoncé, sans que les nôtres s'en aperçussent; le troisième un soldat découvrit la lettre, et l'ayant détachée, il la remit à Cicéron. Celui-ci la lut à haute voix en présence de toutes les troupes qui en furent très-satisfaites; en même temps la fumée des embrasements que nos légions opéraient partout sur leur route, les assura de leur arrivée.

Les ennemis informés par leurs coureurs

que nous avancions, quittent le siége, et marchent à nous avec toutes leurs troupes qui pouvaient monter environ à soixante mille hommes. Cicéron profite de leur éloignement, et fait partir un esclave du même Verticon dont on a déja parlé, avec une lettre pour César : il lui recommande d'user d'adresse pour n'être pas découvert, et de faire diligence. Dans cette lettre il mandait que les Barbares l'avaient quitté, et qu'ils marchaient contre lui avec toutes leurs forces. Le courrier ayant rendu ses lettres à César vers minuit, il en fait part à ses troupes, les encourage, et décampe à la pointe du jour. Il n'eut pas fait une lieue, qu'il aperçut l'ennemi au-delà d'un grand vallon traversé par un ruisseau. Il y avait un danger extrême à combattre contre tant d'ennemis dans un lieu désavantageux. D'ailleurs Cicéron n'étant plus assiégé, on n'avait plus besoin de se presser. César s'arrête donc dans le poste le plus propre qu'il peut trouver, et s'y retranche. Quoique son camp fut très-peu étendu, ayant à peine sept mille hommes sans bagage, il le resserra encore davantage, à dessein de faire croire aux ennemis qu'il était peu à craindre. Pendant ce temps, il envoya partout des éclaireurs à la découverte, afin qu'ils examinassent l'endroit le plus commode pour passer le vallon.

Ce jour-là se passa en quelques escarmouches entre la cavalerie sur les bords du ruisseau ; mais chacun se tint renfermé dans son camp : les Gaulois, parce qu'ils attendaient de plus grandes forces qui n'étaient pas encore arrivées; et César, pour voir si en feignant d'avoir peur, il n'attirerait point les ennemis de son côté en-deçà du ruisseau, afin de les combattre à la tête de son camp; ou s'il ne pouvait les y attirer, il aurait par-là le temps de reconnaître les chemins, et de traverser avec moins de danger la vallée et le ruisseau. Le lendemain à la pointe du jour la cavalerie ennemie vint escarmoucher jusqu'aux portes de notre camp. César recommanda exprès à la nôtre de battre en retraite et de se replier sur le camp. En même temps il en fait de tous côtés élever les fortifications, et fermer les portes; il ordonne qu'en travaillant à ces ouvrages on affecte beaucoup de désordre et de crainte.

Les Gaulois encouragés par cette terreur simulée, passent le vallon, et se rangent en bataille dans un lieu défavorable. Voyant même que les nôtres avaient abandonné le rempart, ils en approchent plus près, et lancent de tous côtés des javelots dans notre camp, faisant publier dans tous les lieux environnans, que si quelqu'un, Gaulois ou Ro-

main, voulait passer de leur côté, il le pouvait en sûreté jusqu'à neuf heures, et qu'après ce temps il ne lui serait plus permis. En un mot ils témoignèrent tant de mépris pour nous, que quoique les portes de notre camp ne fussent défendues que par un simple rang de gazon, cependant s'étant imaginé qu'il leur serait impossible de les forcer, déja les uns commençaient à escalader le rempart, et les autres à combler le fossé. Alors César, étant sorti brusquement par toutes les portes, avec son infanterie et sa cavalerie, mit bientôt les ennemis en fuite, sans qu'aucun osât tenir ferme. On en tua un grand nombre, et tous jetèrent leurs armes.

César craignant de les poursuivre à cause des bois et des marais qui se trouvaient sur le chemin, et parce que ce n'était pas une petite perte pour eux d'abandonner ce poste, joignit Cicéron le même jour, sans avoir à regretter un seul homme. Là, il admira les tours, les béliers, les retranchemens des Barbares; et ayant fait la revue de la légion, il trouva qu'il n'y en avait pas la dixième partie sans blessure : d'où il jugea du danger qu'elle avait couru, et du courage qu'elle avait fait paraître. Il donna au chef et aux soldats les louanges qu'ils méritaient. Il fit aussi en particulier l'éloge des centurions et des tribuns des soldats qui s'é-

taient le plus distingués, suivant le rapport de leur général; et il fut mieux informé par les prisonniers du malheur de Cotta et de Sabinus. Le lendemain il assemble son armée, la console et la rassure, rejette la disgrace qu'ils avaient essuyée sur l'imprudence du chef; et leur remontre qu'ils doivent la supporter avec d'autant plus de patience, que par la grace des Dieux immortels et par leur valeur, la vengeance en avait été si prompte, que leur affliction n'en devait pas être plus longue que ne l'avait été la joie des ennemis.

La nouvelle de cette victoire fut portée à Labiénus par les Rhémois avec une vitesse incroyable : car quoique son quartier fût éloigné de plus de seize lieues de celui de Cicéron, où César n'arriva qu'à trois heures après midi, cependant par les cris de joie qui s'élevèrent le même jour à minuit à la porte de son camp, il comprit que les Rhémois lui apprenaient cette victoire et l'en félicitaient. A cette nouvelle, Induciomare qui commandait ceux de Trèves, et qui avait résolu d'attaquer Labiénus le lendemain, décampe au plus vîte la nuit, et ramène toutes ses troupes dans leur pays. Ensuite César renvoya Fabius dans son quartier avec sa légion; pour lui, il résolut d'aller passer l'hiver aux environs d'Amiens avec trois légions, qu'il distribua en trois

différens quartiers, parce qu'il ne voulait point s'éloigner de son armée, ni quitter les Gaules, qu'il voyait si agitées. Car la nouvelle de la défaite de Sabinus et de sa mort s'étant répandue, presque tous les peuples de cette province pensaient à reprendre les armes; dans ce dessein ce n'étaient que courriers et députations qu'ils s'envoyaient partout les uns aux autres pour se communiquer leurs résolutions, et déterminer par où ils commenceraient. Ils tenaient conseil la nuit dans des lieux écartés; pendant tout l'hiver il ne se passa aucun jour où César n'eût quelque sujet d'inquiétude, et où il ne reçût quelque avis des projets des Gaulois, et de leurs mouvemens. Il apprit entre autres par les lettres de L. Roscius, son lieutenant, auquel il avait donné le commandement de la treizième légion, que plusieurs des nations Gauloises de l'Armorique, s'étaient réunies pour l'attaquer, et qu'elles n'étaient qu'à environ trois lieues de son quartier, lorsque sur l'avis de la victoire de César, elles s'étaient dissipées de manière que leur départ ressemblait plutôt à une fuite qu'à une retraite.

César ayant assemblé les principaux de chaque nation, effraya les unes en leur disant qu'il savait toutes leurs menées, et exhorta les autres à rester tranquilles : par-là il con-

tint dans le devoir la meilleure partie de la Gaule. Malgré cette habile démarche ceux de Sens, nation des plus puissantes et des plus accréditées d'entre les Gaulois, entreprirent de faire mourir Cavarinus que César leur avait donné pour Roi, et dont les ancêtres avaient même régné sur eux, dont le frère enfin nommé Moritasgus, les gouvernait, à la première arrivée de César dans la Gaule. Ce prince s'en étant douté, et ayant pris la fuite, ils le poursuivirent jusques sur leur frontière, le chassèrent du trône et de son palais; après cette action, ayant député vers César pour se justifier, il leur ordonna de lui envoyer tout leur sénat; mais ils refusèrent d'obéir. Les Barbares furent si fiers que quelques-uns de leurs peuples eussent osé les premiers faire la guerre, et cette hardiesse opéra un tel changement dans tous les esprits, qu'excepté les Autunois et les Rhémois, que César estimait extrêmement, les uns à cause de leur ancienne et constante fidélité envers le peuple Romain, les autres pour les nouveaux services qu'ils lui avaient rendus dans ces guerres, il n'y eut presque pas une nation qui ne dût être très-suspecte. Et je ne sais pas trop si en ce point il y a rien de fort surprenant; car sans compter plusieurs autres raisons, il devait surtout paraître bien dur à une nation qui l'avait tou-

jours emporté sur toutes les autres en valeur guerrière, de se voir déchue d'une si glorieuse réputation, et soumise au joug des Romains.

Ceux de Trèves et Induciomare ne discontinuèrent point pendant tout l'hiver d'envoyer des députés au-delà du Rhin, d'en solliciter les divers peuples, de leur promettre de l'argent, s'efforçant de leur persuader que la meilleure partie de nos troupes ayant été défaite, ce qui en restait était assez peu redoutable. Cependant ils ne purent engager aucun des peuples de l'Allemagne à passer le Rhin, et le souvenir de ce qu'ils avaient éprouvé deux fois, dans la guerre d'Arioviste, et lors du passage des Tencthères, les dégoûta généralement de tenter encore une fois la fortune. Induciomare déchu de toute espérance de ce côté-là, ne laissa pas de lever du monde, d'en exiger de ses voisins, de préparer de la cavalerie, et d'attirer à son service par de bonnes récompenses tous les bannis et les vagabonds de la Gaule; déja, grace à cette manœuvre, il s'était acquis un si grand crédit, que de toutes parts on lui envoyait demander sa protection et son alliance, tant en public qu'en particulier.

Quand il se vit ainsi recherché, réfléchissant que d'un côté ceux de Sens et de Chartres

étaient déja engagés dans la révolte, que de l'autre ceux de Namur et du Hainaut se préparaient à faire la guerre aux Romains; et persuadé que s'il pouvait une fois se mettre en campagne, il ne manquerait pas de peuples qui se déclareraient en sa faveur, il convoque les états en armes. C'est ainsi que les Gaulois ont coutume de commencer la guerre. Là, d'après une loi qui s'observe généralement parmi eux, tous ceux en âge de porter les armes sont obligés de se trouver à l'appel; et celui qui s'y rend le dernier subit les plus cruels tourmens, et est massacré en présence de la multitude réunie. Dans ce conseil, Induciomare fit déclarer ennemi de la patrie Cingétorix son gendre, et chef du parti attaché aux Romains, lequel, comme on l'a vu, après s'être soumis à César, n'avait point quitté son parti; et il fit vendre ses biens à l'encan. Ensuite il déclare à l'assemblée que ceux de Sens, de Chartres et plusieurs autres les sollicitent à faire alliance; qu'il se rendra chez eux par les terres des Rhémois dont il ravagera le pays; mais qu'il tombera auparavant sur le quartier de Labiénus: en même temps il donne ses ordres en conséquence.

Labiénus, qui campait dans un poste bien fortifié par la nature et par l'art, ne craignait ni pour lui, ni pour sa légion; et il épiait

l'occasion de faire un coup d'éclat. Instruit donc par Cingétorix et par ceux de son parti du discours qu'Induciomare avait tenu dans l'assemblée, il envoie demander de la cavalerie aux peuples voisins, et lui donne rendez-vous à une époque marquée. Cependant il ne se passait presque point de jour qu'Induciomare ne parût avec toute sa cavalerie à la vue du camp, soit pour en reconnaître la situation, soit pour intimider Labiénus, ou même pour parlementer. La plupart du temps sa cavalerie jetait en passant des dards dans nos retranchemens. Labiénus y retenait ses troupes, et n'oubliait rien de tout ce qui pouvait faire croire aux ennemis qu'il avait peur.

Comme Induciomare s'approchait de jour en jour de notre camp avec plus de mépris, Labiénus fit entrer de nuit dans les retranchemens, la cavalerie qu'il avait eu soin de demander aux peuples voisins; et il fut si attentif à contenir tout son monde par les gardes qu'il posa, qu'Induciomare et ceux de Trèves n'en eurent ni connaissance ni avis. Le lendemain Induciomare ne manqua pas, suivant sa coutume, d'approcher de notre camp; il y passa même une partie du jour: sa cavalerie nous lança aussi quantité de traits, et avec force injures elle défiait les nôtres au combat. Comme on ne leur répondit rien, sur

le soir, ils se retirèrent sans garder aucun ordre, dispersés sur plusieurs points divers. Alors Labiénus fait tout d'un coup sortir sa cavalerie entière par deux portes, avec ordre aussitôt qu'on aurait mis l'ennemi en déroute, ce qui arriva comme il l'avait prévu, de courir droit à Induciomare, et avec défense expresse de frapper personne qu'il n'eût été tué; parce qu'il appréhendait qu'en s'arrêtant à la poursuite des autres, on ne lui donnât le temps de se sauver. Il promit de grandes récompenses à ceux qui lui apporteraient sa tête : il fit suivre son infanterie pour soutenir cette cavalerie. Le dessein réussit : car tous n'en voulaient qu'à un seul; Induciomare ayant été atteint au gué de la rivière, il fut tué, et sa tête apportée au camp. A son retour, notre cavalerie fit main basse sur tout ce qu'elle rencontra. A cette nouvelle, toutes les troupes du pays de Liége et du Hainaut qui s'étaient assemblées, se retirèrent; et César vit la Gaule dans un état un peu moins agité.

LIVRE SIXIÈME.

Guerre de César contre ceux de Sens et de Chartres. Labiénus défait ceux de Trèves. Passage du Rhin : description des mœurs des Gaulois et des Allemands. César envoie Basile contre Ambiorix. Les Sicambres assiégent le camp de Cicéron.

An. avant J. C. 53, de Rome 601.

César, qui pour plusieurs raisons s'attendait à de plus grands mouvemens de la part des Gaulois, fit faire des levées par M. Silanus, C. Antistius Rhéginus et T. Sextius ses lieutenans. Il écrivit en même temps à Pompée qui était alors proconsul, et qui pour le bien de Rome, y conservait toujours le commandement, de lui envoyer les troupes qu'il avait levées dans la Lombardie, persuadé qu'il était très-important pour la suite, de convaincre les Gaulois, que la république était si puissante, que quand elle faisait quelque perte, elle était en état non-seulement de la réparer bien vite, mais encore d'augmenter ses forces. Pompée lui envoya ce qu'il demandait, autant par amitié pour lui que

pour le bien de l'état. Ainsi ayant bientôt achevé les recrues par ses lieutenans, formé et réuni avant la fin de l'hiver trois légions de plus, et par-là réparé au double la perte des cohortes sous Titurius, il fit voir et par sa diligence et par le nombre de ses soldats, ce dont étaient capables la discipline et la puissance du peuple romain.

Après la mort d'Induciomare, ceux de Trèves donnèrent le commandement à ses proches, qui ne cessèrent de solliciter les Allemands, et de leur promettre de l'argent, pour les engager à passer le Rhin. Les plus voisins de ce fleuve se trouvant inébranlables, ils s'adressent aux nations qui en étaient plus éloignées, et en gagnent quelques-unes, avec lesquelles ils se lient par un serment mutuel, et leur donnent des otages pour sûreté de l'argent qu'ils leur promettaient; ils firent aussitôt entrer Ambiorix dans les mêmes engagemens. Enfin informé de ce qui se passait, voyant l'orage qui se formait de toute part, et que ceux du Hainaut, de Namur et de la Gueldre, joints aux Allemands établis en-deça du Rhin, étaient en armes; que ceux de Sens ne se rendaient pas à ses ordres, et s'entendaient avec ceux de Chartres et avec les autres nations voisines; que ceux de Trèves ne cessaient de solliciter les Allemands

de passer le Rhin; César crut que le mieux qu'il pouvait faire était de les prévenir.

Sans donc attendre la fin de l'hiver, il prend les quatres légions les plus proches, et vient fondre tout-à-coup sur ceux du Hainaut, avant qu'ils eussent assemblé leurs troupes ou pourvu à leur retraite, il leur enlève beaucoup de monde et de bétail, ravage leur pays, abandonne le butin à ses troupes, et les oblige de se rendre et de lui donner des otages. Cette affaire promptement terminée, il ramena ses troupes dans leurs quartiers; et dès les premiers jours du printemps, ayant assemblé selon l'usage les états de la Gaule, où tous se trouvèrent excepté ceux de Sens, de Chartres et de Trèves, il regarda cette conduite comme un signal de guerre et de révolte; et pour faire voir qu'il avait cette affaire plus à cœur que tout le reste, il transféra les états à Paris. Cette ville qui est frontière de ceux de Sens, leur était de tout temps alliée; mais elle n'avait point de part au complot. Après avoir prononcé cette translation du haut de son siége, César part le même jour avec ses légions, et marche à grandes journées contre ceux de Sens.

Acco qui était à la tête de la révolte, instruit de son arrivée, ordonna au peuple de la campagne de se retirer dans les villes;

mais avant que cette mesure pût être exécutée, on leur annonça que les Romains paraissaient. Alors ils furent obligés de changer de résolution, et de députer vers César, pour implorer sa clémence. Ils viennent le trouver avec les Autunois leurs anciens alliés, à la prière desquels César leur pardonna, et reçut leurs excuses, parce que l'été approchait, saison qu'il ne voulait pas perdre à contester, au lieu de l'employer à la guerre. Il en exigea cent otages, qu'il donna en garde aux Autunois. Ceux de Chartres, par l'entremise des Rhémois, sous la protection desquels ils étaient, sont reçus en grace aux mêmes conditions. De là César retourne lever les états, et ordonne aux Gaulois de lui fournir de la cavalerie.

Après avoir ainsi pacifié cette partie de la Gaule, il ne pensa plus et n'eut d'autre attention qu'à la guerre contre Ambiorix et ceux de Trèves. Dans cette vue il ordonne à Cavarinus de le suivre avec la cavalerie de Sens, de peur que son ressentiment contre ses concitoyens, ou la haine qu'ils lui portaient et qu'il s'était attirée, n'excitât quelque mouvement de ce côté. Ensuite n'ignorant pas qu'Ambiorix n'en viendrait jamais à une bataille, il examinait en lui-même quels autres desseins il pourrait avoir. Les peuples

de la Gueldre étaient voisins des Liégeois, dont le pays est défendu par de grandes forêts et de grands marais, et qui seuls de toute la Gaule n'avaient jamais député vers César pour rechercher son amitié. César savait qu'Ambiorix était lié avec eux, et qu'il avait traité avec les Allemands par le moyen de ceux de Trèves. Il crut donc devoir lui enlever ces ressources, avant de l'attaquer, de peur que ne sachant où trouver un asile, il n'allât se cacher en Gueldre, ou se jeter entre les bras des peuples au-delà du Rhin. Après avoir pris ce parti, il envoya tous les bagages de l'armée à Labiénus dans le pays de Trèves, sous l'escorte de deux légions; et marcha suivi des cinq autres contre ceux de Gueldre, qui n'ayant point de troupes à lui opposer, se retirèrent avec tout ce qu'ils avaient, dans leurs bois et dans leurs marais, où ils se croyaient en sûreté.

César partage ses troupes avec C. Fabius un de ses lieutenans, et M. Crassus son questeur; ensuite il fit construire à la hâte plusieurs ponts, entra dans le pays ennemi par trois endroits, mit le feu partout, et enleva quantité d'hommes et de bestiaux. Parlà il réduisit cette nation à lui demander la paix. Après avoir reçu leurs otages, il leur déclara qu'il les traiterait en ennemis, s'ils

donnaient retraite chez eux à Ambiorix ou à ses lieutenans. Cette affaire terminée, il laissa dans le pays Comius seigneur d'Arras avec de la cavalerie, pour contenir ce peuple dans le devoir, et marcha contre ceux de Trèves.

Tandis qu'il était occupé de ces expéditions, ceux de Trèves avaient assemblé un grand nombre de troupes, tant de cavalerie que d'infanterie, à dessein d'attaquer Labiénus, qui s'était établi en quartiers d'hiver sur leur territoire avec une seule légion. Ils n'étaient plus qu'à deux jours de marche de son camp, lorsqu'ils apprirent que deux autres légions l'avaient joint par ordre de César; ce qui les obligea de camper à cinq lieues de là, en attendant le secours des Allemands. Labiénus qui pénétra leur dessein, se flatta de pouvoir tirer avantage de leur témérité : dans cette vue, il laisse cinq cohortes à la garde de son camp, prend les vingt-cinq autres avec un corps nombreux de cavalerie, et vient camper à mille pas d'eux. Entre les deux camps il y avait une rivière difficile à traverser, parce que les bords en étaient escarpés. Labiénus n'avait nulle intention de la passer, et ne croyait pas non plus que les ennemis voulussent l'entreprendre; car l'espérance du secours des Allemands augmentait de jour en jour. Dans cette conjecture, il

déclara tout haut dans le conseil, que sur le bruit qui courait de l'approche des Allemands, il ne jugeait pas à propos d'exposer sa personne ni son armée, et qu'en conséquence il décamperait le lendemain à la pointe du jour. Ce discours ne tarda pas à être rapporté aux ennemis; car dans notre cavalerie, presque toute composée de Gaulois, il y en avait quelques-uns qui ne pouvaient oublier les intérêts de leur nation, ce qui est fort naturel. La nuit venue, Labiénus assemble les tribuns et les centurions du premier ordre, leur communique son dessein, leur recommandant de décamper avec plus de confusion et de désordre que les Romains n'ont coutume de le faire, afin de persuader à l'ennemi que la peur les troublait. Par ce stratagême, il donne à sa retraite un air de fuite. La grande proximité des deux camps fit qu'avant le jour les Barbares apprirent par leurs coureurs ce qui se passait chez les nôtres.

A peine notre arrière-garde était-elle sortie du camp, que s'encourageant les uns les autres à ne pas laisser échapper une proie tant désirée, et à ne pas perdre l'occasion favorable, en attendant le secours des Allemands, les Gaulois se disent qu'il serait honteux pour eux, étant aussi supérieurs en forces, de n'oser attaquer une poignée de fuyards à demi-vain-

cue par la frayeur, et embarrassée de bagage. Ils passent donc la rivière, résolus de combattre dans un poste fort désavantageux pour eux. Labiénus s'en était douté; pour les attirer tous en deçà de la rivière, il continue de feindre dans sa marche d'être saisi de crainte, et avance doucement. Alors s'étant fait précéder de quelques pas par son bagage, et l'ayant établi sur une hauteur, Soldats, dit-il à ses troupes, vous avez enfin ce que vous desirez; vous tenez l'ennemi engagé dans un mauvais poste : montrez sous nos ordres cette même valeur, qui s'est si souvent signalée sous ceux de notre général; figurez-vous qu'il vous voit, et que vous combattez en sa présence. Aussitôt il tourne bride contre les Gaulois, range ses troupes en bataille, envoie quelque cavalerie garder le bagage, et met le reste sur les aîles. Alors les nôtres poussant de grands cris, lancent leurs javelots sur l'ennemi, qui voyant venir contre lui, en bon ordre, ceux qu'il croyait prendre la fuite, ne peut pas même soutenir leur choc, et s'enfuit dans ses forêts à la première attaque. Labiénus les poursuivit avec sa cavalerie, en tua un grand nombre, fit beaucoup de prisonniers, et peu de jours après reçut les soumissions de ce peuple; car les Allemands qui venaient à son secours, instruits de sa fuite, se retirèrent

chez eux : ceux des parens d'Induciomare qui étaient les auteurs de la révolte, quittèrent le pays pour les accompagner. Cingétorix, comme nous l'avons dit, étant resté toujours fidèle aux Romains, eut le gouvernement de cette nation.

César s'y étant rendu à son retour de Gueldre, résolut, pour deux motifs particuliers, de passer le Rhin : d'abord, pour punir les Allemands d'avoir donné du secours à ceux de Trèves ; en second lieu, pour ôter cette retraite à Ambiorix. Dans ce dessein, il fit construire un pont un peu au-dessus de l'endroit où il avait précédemment fait passer ses troupes ; et comme on se souvenait de la manière dont on avait construit le premier, ce second fut fini en peu de jours, tant les ouvriers y travaillèrent avec ardeur. Il y laissa une forte garnison du côté de ceux de Trèves, pour empêcher ce peuple de remuer ; et passa le fleuve avec le reste de ses légions et de sa cavalerie. Ceux de Cologne, dont il avait déja reçu des otages, et qui s'étaient soumis, envoient des députés pour se justifier, et l'assurent qu'ils n'ont nullement secouru les peuples de Trèves, ni violé leur foi ; ils le prient de les épargner, de ne point les confondre avec les Allemands ; que ce serait punir les innocens comme les coupables : ils ajoutent

que s'il veut encore des otages, ils offrent de lui en donner. Par l'enquête que fit César, il connut que c'étaient les Suèves qui avaient envoyé le secours; il reçut les excuses de ceux de Cologne, et s'informa des passages et des chemins qui conduisaient dans le pays des Suèves.

Peu de jours après, il apprit de ceux de Cologne, que les Suèves assemblaient toutes les troupes dans un seul endroit, et qu'ils avaient donné ordre aux nations de leur dépendance d'envoyer à leur secours de l'infanterie et de la cavalerie. Sur cet avis, il se pourvoit de vivres, se poste dans un lieu favorable, et ordonne aux Ubiens de quitter la campagne, pour se retirer dans les villes, eux, leur bétail, et tout ce qu'ils possédaient. Il espérait par-là que la famine, et l'incapacité des Suèves, les pousseraient à la dure nécessité du combat: il ordonna encore aux Ubiens d'envoyer partout des éclaireurs, pour découvrir ce qui se passait chez ces Barbares; ils obéirent, et peu après ils lui rapportèrent, que sur la nouvelle de l'arrivée de l'armée romaine, les Suèves s'étaient retirés jusqu'à l'extrémité de leur pays avec toutes leurs troupes, et celles de leurs alliés; que dans cet endroit il y avait une forêt immense, appelée la Forêt Noire, qui s'étend fort avant dans le

pays, et que, comme un mur naturel, elle sépare les Chérusques des Suèves, les défendant des incursions les uns des autres : que les Suèves avaient résolu d'attendre les Romains à l'entrée de cette forêt.

Puisque nous en sommes là, il ne sera pas hors de propos de parler ici des mœurs des Gaulois et des Allemands, et de faire voir les différences qui existent entre les deux nations. Non-seulement les divers peuples de la Gaule, les villes, les bourgs et les villages, mais encore presque toutes les familles se divisent en plusieurs factions, à la tête desquelles sont ceux qui ont le plus de crédit. Ceux-ci exercent un pouvoir arbitraire; dans les conseils, ils font tout résoudre suivant leur volonté. Il semble que cette constitution politique remonte très-haut, pour garantir les petits de l'oppression des grands. Car chacun a soin de protéger ceux de son parti, et d'empêcher qu'ils ne soient accablés; sinon il perdrait lui-même toute son influence. Il en est de même pour le gouvernement général de la Gaule, dont toutes les nations sont divisées en deux partis.

Lorsque César vint dans les Gaules, les Autunois étaient à la tête de l'un de ces partis, et les Francs-Comtois à la tête de l'autre. Ces derniers se trouvaient être les plus faibles, parce

que de toute ancienneté ceux d'Autun avaient été leurs maîtres, et qu'ils étaient soutenus par de grandes alliances. C'est ce qui porta les Francs-Comtois à rechercher l'amitié des Allemands et d'Arioviste, qu'ils mirent dans leurs intérêts par de grands présens et de grandes promesses. Cette union les rendit si puissans, qu'après avoir gagné plusieurs batailles sur leurs rivaux, et détruit toute leur noblesse, ils engagèrent dans leur parti la plupart des alliés de ceux d'Autun, reçurent en otages les enfans des principaux Autunois, les obligèrent à faire publiquement serment de ne jamais rien entreprendre contre eux, s'emparèrent d'une partie de leurs frontières, et enfin se rendirent souverains de toute la Gaule. Divitiacus touché du triste état de ses compatriotes, était allé à Rome implorer en leur nom le secours du sénat; mais il en était revenu sans rien obtenir. L'arrivée de César changea tout : les otages des Autunois leur furent rendus, leurs anciens alliés leur revinrent, et il leur en acquit de nouveaux, parce qu'on remarquait que leurs amis étaient traités avec plus de douceur et de ménagement que les autres : enfin pour tout le reste il augmenta leur crédit et leur autorité, et fit perdre aux Francs-Comtois leur prééminence. Les Rhémois prirent leur place;

et comme ils passaient pour jouir auprès de César d'une faveur égale à celle des Autunois, ceux que d'anciennes inimitiés éloignaient de ces derniers, se jetaient dans le parti des Rhémois. Ces derniers étaient très-attentifs à les protéger, et conservaient par-là le nouveau crédit qu'ils avaient acquis en si peu de temps; de sorte que si les Autunois étaient les plus anciens dans la faveur, les Rhémois y tenaient le second rang.

Dans toute la Gaule il n'y a que deux sortes de personnes qui soient en quelque estime et en quelque considération; les druides ou les prêtres, et la noblesse ou les chevaliers. Car le peuple y est presque regardé comme esclave; il ne peut rien par lui-même et n'entre dans aucun conseil. La plupart d'entre eux, lorsqu'ils sont accablés de dettes et d'impôts, ou opprimés par la violence des grands, s'attachent à quelqu'un, qui a la même autorité sur eux qu'un maître sur ses esclaves. Les druides sont chargés des choses divines, des sacrifices, tant publics que particuliers, et expliquent ce qui a rapport à la religion. Ils ont soin de l'instruction et de l'éducation de la jeunesse, qui a pour eux le plus grand respect. Ils prennent connaissance de tous les différends, tant publics que particuliers. Se commet-

il quelque meurtre, s'élève-t-il quelque contestation entre des héritiers, ou si l'on se dispute sur les bornes d'un champ, eux seuls en jugent, eux seuls décernent les peines et les récompenses. Si quelqu'un, quelle que soit sa condition, refuse de se soumettre à leurs arrêts, il est exclu de la participation à leurs sacrifices; c'est là chez eux un châtiment terrible : celui qui l'a mérité passe pour un impie et un scélérat, et tout le monde l'abandonne; personne ne veut ni le voir, ni lui parler : on le regarde comme un pestiféré que l'on évite, de peur de la contagion; on ne lui rend point de justice : il est l'objet du mépris universel. Tous les druides n'ont qu'un seul chef : son autorité est absolue; lui mort, le plus considérable de ceux qui lui survivent, lui succède : s'il se trouve plusieurs prétendans, l'affaire est décidée entre eux par élection, et quelquefois par les armes. Tous les ans ils s'assemblent en une certaine saison sur la frontière du pays Chartrain, qui passe pour être le centre de la Gaule, et dans un lieu consacré à ces assemblées. Là ceux qui ont quelque différend, se rendent de toutes parts, et acquiescent à leurs décisions. On croit que leur discipline antérieure vient de l'Angleterre, d'où elle a passé en Gaule; de là les

voyages qu'y entreprennent les personnes qui désirent en être plus particulièrement instruites.

Les druides ne vont point à la guerre, ne paient point d'impôts, et ils sont exempts de toutes charges et de toutes contributions. Tant de priviléges engagent une foule d'individus à entrer parmi eux, et les pères à y envoyer leurs enfans. On dit qu'ils y apprennent par cœur un grand nombre de vers : aussi quelques-uns restent-ils vingt années sous la discipline de leurs maîtres, qui ne permettent pas qu'on écrive ces vers, quoique dans presque toutes les autres affaires et publiques et particulières, ils se servent de caractères grecs. Il me paraît qu'ils ont pris la méthode de ne pas faire écrire, pour deux raisons : la première, parce qu'ils ne veulent point révéler au vulgaire leurs mystères; la seconde, de peur que leurs élèves ayant ces vers écrits, ne cultivent moins leur mémoire : en effet, il arrive presque toujours que quand on a les choses écrites, on les apprend avec moins d'application. Une de leurs principales maximes est que l'ame ne meurt point, mais qu'à la mort elle passe d'un corps dans un autre; ce qu'ils croient très-utile pour encourager à la vertu, et faire mépriser la mort. Ils traitent encore de plusieurs autres

systèmes sur les astres et leur mouvement, la grandeur et l'étendue de l'univers, la nature des choses, la majesté et le pouvoir des dieux immortels; et ils les enseignent à la jeunesse.

Le second ordre est celui des chevaliers ou des nobles, qui prennent tous les armes, quand il y a quelque guerre; et avant l'arrivée de César il y en avait presque tous les ans, soit pour attaquer, soit pour se défendre. Plus quelqu'un parmi eux a de puissance et de biens, plus il a de vassaux et de cliens. C'est la seule marque de distinction qu'ils connaissent.

Toute la nation gauloise est fort superstitieuse; en sorte que, dans leurs grandes maladies, et dans les dangers où ils se trouvent à la guerre, ils ne font pas difficulté d'immoler des hommes, ou de promettre par serment d'en sacrifier, et ils emploient les druides à ce ministère; ils s'imaginent ne pouvoir apaiser leurs dieux qu'en leur offrant vie pour vie : ils ont même établi des sacrifices publics de cette espèce. D'autres ont des statues d'osier d'une énorme grandeur, qu'ils remplissent d'hommes vivans; ensuite ils y mettent le feu, et les font expirer dans les flammes. Ils choisissent de préférence des voleurs et des brigands, ou des hommes coupables de quelque autre faute : ils croient qu'un pareil sacrifice

est bien plus agréable à leurs dieux; mais quand il leur en manque, ils leur substituent des victimes innocentes.

Leur grand dieu est Mercure, dont ils multiplient les statues : ils le croient l'inventeur des arts, le guide des voyageurs dans les chemins et dans les routes, le patron des marchands. Après lui, les divinités les plus révérées sont Apollon, Mars, Jupiter et Minerve, sur lesquels ils ont à peu près les mêmes idées que les autres peuples. Ils croient qu'Apollon a la vertu de guérir, que Minerve préside aux arts, que Jupiter possède l'empire du ciel, que Mars est l'arbitre de la guerre. La plupart du temps, ils font vœu de consacrer à Mars les dépouilles de l'ennemi, et après la victoire ils lui sacrifient le bétail dont ils se sont rendus maîtres; le reste est déposé dans un lieu propre à cette destination, et l'on voit dans plusieurs villes de ces monceaux entassés dans des lieux consacrés. Il arrive rarement, qu'au mépris de la religion, quelqu'un cache le butin qu'il a fait, ou ose détourner un objet quelconque de ce qui a été mis en dépôt; les châtimens les plus cruels sont attachés à un pareil crime.

Les Gaulois se disent descendus de Pluton; c'est une tradition qu'ils tiennent des druides. En conséquence, ils mesurent le temps par le

nombre des nuits, et non par celui des jours. Soit qu'ils commencent les mois ou les années, ou qu'ils parlent du temps de leur naissance, toujours la nuit précède le jour. Quant aux autres usages, les Gaulois ne diffèrent guère du reste des peuples, que parce qu'ils ne permettent à leurs enfans de paraître devant eux en public, que lorsqu'ils sont en âge et en état de porter les armes. Ils jugent indécent de laisser leurs enfans en bas âge se montrer publiquement à leurs regards.

Un homme en se mariant est obligé de mettre dans la communauté la même somme, estimation faite, qu'il a reçue pour la dot de sa femme : on dresse un état de tout cet argent, et les intérêts qu'il a rapportés en sont mis à part; les deux sommes et ce qu'elles ont produit appartiennent au survivant. Le mari a puissance de vie et de mort sur sa femme, comme sur ses enfans. Quand un personnage de distinction meurt, ses parens s'assemblent, et si sa femme est soupçonnée, on lui donne la question comme à un esclave; et si elle est convaincue, on la brûle, après lui avoir fait souffrir les plus cruels tourmens. Leurs funérailles sont magnifiques et somptueuses pour le pays : on y brûle tout ce qui paraît avoir été l'objet des affections du défunt, jusqu'aux animaux

eux-mêmes ; il n'y a pas fort long-temps encore que les esclaves et les affranchis que l'on savait qu'il avait aimés, étaient jetés au feu avec son corps.

Dans leurs républiques qui passent pour bien réglées, il est établi par les lois, si l'on apprend d'après le bruit public ou autrement quelque affaire concernant l'état, d'en informer le magistrat, sans le communiquer à aucun autre : car on sait que souvent des personnes imprudentes et sans expérience, effrayées par de faux bruits, sont capables de se porter aux plus grandes extrémités, et de prendre un mauvais parti sur des cas de la dernière importance. Le magistrat n'en découvre au peuple que ce qu'il juge convenable, et cache le reste. Il n'y a qu'au conseil qu'il soit permis de parler d'affaires d'état.

Les Allemands ont des coutumes fort différentes. On ne voit chez eux ni druides pour la religion, ni sacrifices. Ils ne mettent au nombre des dieux, que ceux qu'ils voient et dont ils éprouvent visiblement l'assistance. Tels sont le Soleil, la Lune et Vulcain; ils n'ont pas la moindre notion des autres. Toute leur vie se passe à la chasse et à la guerre. Ils s'endurcissent au travail et à la fatigue dès l'enfance. Ils estiment fort ceux qui sont long-temps sans barbe; ils prétendent qu'ils en

deviennent plus vigoureux et plus robustes. C'est une honte parmi eux d'avoir commerce avec une femme avant l'âge de vingt ans ; ce qui ne peut demeurer inconnu, parce qu'ils se baignent pêle-mêle dans les rivières, et qu'ils ne sont couverts que d'une simple peau, ou de quelque autre habillement fort court, qui laisse à nu la plus grande partie de leur corps.

Ils ne s'attachent point à l'agriculture, et ils ne vivent pour ainsi dire que de lait, de fromage et de chair. Nul n'a un champ fixe, et qui lui appartienne en propre; mais tous les ans, les magistrats et les anciens en assignent un où il leur plaît, à une communauté ou à une famille, proportionnellement au nombre des membres qui la composent, et à la fin de l'année ils les font passer ailleurs. Ils apportent plusieurs raisons de cet usage : c'est pour qu'on ne s'accoutume pas dans un endroit, au point de sacrifier les armes à l'agriculture; pour éviter qu'il ne prenne envie à chacun de s'étendre, et qu'à la fin les grands ne chassent les petits; pour que l'on ne songe point à bâtir des maisons commodes, contre le froid et le chaud ; et que personne ne cherche à s'enrichir, ce qui ne manque presque jamais de faire naître la division et la mésintelligence; enfin pour entretenir l'union et la paix parmi

la multitude, qui voit que les plus puissans ne sont pas plus riches que les autres.

Un très-grand honneur pour ces peuples, est de voir le pays borné, de tous côtés, par de vastes déserts. C'est, selon eux, une marque de valeur, que leurs voisins aient quitté leurs habitations, et que personne n'ose s'établir auprès d'eux; d'ailleurs ils s'en croient plus en sûreté, et plus à couvert des incursions subites. Lorsqu'une nation a une guerre offensive ou défensive, elle nomme des chefs pour la diriger, et leur donne pouvoir de vie et de mort. En temps de paix, ils n'ont point de magistrat général; mais les principaux, chacun dans leur province ou dans leur quartier, rendent la justice et décident les procès. Les brigandages hors des bornes de chaque nation, n'ont rien de flétrissant; ils ne se font, suivant eux, que pour exercer la jeunesse et pour éviter l'oisiveté. Lorsque, dans le conseil, un des principaux d'entre eux s'est déclaré chef de quelque entreprise, afin que ceux qui veulent le suivre se prononcent, quiconque approuve son dessein et consent à l'avoir pour commandant, se lève et lui promet de le seconder, ce qui lui attire de grands applaudissemens : ceux qui après cette promesse, ne le suivent pas, passent pour des déserteurs et des traîtres indignes

de toute confiance. Le droit d'hospitalité est sacré chez eux : quel que soit le motif qui vous fasse recourir à eux, vous êtes sûr de leur protection, et d'y trouver un asile inviolable; toutes leurs maisons vous sont ouvertes, et vous y êtes nourri.

Autrefois les Gaulois étaient plus braves que les Allemands, et ils portaient souvent la guerre chez eux ; et comme ils manquaient de terres, à cause de leur grand nombre, ils envoyaient des colonies au-delà du Rhin. C'est ainsi que les cantons les plus fertiles de l'Allemagne situés vers la Forêt Noire, qui a été connue des Grecs, comme on le voit par Ératosthène et par quelques autres, qui la nomment Orcynie, tombèrent au pouvoir des Toulousains qui s'y établirent; ils y sont restés jusqu'à présent en grande réputation de justice et de valeur; ils y vivent encore aujourd'hui dans la même pauvreté, la même indigence et la même frugalité que les Allemands, s'habillent et se nourrissent comme eux. Quant aux Gaulois, le voisinage de la province romaine, et la connaissance du commerce de mer, les a mis dans l'abondance et dans l'usage des plaisirs. Peu à peu accoutumés à se laisser battre, après avoir été vaincus plusieurs fois, ils ne se comparent plus aux Allemands en valeur.

Cette Forêt Noire, dont on vient de parler, a neuf journées en latitude : on ne peut déterminer autrement son étendue; car ces peuples ne connaissent point les mesures itinéraires. Elle commence aux frontières de la Suisse, de Spire et de Bâle, et s'étend le long du Danube jusqu'aux confins des Daces et de la Transylvanie. De là elle tourne sur la gauche dans des contrées éloignées de ce fleuve, et par sa vaste étendue touche aux pays de divers peuples. Il n'y a point d'Allemand qui dise en avoir trouvé l'extrémité, quoiqu'il ait marché soixante jours, ni découvert où elle commence. Il est certain qu'elle renferme plusieurs bêtes sauvages qu'on ne voit point ailleurs. Voici celles qui diffèrent surtout des autres, et qui méritent le plus d'être remarquées.

Il s'y trouve une espèce de bœuf ressemblant au cerf, lequel a au milieu du front une corne plus grande et plus droite que celles que nous connaissons, et dont le haut se partage en plusieurs branches comme une palme; le mâle et la femelle se ressemblent, et leurs cornes ont la même forme et la même grandeur.

D'autres qu'on nomme élans, ont la figure d'une chèvre, et la peau tachetée; mais ils sont un peu plus grands; ils n'ont point de

cornes, point de jointures aux jambes, et ne peuvent par conséquent ni se coucher, ni se relever dans leur chute. Les arbres leur servent de lit, ils s'appuient contre, et se reposent en s'inclinant un peu. Lorsque les chasseurs ont découvert à leurs traces les arbres contre lesquels ils vont gîter; ou ils les détruisent par la racine, ou ils les scient, de manière qu'ils puissent encore se soutenir debout, et lorsque l'animal vient s'appuyer contre, il les renverse par sa pesanteur, et tombe avec ces arbres : c'est ainsi qu'on s'en rend maître.

Une troisième espèce est celle des taureaux sauvages, un peu plus petits que les éléphans : du reste pour la forme, l'apparence et la couleur, ils ressemblent aux taureaux privés; mais ils sont très-forts et très-légers à la course, de sorte qu'ils n'épargnent ni les hommes, ni les animaux, quand ils en ont aperçu : on les prend dans des fosses faites exprès, et on les y assomme. C'est par cette sorte de chasse que les jeunes gens s'exercent et s'endurcissent au travail; ceux qui en tuent le plus, et qui en rapportent les cornes pour preuve, reçoivent de grandes louanges : ces quadrupèdes ne se peuvent apprivoiser, quelque petits qu'on les prenne. La grandeur, la forme et la nature de leurs cornes sont fort différentes

de celles de nos bœufs. On les recherche avec un grand soin ; on les garnit d'argent par le bord, et l'on s'en sert à boire dans les festins.

César instruit par les coureurs de ceux de Cologne, que les Suèves s'étaient retirés dans leurs forêts, résolut de ne pas avancer plus loin, de peur de manquer de vivres, parce que, nous l'avons déjà dit, les Allemands ne cultivent que peu leurs terres. Mais pour retenir ces peuples par la crainte de son retour, et les empêcher d'envoyer du secours en Gaule, après avoir fait repasser le Rhin à son armée, il ne fit couper de son pont qu'environ deux cents pieds du côté qui touchait au territoire de Cologne ; et au bout opposé qui touchait à la Gaule, il fit bâtir une tour à quatre étages, y laissa douze cohortes en garnison ; fortifia particulièrement ce poste, et en donna le commandement au jeune C. Volcatius Tullus. Pour lui, quand les blés commençaient à mûrir, il marcha contre Ambiorix et traversa la forêt des Ardennes, qui est la plus grande des Gaules, et qui s'étend depuis le Rhin et les frontières de Trèves jusqu'au Hainaut, sur un espace de près de deux cents lieues. Il fit prendre les devants à L. Minucius Basilus avec toute la cavalerie, espérant que par sa diligence il pourrait profiter de quelque circon-

stance favorable. Il l'avertit de ne pas faire allumer de feu dans son camp, de peur qu'on ne s'aperçût de loin de son arrivée; il l'assura qu'il le suivrait incessamment.

Basilus obéit ponctuellement, et sa marche ayant été plus rapide que ne pensaient les Barbares, il en surprit plusieurs dans la campagne. Sur ce qu'il apprit d'eux, il marcha contre Ambiorix, qui, suivant les rapports, n'avait que peu de cavalerie avec lui. Dans toutes les entreprises, même dans les militaires, la fortune a toujours la plus grande part. En effet, comme ce fut un grand hasard de surprendre Ambiorix avant qu'il ne pût se mettre sur ses gardes, et que la renommée ou des courriers ne lui eussent rien fait savoir de la marche de Basilus; ce fut aussi un grand bonheur pour Ambiorix d'avoir pu s'échapper, après avoir perdu tout son équipage, ses armes, ses chariots, ses chevaux. Ce qui le sauva, c'est que sa maison étant située dans les bois, comme le sont presque toutes celles des Gaulois, qui, pour se garantir des ardeurs du soleil, les bâtissent près des forêts et des rivières, ses compagnons arrêtèrent quelque temps les nôtres dans un défilé. Un des siens profita de ce moment pour le faire monter à cheval; ensuite les bois couvrirent sa fuite. Ainsi la

fortune fut pour beaucoup et dans le péril qu'il courut alors, et dans la manière dont il s'en tira.

Ambiorix ne rassembla point ses troupes : est-ce parce qu'il ne jugeait pas à propos de combattre, ou parce qu'il n'en eut pas le temps, à cause de l'arrivée soudaine de notre cavalerie, qu'il croyait suivie de tout le reste de l'armée? c'est ce qu'on ne sait point. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après sa fuite il envoya secrètement avertir ceux de la campagne de prendre garde à eux : les uns se sauvèrent dans les Ardennes, d'autres dans les marais; les plus voisins de l'Océan, se cachèrent dans ces îles que forment les marées. Plusieurs abandonnant le pays, se réfugièrent avec tous leurs biens auprès des personnes avec lesquelles ils avaient le moins de liaison. Càtivulcus, roi de la moitié du pays de Liége, qui s'était uni aux projets d'Ambiorix, se sentant accablé de vieillesse, et hors d'état de supporter les fatigues de la guerre ou de la fuite, après avoir maudit mille fois Ambiorix qui l'avait embarqué dans cette entreprise, s'empoisonna avec de l'if, arbre très-commun en Gaule et en Allemagne.

Les peuples de Condros et du Limbourg, Allemands d'origine et réputés comme tels, lesquels sont établis entre le canton de Liége

et celui de Trèves, députèrent aussitôt vers César pour le prier de ne point les mettre au nombre de ses ennemis, et de ne point regarder comme rebelles tous les Allemands d'en-deçà du Rhin, lui représentant qu'ils n'avaient ni pensé à la guerre, ni à secourir Ambiorix. César s'en étant informé près des captifs, et ayant appris qu'ils ne lui en avaient point imposé, leur promit de n'exercer aucun ravage dans leur pays, à condition qu'il lui remettraient les Liégeois qui s'étaient réfugiés chez eux. Ensuite il partagea ses troupes en trois corps, et fit transporter le bagage de toutes ses légions dans le château de Tongres situé presque dans le cœur du pays de Liége, où Titurius et Aurunculeius avaient eu leur quartier d'hiver. Ce lieu parut d'autant plus convenable à César, que les fortifications qu'on y avait faites l'année précédente, étaient encore en état, ce qui épargnait bien du travail aux troupes. Il y laissa pour garder les bagages la quatorzième légion, une des trois qui avaient été levées depuis peu en Italie; confia cette légion et la garde du camp à Q. Tullius Cicéron, et y joignit deux cents cavaliers.

En même temps, il envoya T. Labiénus avec trois autres légions vers l'Océan, dans le pays voisin de la Gueldre et du Brabant; et Tré-

bonius eut ordre de marcher avec un pareil nombre vers la province voisine de Namur, et de la ravager. Pour lui, avec les trois légions qui restaient, il prit le chemin de l'Escaut qui se jette dans la Meuse, afin de se rendre à l'extrémité des Ardennes, où il avait appris qu'Ambiorix s'était retiré avec quelque cavalerie. En partant, il assura qu'il serait de retour dans sept jours, terme auquel il faudrait délivrer du blé à la légion laissée à la garde du château. Il recommanda aussi à Labiénus et à Trébonius de revenir ce même jour, pourvu qu'ils pussent le faire sans préjudice pour la république, afin de délibérer de nouveau, si, après avoir examiné les desseins des ennemis, on pourrait recommencer la guerre.

Ils n'avaient, comme on l'a dit, ni troupes réglées sur pied, ni forts, ni villes en état de défense; ce n'était qu'une populace dispersée en divers endroits. Les bois, les marais, les cavernes, les lieux les plus cachés et les plus sauvages, tout leur était bon, pourvu qu'ils s'y crussent en sûreté. Ces retraites étaient connues du voisinage; mais il ne fallait pas moins prendre de précautions en y pénétrant. L'armée en corps n'avait à la vérité rien à craindre d'hommes dispersés et effrayés : le

danger n'était que pour chaque soldat isolément, ce qui pourtant touchait en partie au salut des troupes : car l'avidité du pillage en entraînait plusieurs au loin, et les forêts, dont les routes étaient peu larges et peu frayées les empêchaient de marcher en troupes. Si l'on voulait terminer cette guerre, et exterminer cette race de malfaiteurs, il fallait envoyer plusieurs petits détachemens et tout permettre aux soldats : si au contraire on les retenait en corps, attachés à leurs enseignes, suivant l'ordre et l'usage de l'armée romaine, la nature même du pays défendait les Barbares, qui ne manquaient pas de courage pour dresser des embuscades, et envelopper ceux qui s'écartaient. Au milieu de ces obstacles, on prenait les précautions convenables; on aimait mieux ne pas leur faire tant de mal, malgré le désir qu'on avait de se venger, que de trop exposer les troupes pour les anéantir. César envoya donc chez tous les peuples voisins des Liégeois, les inviter par l'espérance du butin à venir piller cette nation; parce qu'il aimait mieux exposer la vie des Gaulois dans ces forêts, que celle des siens, et qu'il voulait que ces perfides, environnés d'un si grand nombre d'hommes acharnés à leur destruction, périssent entiè-

rement, sans qu'il en restât ni nom ni vestige : l'espoir du pillage ne manqua pas d'y en attirer bientôt un très-grand nombre.

Tandis que l'on traitait ainsi les Liégeois de tous côtés, approchait le septième jour qu'avait fixé César pour se rendre au château de Tongres où se trouvaient le bagage et la quatorzième légion. On peut voir ici combien la fortune influe sur les succès militaires, et combien elle peut y faire survenir d'incidens. Les ennemis étaient dissipés et frappés de terreur, comme on l'a dit : ils n'avaient point de troupes qui pussent causer la moindre crainte; lorsque la renommée ayant appris au-delà du Rhin que l'on saccageait le pays des Liégeois, et que tous les peuples voisins étaient invités à venir les piller, les nations de la Westphalie voisines du Rhin, lesquelles, comme on l'a fait voir, avaient donné retraite chez eux à ceux de la Gueldre et de Zutphen, lèvent deux mille chevaux, passent le Rhin sur des vaisseaux et des barques, dix lieues au-dessous du pont à demi détruit par César, et où il avait laissé une garde : ils entrent dans le pays des Liégeois, ramassent plusieurs de ceux que la fuite avait dispersés, et font un grand butin de bétail, dont ils sont très-avides. Encouragés par ce succès, ils s'avancent plus loin ; accoutumés, dès l'enfance, à la guerre et au bri-

gandage, les marais ni les forêts ne sont pas capables de les arrêter. S'étant informés de leurs captifs du lieu où était César, ils apprennent qu'il s'est éloigné avec toutes ses troupes; et un de ceux-ci leur adressant la parole : Pourquoi, leur dit-il, vous bornez-vous à une proie si misérable et si chétive, quand vous pouvez en un moment vous enrichir? Vous serez en trois heures à Tongres; l'armée romaine y a laissé toutes ses richesses. La garnison y est si peu nombreuse qu'elle ne suffit pas à border le rempart, et que personne n'ose sortir de son poste. Dans cette flatteuse espérance, ils cachent le butin qu'ils avaient déja fait, et marchent à ce château sous la conduite de ce même prisonnier, qui les avait si bien instruits.

Cicéron qui, tous les jours précédens, s'était occupé, suivant l'ordre de César, de retenir avec le plus grand soin les soldats dans le camp, et qui n'avait pas même permis à un seul valet de sortir de l'enceinte de ses retranchemens; le septième jour, désespérant de voir César de retour à l'époque marquée, parce qu'il entendait dire qu'il était encore allé plus loin, et qu'on ne parlait point de son retour, fut touché d'entendre le soldat blâmer sa patience, et crier qu'on était donc assiégé, puisqu'on n'osait sortir. Persuadé qu'ayant

autour de lui neuf légions et une nombreuse cavalerie, tandis que les ennemis sont dissipés et presque détruits, il ne doit craindre aucun accident à trois milles de son camp; il envoie cinq cohortes couper des blés dans un endroit qui n'en était séparé que par une colline. Il y avait dans le camp plusieurs malades de toutes les légions. Environ trois cents de ces malades qui s'étaient rétablis pendant les sept jours, sont envoyés avec les cinq cohortes : enfin un grand nombre de valets et de bêtes de somme les suivent.

Dans ce moment même, la cavalerie allemande arrive, et sur-le-champ elle s'efforce de pénétrer dans le camp par la porte Décumane : on ne la vit, à cause d'un bois qui l'avait converte, que quand elle fut tout proche du camp; de sorte que les marchands qui avaient leurs tentes près des retranchemens, n'eurent pas le temps de se retirer. Les nôtres qui ne s'attendaient à rien, en furent si surpris, que la cohorte qui était de garde, soutint à peine le premier choc. Les ennemis courent d'une porte à l'autre chercher une entrée, et nos soldats ne savent quelles manœuvres exécuter pour les garantir toutes. Heureusement les autres entrées étaient à couvert d'insulte, tant par leur position naturelle, que par les fortifications qu'on y avait ajoutées. L'effroi

règne dans tout le camp : on se demande l'un à l'autre la cause du trouble, et l'on ne pense ni à se réunir sous les enseignes, ni à donner à chacun son poste à défendre. L'un dit que le camp est déja emporté; l'autre que l'armée est taillée en pièces, le général tué, et que l'ennemi est venu tomber sur eux après sa victoire. La plupart se forgent des craintes superstitieuses au sujet du camp même, et se rappellent la disgrace de Cotta et de Titurius, qui avaient péri dans ce même château. Les Barbares, qui s'aperçoivent de notre consternation, ne doutent nullement de la vérité du rapport que le prisonnier leur avait fait, qu'il n'y avait que très-peu de garnison dans cette forteresse. Ils entreprennent donc de la forcer, et s'exhortent l'un l'autre à ne pas laisser échapper tant de richesses.

Dans le fort, était resté malade P. Sextius Baculus, qui avait servi sous César en qualité de premier centurion; nous en avons parlé dans le récit des combats précédens : depuis cinq jours, il n'avait pris aucune nourriture. Comptant peu sur son salut et sur celui des autres, il sort désarmé de sa tente, voit l'ennemi près d'entrer, et le péril très-pressant, il se saisit des armes qu'il trouve sous sa main, et défend la porte. Il est suivi des centurions de la cohorte qui était de garde,

et tous ensemble ils soutiennent l'attaque pendant quelque temps. Baculus ayant reçu de graves blessures, s'évanouit; à peine put-on le sauver en l'enlevant entre les bras : cependant l'effort qu'il avait fait, rassure assez les soldats, pour qu'ils osent tenir ferme dans les fortifications, et paraître les défendre.

Dans ce moment, ceux qui avaient été couper des blés ayant entendu le bruit de l'attaque, la cavalerie y court, et voit le danger imminent. Il n'y a point là de fortifications, qui puissent les mettre à couvert. Les soldats nouvellement enrôlés, peu expérimentés dans la guerre, regardent leurs officiers avec étonnement, et attendent leurs ordres. Les plus résolus sont troublés de cet accident auquel on ne s'attendait pas. Les Barbares apercevant de loin les enseignes, quittent l'attaque : ils croient d'abord que les légions qu'on leur avait dit s'être éloignées, revenaient; mais bientôt méprisant le petit nombre de ces troupes, ils fondent sur elles de toutes parts.

Les valets s'enfuient sur une hauteur voisine, d'où se trouvant chassés aussitôt, ils se jettent entre les rangs, et augmentent la frayeur des troupes. Les uns songent à former un triangle pour percer au travers de l'ennemi, jusqu'au camp qui était fort pro-

che, espérant que s'ils perdaient quelques hommes, du moins le reste pourrait échapper : d'autres sont d'avis de tenir sur la colline, et de courir tous ensemble la même fortune. Les vétérans que nous avons dit être partis sous les mêmes enseignes, ne sont point de cette opinion; ainsi après s'être encouragés mutuellement, ils partent sous la conduite de leur chef C. Trébonius, chevalier romain, percent au travers des ennemis, et arrivent tous sains et saufs au camp, sans avoir perdu un seul homme : les valets et la cavalerie les ayant suivis, se sauvent de même à la faveur du passage qu'ils leur avaient ouvert. A l'égard de ceux qui s'étaient arrêtés sur la colline, n'ayant encore aucune expérience de l'art militaire, ils n'eurent ni la résolution de persister à se défendre dans leur poste, ni le courage d'imiter la vigueur et la prompte détermination des autres : mais après avoir fait quelques efforts pour gagner le camp, ils s'engagèrent dans un mauvais poste. Leurs centurions, qui par leur valeur avaient mérité d'être tirés des bas emplois dans le reste des légions, pour être élevés aux premières places dans celle-ci, afin de ne pas perdre la gloire qu'ils s'étaient acquise, se firent tuer en combattant avec courage. Ayant fait reculer les ennemis à force de constance,

une partie des soldats, contre tout espoir, eut le bonheur de parvenir au camp : le reste fut enveloppé par les Barbares, et périt.

Les Allemands ne comptant plus forcer le camp, parce qu'ils virent que les nôtres s'étaient déja mis en défense, repassèrent le Rhin, avec le butin qu'ils avaient caché dans les forêts. Mais telle avait été l'alarme, que même après leur retraite, C. Volusénus qui arriva au camp la nuit même avec la cavalerie, ne put persuader que César fût près de paraître avec son armée en bon état. La crainte s'était emparée des esprits à un tel point, que comme si l'on eût perdu le sens, on voulait que toutes les légions eussent été taillées en pièces, et que la cavalerie seule eût échappé, prétendant que sans cette circonstance, les Allemands n'auraient jamais osé venir attaquer nos retranchemens. L'arrivée de César dissipa cette crainte.

A son retour, comme il connaissait l'incertitude des évènemens de la guerre, il ne se plaignit que de ce qu'on avait fait sortir les cohortes de leur poste, et représenta qu'on avait eu tort de s'exposer au moindre risque; que l'arrivée subite des ennemis aurait pu leur être très-préjudiciable : d'autant plus qu'ils avaient eu bien de la peine à chasser les Barbares des retranche-

mens et des portes du camp. Ce qui l'étonnait le plus, c'est que les Allemands qui avaient passé le Rhin à dessein de ravager le pays d'Ambiorix, fussent venus attaquer le camp des Romains, et eussent par-là rendu à ce prince un service signalé.

Ensuite César marcha de nouveau à la poursuite des ennemis, et il envoya partout contre eux ce grand nombre de troupes que lui avaient fournies les peuples voisins. Tous leurs bourgs furent brûlés, toutes leurs maisons réduites en cendres, tout mis au pillage. Les hommes et les chevaux consumèrent le blé; le mauvais temps et les pluies abimèrent le reste : le ravage fut si terrible, que si quelque habitant de ce pays échappa en se cachant, après la retraite de l'armée, il dut périr de faim et de misère. La cavalerie qui était dispersée partout, passa souvent par des endroits où des prisonniers disaient avoir vu Ambiorix prendre la fuite, et ils prétendaient même qu'il ne devait pas être bien loin. L'espérance de le saisir faisait tout entreprendre, jusqu'à l'impossible, parce que l'on était convaincu du plaisir que cette prise causerait à César; mais on ne put jamais y réussir. Toujours il échappait par des bois, par des montagnes où il passait la nuit; de là il gagnait d'autres can-

tons, d'autres provinces, accompagné de quatre cavaliers seulement, les seuls auxquels il crût pouvoir se fier.

Après cet horrible désastre que César fit éprouver à ses ennemis, et qui coûta aux Romains la perte de deux cohortes, il ramena son armée à Rheims. Là, ayant assemblé les états de la Gaule, il y examina l'affaire de ceux de Sens et de Chartres, condamna l'auteur de la révolte Accon à la peine de mort, et le fit exécuter suivant les anciennes lois romaines. Quelques-uns de ses complices s'enfuirent, de peur d'éprouver le même sort. Après avoir défendu aux Gaulois de les recevoir chez eux, César mit ses troupes en quartiers d'hiver, deux légions sur la frontière de Trèves, deux dans le canton de Langres, et six autres à Sens, capitale du Sénonais; ensuite les ayant toutes pourvues de blé, il alla, selon sa coutume, tenir les états de la Lombardie.

LIVRE SEPTIÈME.

I. Révolte presque générale des Gaules par le conseil de Vercingétorix. II. Retour de César. III. Siége de Bourges. IV. Vercingétorix rassure ses troupes. V. Division dans Autun. VI. Siége de Clermont. VII. Révolte de Litavicus. VIII. Grand combat auprès d'Alise : prise de Vercingétorix dans ce combat.

An. avant J. C. 52, de Rome 602.

La Gaule paraissant tranquille, César, comme il l'avait résolu, partit pour l'Italie à dessein d'y tenir les états. Là ayant appris le meurtre de Clodius, et que par un décret du sénat la jeunesse d'Italie était généralement obligée de prendre les armes, il fit faire des levées dans toute la province. La Gaule Transalpine ne tarda pas à le savoir ; et au bruit qui en courait, les Gaulois ajoutaient d'eux-mêmes une circonstance qui paraissait fondée, c'est que César serait retenu en Italie par ces troubles civils, et que pendant ces divisions il lui deviendrait impossible de venir joindre

son armée. Ces peuples toujours également affligés de se voir soumis au joug des Romains, crurent devoir profiter de l'occasion, et commencèrent à parler plus haut et plus librement de prendre les armes. Les principaux d'entre eux tiennent conseil dans les bois et dans les lieux écartés, se plaignent du supplice d'Accon, conviennent qu'il les intéresse tous, déplorent le triste état des Gaules; ils font toute sorte de promesses, et proposent les plus belles récompenses à ceux qui ouvriront la campagne, et qui, au péril de leur vie, rendront la liberté à la Gaule. Tous s'accordèrent à penser qu'avant de faire un éclat, il leur importait surtout d'empêcher César de rejoindre ses troupes; ce qui leur paraissait d'autant plus facile qu'il était défendu aux légions de sortir de leurs quartiers en son absence, et qu'il ne pouvait venir les joindre sans escorte. Qu'après tout, il valait mieux mourir les armes à la main, que de laisser flétrir leur ancienne gloire, et de ne pas recouvrer l'indépendance que leurs ancêtres leur avaient transmise.

Cette résolution prise, ceux de Chartres s'engagèrent à tout hasarder pour le salut commun: ils promirent de prendre l'initiative; et pour éviter qu'en se donnant publiquement des otages, l'affaire ne transpirât,

ils demandèrent qu'on se liât par serment sur les étendards, comme sur ce qu'il y avait de plus sacré parmi eux, de ne point les abandonner, après qu'ils auraient commencé. Les propositions de ceux de Chartres furent universellement applaudies : tous ceux qui étaient présens prêtèrent serment, et ayant pris jour pour l'exécution, on se sépara.

L'époque arrivée, ceux de Chartres ayant à leur tête Cotuatus et Conetodunus, deux désespérés, entrent dans Orléans, au signal convenu, et massacrent tous les citoyens romains que le commerce y avait attirés, entre autres C. Fusius Cotta, chevalier romain fort honnête homme, à qui César avait donné l'intendance des vivres, et pillent tout ce qu'ils avaient. Aussitôt le bruit s'en répandit par toute la Gaule; car lorsqu'il y arrive quelque chose d'important et d'intérêt majeur, les Gaulois s'en avertissent mutuellement par des cris qu'ils poussent dans les provinces et dans les campagnes, et ces cris se communiquent des uns aux autres; de sorte que ce qui s'était passé à Orléans au soleil levant, fut su en Auvergne avant neuf heures du soir, quoiqu'il y ait entre ces deux pays environ quatre-vingts lieues de distance.

Dans la même intention de se délivrer des Romains, Vercingétorix, jeune seigneur d'Au-

vergne, de grand crédit, fils de Celtillus qui avait eu le commandement de toute la Gaule, et qui fut assassiné par ses citoyens, parce qu'il aspirait à la souveraineté, assembla ceux de son parti, et n'eut pas de peine à les mettre en mouvement. A peine eut-on connu son dessein, que tout le monde courut aux armes. En vain Gobanition son oncle, et les principaux du pays qui ne croyaient pas devoir tenter la fortune contre les Romains, le chassèrent de Clermont; il n'en persévéra pas moins dans son entreprise. Il ramassa dans les environs les vagabonds et les débauchés qu'il put réunir. Avec cette poignée d'aventuriers il entraîna dans son parti tous ceux de la nation qu'il rencontra, et les sollicita de prendre les armes pour leur commune liberté. Par-là il rassembla de grandes forces, avec lesquelles il expulsa de la ville ceux qui l'en avaient peu auparavant chassé. Alors il est proclamé roi par ses partisans, et il députe de toutes parts pour sommer chacun d'être fidèle à ses engagemens. En peu de temps il met dans ses intérêts ceux de Sens, de Paris, du Poitou, du Quercy, de la Touraine, des cantons d'Évreux, du Perche et du Maine, du Limousin et de l'Anjou, avec le reste des peuples qui habitent les côtes de l'Océan : ils le choisissent tous pour leur général. Investi

de cette autorité, il leur ordonne à tous de lui donner des otages, de lui fournir promptement un certain nombre de troupes, et de se munir chacun chez eux, et dans un certain temps, de la quantité d'armes qu'il leur prescrivit. Il s'attacha surtout à posséder un bon corps de cavalerie, et joignant la sévérité à l'extrême exactitude, il retint par l'horreur des supplices les esprits flottans : car pour les fautes graves il les faisait punir par le feu ou par les plus cruelles tortures; et pour les petites, après leur avoir fait couper les oreilles ou arracher les yeux, il les renvoyait chez eux pour servir de leçon aux autres, et les maintenir dans le devoir par la grandeur du châtiment.

Quand par cette cruelle méthode il eut formé promptement une armée, il en envoya une partie dans le Rouergue sous la conduite de Lutérius de Cahors, homme d'une très-grande résolution; pour lui, il marcha vers le Berry. A son arrivée, ceux de Bourges députent vers les Autunois dont ils étaient alliés, pour leur demander du secours, afin d'être plus en état de tenir tête à l'ennemi commun. Les Autunois, de l'avis des généraux que César avait laissés pour commander en son absence, leur envoient de la cavalerie et de l'infanterie. Ce secours étant arrivé au bord

de la rivière de Loire qui sépare le Berry du pays d'Autun, y resta quelques jours, et n'ayant osé la passer, retourna d'où il était parti, et fit savoir à nos lieutenans, que la crainte d'être trahi par ceux du Berry, l'avait forcé de rebrousser chemin; qu'ils étaient informés que dans le cas qu'ils passassent la rivière, ces peuples d'une part et les Auvergnats de l'autre, avaient dessein de les envelopper. Cette excuse avait-elle un fondement réel, ou était-ce une perfidie? c'est ce qui m'est inconnu, et je ne puis rien assurer de certain à cet égard. Quoi qu'il en soit, à peine ce secours se fut-il éloigné, que ceux du Berry se joignirent aux Auvergnats.

A ces nouvelles, César qui vit les troubles de Rome apaisés par la valeur et la prudence de Pompée, partit pour la Gaule Transalpine. Quand il y fut arrivé, il se trouva fort embarrassé sur les moyens de se rendre vers ses troupes : car s'il les faisait venir dans la province, il comprenait qu'elles seraient attaquées dans leur marche, et forcées d'engager l'action sans lui; si au contraire il allait les joindre, il ne croyait pas qu'il y eût de la sûreté pour lui de confier sa personne, même à ceux qui paraissaient alors les plus tranquilles et les mieux intentionnés.

Cependant Lutérius de Cahors, envoyé chez

les peuples du Rouergue, les engage à prendre le parti des Auvergnats. De là il passe chez ceux du diocèse d'Agen et du Gévaudan, qui lui donnent des otages; et ayant réuni de grandes forces, il se prépare à entrer dans la province romaine du côté de Narbonne. Instruit de son dessein, César crut que préférablement à tout il devait se rendre dans cette ville. Son arrivée y rassura les plus intimidés. Il mit d'abord des garnisons dans la partie du Rouergue qui était soumise aux Romains, ainsi que dans le haut et dans le bas Languedoc, tous pays voisins de Narbonne, et frontières des ennemis : en même temps il enjoignit à une partie des troupes de la province et aux recrues qu'il avait amenées d'Italie, de s'assembler dans le Vivarais, qui touche à l'Auvergne.

Les affaires ainsi organisées, et Lutérius, qui ne croyait pas qu'il fût sûr de s'enfermer entre nos garnisons, s'étant éloigné, César se rendit dans le Vivarais. Quoique les montagnes des Cevennes qui séparent ce pays de l'Auvergne, fussent couvertes de neige, et que l'on se trouvât alors dans la saison la plus rigoureuse de l'année, cependant à force de travail, ses soldats écartèrent la neige qui était haute de six pieds, et lui ouvrirent un chemin pour arriver chez les peuples de l'Auvergne. Après être tombé sur eux lorsqu'ils y

pensaient le moins (car ils se croyaient à couvert par les Cevennes, comme par un mur impénétrable, où jamais on n'avait vu trace d'homme dans cette saison), il ordonne à sa cavalerie de s'étendre de tous côtés le plus qu'il lui serait possible, et de jeter la plus grande consternation parmi les ennemis. La renommée et les courriers informèrent aussitôt Vercingétorix de ce qui se passait; alors tous les Auvergnats éperdus l'environnent, le prient de pourvoir à leur salut, et de les garantir du pillage des ennemis, surtout puisqu'il voit bien que tout le fort de la guerre tombe sur eux. Touché de leurs plaintes, il quitte le Berry, et marche en Auvergne.

César, qui s'était douté que Vercingétorix ferait cette démarche, après avoir séjourné là deux jours, quitte l'armée sous prétexte de faire des recrues et d'assembler de la cavalerie : il en laisse le commandement au jeune Brutus, lui recommande de faire battre la campagne par la cavalerie, et l'assure qu'il fera en sorte d'être de retour dans trois jours. Après avoir pris ces arrangemens, il part, marche à grandes journées, et se rend à Vienne au moment où on l'y attendait le moins. Il y trouva la cavalerie nouvellement levée, qu'il y avait envoyée plusieurs jours auparavant; ensuite marchant nuit et jour, il tra-

verse le pays d'Autun, et se rend à Langres, où deux de ses légions étaient en quartier d'hiver. Il se hâtait ainsi, pour prévenir les mauvais desseins des Autunois, supposé qu'ils en eussent. Dès qu'il fut arrivé, il envoya ordre aux autres légions de le joindre, et les rassembla toutes, avant que les Auvergnats pussent être instruits de son arrivée. Vercingétorix en ayant eu connaissance, ramena son armée dans le Berry, d'où il alla assiéger Moulins en Bourbonnais, où César avait établi les Boiens après les avoir vaincus dans la bataille contre les Suisses, à condition qu'ils dépendraient des Autunois.

Cette entreprise mit César dans un grand embarras sur le parti qu'il devait prendre. S'il laissait le reste de l'hiver ses légions campées dans un seul endroit, il craignait qu'en abandonnant ainsi des peuples tributaires de ceux d'Autun, il ne soulevât contre lui toute la Gaule, qui verrait que ses amis ne pouvaient compter sur sa protection. Si au contraire il entrait en campagne de trop bonne heure, il craignait de manquer de vivres, à cause des obstacles qu'il y avait à en faire transporter. Toutes réflexions faites, il jugea convenable de s'exposer plutôt à toutes sortes d'incommodités, que de souffrir un affront capable de rebuter ses alliés. Ce parti pris, il exhorte

les Autunois à lui fournir des vivres; il envoie avertir ceux du Bourbonnais de sa marche, les engageant à tenir bon, et à se défendre courageusement; en même temps il laisse à Sens deux légions avec tout le bagage de l'armée et marche vers le Bourbonnais.

Arrivé le lendemain à Château-Landon, ville du Sénonais, il résolut de l'attaquer, tant pour ne point laisser d'ennemi derrière lui, que pour tirer des vivres plus commodément. La circonvallation en fut faite en deux jours; et le troisième, la place ayant demandé à capituler, il se fit livrer armes, chevaux, et six cents otages. César laissa C. Trébonius son lieutenant consommer le traité; pour lui, sans s'arrêter, il continua son chemin à Orléans, ville dépendante de ceux de Chartres, qui ne faisaient que se préparer à y envoyer du secours, croyant que Château-Landon dont ils avaient appris le siége, tiendrait plus longtemps. César y arriva le deuxième jour, campa devant la place, remit l'assaut au lendemain, parce qu'il était trop tard, et ordonna aux siens de faire tous les préparatifs en conséquence. Orléans avait un pont sur la rivière de Loire, et César craignant que les habitans ne s'échappassent par cette issue pendant la nuit, y mit deux légions de garde. En effet vers minuit les assiégés commencèrent à sortir

sans bruit, et à passer l'eau. César en ayant été averti par ses coureurs, met le feu aux portes, introduit dans la ville les légions qu'il avait fait tenir toutes prêtes, et s'en rend maître : peu des ennemis échappèrent; presque tous furent pris, parce que le pont qui était étroit, ainsi que les chemins, ne permettait pas à cette multitude de passer toute à la fois. La place fut pillée et brûlée, et le butin abandonné aux troupes. Il passa ensuite la rivière, et entra dans le Berry.

A peine Vercingétorix apprend-il l'arrivée de César, qu'il lève le siége et marche à lui. Ce dernier avait mis en passant le siége devant Neuvy, ville du Berry, qui se trouvait sur son chemin : cette ville lui ayant envoyé demander grace, pour profiter de la même activité qui lui avait été si utile en tout le reste, il ordonne sur-le-champ qu'on lui remette les armes, les chevaux et des otages. Une partie des otages était déja livrée, et le reste des conditions sur le point de se conclure, plusieurs officiers et quelques soldats entraient même dans la ville pour recevoir les armes et les chevaux, lorsque parut tout-à-coup la cavalerie ennemie qui précédait l'armée de Vercingétorix. Les habitans qui l'aperçurent, se flattant d'être bientôt secourus, courent aux armes en poussant de grands

cris, ferment les portes, et vont border le rempart. Les officiers et les soldats qui étaient entrés, jugeant au bruit que faisaient les Gaulois, qu'ils avaient pris quelque nouvelle résolution, mettent l'épée à la main, s'emparent des portes, et se retirent tous sans perte.

César ordonne que l'on fasse sortir du camp sa cavalerie, et l'envoie escarmoucher contre celle de l'ennemi ; comme elle souffrait, il la fait soutenir par environ six cents cavaliers allemands qu'il avait auprès de lui depuis le commencement de la guerre. Les Gaulois ne purent tenir contre eux; ils prirent la fuite, et se replièrent après une perte considérable sur le gros de leur armée. Ce revers ayant de nouveau rempli les habitans de frayeur, ils se saisirent de ceux qu'ils crurent auteurs de la révolte, les livrèrent à César, et se rendirent à lui. De là il vint assiéger Bourges, très-grande et très-forte ville, située vers les confins et dans le canton le plus fertile du Berry. Il comptait que la prise de cette place lui soumettrait tout le pays.

Vercingétorix ému des pertes consécutives de Château-Landon, d'Orléans et de Neuvy, assemble son conseil, lui représente qu'il s'agissait de faire la guerre tout autrement que par le passé; qu'il fallait surtout s'attacher à intercepter aux Romains les vivres et

le fourrage ; qu'il était aisé d'y réussir, puisqu'ils avaient tant de cavalerie, et que la saison les favorisait ; qu'il n'y avait point encore d'herbe à faucher, ce qui obligerait l'ennemi à s'écarter pour en chercher dans les maisons, et faciliterait à leur cavalerie le moyen de le détruire ; que d'ailleurs le salut commun exigeait que l'on sacrifiât ses intérêts particuliers; qu'il fallait brûler les villages et les maisons dans tous les environs, depuis Bourbon-l'Archambaud, où l'on pouvait juger que l'ennemi viendrait faire du fourrage; que pour eux, ils n'en manqueraient pas, puisque ceux qui avaient la guerre sur leurs frontières remédieraient à leur disette : que les Romains ou ne pourraient supporter la famine, ou s'exposeraient aux plus grands périls en s'éloignant de leur camp pour aller chercher des vivres; qu'il était également avantageux, ou de les tuer ou d'enlever leur bagage sans lequel ils ne pouvaient faire la guerre; que de plus il était nécessaire de brûler les villes, qui par leur situation, ou faute d'être fortifiées, n'étaient pas hors de danger, afin qu'elles ne servissent point de retraite à leur milice qui se débaucherait, ni aux Romains pour en tirer des vivres; que si cette mesure leur paraissait dure et pénible, il devait encore leur être bien douloureux de voir leurs femmes et

leurs enfans traînés en esclavage, et d'être massacrés eux-mêmes, ce qui ne pouvait manquer d'ariver aux vaincus.

Cet avis approuvé d'un consentement unanime, plus de vingt villes de Berry furent brûlées en un jour; les pays voisins en firent de même, de sorte qu'on ne voyait qu'incendies de toutes parts. Quelque affligeant que fût ce spectacle pour ces peuples, ils se consolaient, parce que se croyant presque sûrs de la victoire, ils espéraient réparer en peu de temps leurs désastres. On délibéra même en plein conseil sur ce qu'on ferait de Bourges, si on le brûlerait, ou si on le défendrait; mais tous les habitans se jetèrent aux pieds des Gaulois, pour les prier de ne point les obliger de brûler eux-mêmes une ville qui était une des plus belles de toute la Gaule, l'ornement et le soutien de la province, représentant que sa position la rendait facile à garantir, parce qu'elle était presque environnée de tous côtés d'une rivière et d'un marais, et qu'elle n'avait qu'une avenue fort étroite. On leur accorde ce qu'ils demandent; Vercingétorix lui-même, après s'y être opposé d'abord, se rendit enfin à leurs prières par compassion pour le peuple; et l'on choisit des gens capables de défendre la ville.

Le général ennemi s'occupe ensuite de

suivre César à petites journées, et vient camper à cinq lieues de Bourges dans un poste protégé par des bois et des marais : là on venait l'informer de ce qui se passait chaque jour au siége, et il renvoyait ses ordres. Il observait tous les endroits où nous allions chercher des vivres et du fourrage ; et quand les nôtres étaient contraints de se disperser et de s'éloigner, il ne manquait pas de les assaillir, et de leur causer les plus graves embarras, quoique nos soldats prissent leurs précautions pour ne pas être rencontrés, et qu'ils sortissent à différens temps et par différens chemins.

César s'étant posté du côté de cette avenue étroite qui, comme nous l'avons dit, n'était garantie ni par la rivière ni par les marais, fit élever une terrasse, construire des mantelets et bâtir deux tours ; car la situation de la ville empêchait qu'on ne pût l'investir. A l'égard des vivres, il ne cessa d'en demander à ceux d'Autun et du Bourbonnais : les uns qui agissaient sans affection, ne lui étaient pas d'un grand secours ; les autres peu riches et ne possédant qu'un petit et faible canton, eurent bientôt épuisé leur récolte. L'armée eut donc beaucoup à souffrir de la disette des vivres, par la pauvreté des peuples du Bourbonnais, par l'inexactitude de ceux d'Autun,

et par l'incendie des villes et des villages. Tels furent les progrès du mal, que pendant plusieurs jours les soldats manquèrent de pain, et ne se nourrirent que du bétail qu'on était obligé de faire venir de fort loin : cependant jamais il ne leur échappa un mot indigne de la vertu romaine, ni de la gloire dont leurs précédentes victoires les avaient couverts. Lors même que César visitant les travaux, et s'adressant tour-à-tour à chaque légion, leur offrait de lever le siége, si la faim leur était trop rude à supporter, tous le priaient de n'en rien faire, lui représentant que depuis plusieurs années qu'ils servaient sous lui, ils s'étaient toujours comportés de sorte qu'ils n'avaient reçu aucun affront, et n'avaient jamais rien entrepris sans l'exécuter; qu'ils se croiraient perdus de réputation, s'ils abandonnaient le siége qu'ils avaient commencé, et qu'ils aimaient mieux tout souffrir, que de ne pas venger la mort des citoyens romains, qui avaient péri à Orléans par la perfidie des Gaulois. C'est ainsi qu'ils en parlaient à leurs officiers, pour qu'ils en instruisissent César de leur part.

Déja les tours étaient près du mur, quand on apprit par des prisonniers, que Vercingétorix, après avoir consumé le fourrage des environs, avait décampé pour s'approcher

de Bourges; et qu'il s'était mis en embuscade avec de la cavalerie et de l'infanterie légère dans un lieu où il croyait que les nôtres iraient fourrager le lendemain. A cette nouvelle, César se met en marche vers minuit dans le plus profond silence, et arrive le matin près du camp des ennemis. Ceux-ci ayant bientôt su de leurs coureurs l'arrivée de César, envoyèrent leur bagage et leurs chariots dans le plus épais des bois, et se rangèrent en bataille sur une hauteur découverte. César qui en eut avis, ordonna aux siens de mettre aussi au plus vite leur bagage dans un même lieu, et de se préparer au combat.

La colline où l'ennemi s'était retranché, avait une pente douce, et se trouvait bordée presque tout à l'entour d'un marais embarrassé et difficile à traverser, quoiqu'il n'eût que cinquante pas de large. Les Gaulois ayant rompu les ponts, se tenaient sur cette colline qu'ils regardaient comme un lieu de sûreté; et distribués par nations, ils avaient de bons corps-de-garde à tous les gués et passages de ce marais, disposés à fondre de la hauteur sur les Romains, s'ils voulaient les forcer. A voir la proximité du lieu, on aurait cru qu'ils ne demandaient pas mieux que d'en venir aux mains; mais quand on considérait que les choses n'étaient pas égales,

on s'apercevait sans peine qu'ils faisaient parade d'un sentiment bien éloigné de leur intention. Nos troupes indignées de ce que les ennemis osaient soutenir leur vue de si près, demandaient le signal du combat. Mais César leur remontra qu'ils achèteraient la victoire trop cher; qu'il faudrait la payer de la vie de trop de braves; que les voyant prêts à tout hasarder pour sa gloire, il ne pourrait se pardonner d'avoir sacrifié leur salut au sien propre. Après les avoir ainsi consolés, il les ramena le même jour au camp, et donna ses ordres pour tout le reste de ce qui regardait le siége.

De retour à son poste, Vercingétorix est accusé de trahison, sur ce qu'il s'était approché des Romains; qu'il s'était éloigné avec toute la cavalerie; qu'il avait laissé tant de troupes sans général, et que son départ avait donné à l'ennemi le moyen de venir les attaquer tout à leur aise et avec tant de diligence. On prétendait que ce concours d'événemens n'était pas l'effet du hasard, etqu'assurément il y avait là quelque dessein prémédité; que sans doute il aimait mieux tenir l'empire des Gaules de la main de César que de leur générosité. A ces accusations il répondit qu'il n'avait décampé que parce que le fourrage leur manquait, et qu'eux-mêmes

l'en avaient prié; qu'il ne s'était approché des Romains, que parce que le poste avantageux où il les avait laissés, se défendait de lui-même; qu'il avait emmené avec lui la cavalerie, parce qu'elle ne pouvait être d'aucun usage dans un lieu marécageux, et qu'elle était utile où il l'avait menée; qu'à son départ il n'avait exprès laissé le commandement à personne, de peur que celui qu'il en aurait chargé, ne livrât la bataille pour plaire à la multitude, qui, incapable de constance, paraissait la désirer, parce qu'elle ne pouvait plus soutenir les travaux et les fatigues de la guerre. Si l'ennemi était venu par hasard, ils devaient en remercier la fortune; si c'était à l'instigation de quelqu'un, ils lui avaient obligation de leur avoir fourni le moyen de voir du haut de leur colline sa faiblesse et sa lâcheté; puisque n'osant combattre, il s'était honteusement retiré dans son camp; qu'il ne souhaitait point d'obtenir de César par trahison une autorité qu'il pouvait obtenir par la victoire, dont lui et tous les Gaulois devaient déja être assurés; qu'il était prêt même à leur remettre le commandement, s'ils croyaient qu'il lui fît plus d'honneur qu'ils n'en tiraient de profit; et afin, ajouta-t-il, que vous soyez convaincus de ma bonne foi, écoutez les soldats romains eux-mêmes. Il fit paraître alors

devant eux des valets qu'il avait pris au fourrage peu de jours auparavant, et disposés par la faim et les rigueurs de la prison à dire tout ce qu'il voulait. Ceux-ci auxquels il avait fait la leçon, déclarèrent qu'ils étaient des soldats légionnaires, que la famine et la misère avaient fait sortir secrètement du camp, pour voir s'ils ne pourraient point trouver dans les campagnes du blé et du bétail; que toute l'armée était dans la même disette; que les forces leur manquaient, et qu'ils ne pouvaient plus fournir au travail; de sorte que César avait résolu de lever le siége dans trois jours, si la ville ne se rendait pas. Voilà pourtant, dit Vercingétorix, les services que vous rend celui que vous accusez de trahison! c'est par ses soins et sans qu'il vous en coûte une goutte de sang, que vous voyez une forte armée victorieuse presque détruite par la faim, et réduite à s'enfuir honteusement sans trouver de retraite.

On n'entend aussitôt que des murmures d'applaudissemens, les Barbares entrechoquent leurs armes, selon leur coutume : ils s'écrient que Vercingétorix est un parfait général, digne de toute confiance, et qu'on ne saurait mieux conduire une guerre. En même temps ils ordonnent d'introduire dans la place assiégée un corps de dix mille hommes de

l'élite de toute l'armée, ne croyant pas devoir remettre le salut commun entre les mains des seuls habitans de Bourges, lesquels, s'ils parvenaient à conserver leur ville, ne manqueraient pas de s'attribuer tout l'honneur de la victoire.

Au grand courage des nôtres les Gaulois opposaient mille stratagèmes divers; car cette nation qui est très-industrieuse, sait à merveille imiter tout ce qu'elle voit faire. Ils neutralisaient donc l'effet des faux que nous mettions en usage, en les saisissant avec des lacets; et quand ils les tenaient ainsi accrochées, ils les tiraient à eux à l'aide de leurs machines. Ils ruinaient aussi nos terrasses, en les minant par dessous; genre de travail dans lequel ils sont d'autant plus habiles, que leur pays est plein de mines de fer, et qu'ils sont accoutumés à creuser, et à pratiquer des conduits souterrains. Ils avaient de tous côtés garni leurs murailles de tours couvertes de cuir. Nuit et jour ils faisaient des sorties, et brûlaient nos ouvrages, ou tombaient sur nos travailleurs. A mesure qu'en édifiant nos terrasses nous élevions nos tours, ils élevaient les leurs à proportion au moyen des mâts qui s'y trouvaient attachés, et sur lesquels ils construisaient de nouvelles galeries. Tentions-nous d'ouvrir une mine, ils l'éventaient, la

remplissant de pieux pointus et durcis au feu, de poix bouillante, et de grosses masses de pierres; par-là ils arrêtaient les mineurs, et les empêchaient d'approcher des murs.

Les murailles chez les Gaulois sont presque toujours faites de la même manière. Ils couchent par terre de leur long de grosses poutres à deux pieds de distance l'une de l'autre; en dedans ils les attachent ensemble par des traverses, et remplissent de terre ce vide de deux pieds: ce même vide est comblé à l'extérieur de grosses pierres. A ce lit de poutres, de terre et de pierres, ils en ajoutent un second, gardant toujours le même intervalle, de sorte que les poutres ne se touchent point, et sont supportées par les pierres placées entre chaque rang. L'ouvrage est ainsi continué jusqu'à la hauteur convenable. Ces rangs de poutres et de pierres ainsi entrelacés en échiquier font un assez agréable effet; et ces sortes de murailles sont très-utiles et très-commodes pour la défense des villes : car les pierres les mettent à couvert du feu, et les poutres du bélier : ces poutres ayant ordinairement quarante pieds de long, la muraille a de même quarante pieds d'épaisseur, et ne saurait être ni enfoncée ni démolie.

Le siége retardé par tant d'obstacles, l'était encore par la boue, le froid et les pluies

continuelles qu'avaient à souffrir nos soldats : cependant ils surmontèrent toutes ces difficultés par un travail opiniâtre, de sorte qu'en vingt-cinq jours on éleva une terrasse de trois cent trente pieds de large sur quatre-vingts de haut. Comme elle touchait presque aux murailles de la ville, et que César, selon sa coutume, était présent à l'ouvrage, encourageant les soldats à travailler sans relâche, on vit un peu avant minuit fumer cette terrasse, l'ennemi étant venu par des conduits souterrains y mettre le feu. En même temps il s'élève un cri de tout le rempart, et les Gaulois font une sortie par deux endroits entre les tours. Des murailles, les uns jettent sur notre terrasse des flambeaux allumés avec du bois bien sec; d'autres versent de la poix fondue et toutes sortes d'autres matières combustibles; de manière qu'on ne savait où courir, ni où il était nécessaire de porter un plus prompt secours. Mais comme César avait toujours deux légions en réserve dans les retranchemens, et que les autres se relevaient pour le travail, on fut bientôt en état de remédier à tout; les uns tenaient tête à ceux qui attaquaient, les autres reculaient les tours, et coupaient la terrasse pour empêcher le feu de se communiquer, tandis que toutes les troupes du camp coururent éteindre le feu.

Le reste de la nuit se passa dans cette occupation ; partout on faisait face, et les ennemis se fortifiaient dans l'espérance de la victoire, avec d'autant plus de raison, qu'ils voyaient les mantelets des tours brûlés, et qu'il n'était pas aisé d'aller à découvert au secours de ces tours : de plus des troupes fraîches venaient sans cesse relever celles qui étaient fatiguées, parce qu'ils croyaient que le salut de toute la Gaule dépendait de ce moment. Sur ces entrefaites il arriva en notre présence un événement qui nous a paru digne d'être rapporté. Il y avait un Gaulois hors de la porte de la ville, qui jetait dans le feu, vis-à-vis d'une de nos tours, des boules de suif et de poix qu'on lui passait de main en main. Un coup de trait lancé par une machine le traverse de part en part, et le tue. Un de ses voisins montant aussitôt par-dessus son corps, le remplace, et périt de même : un troisième lui succède ; il éprouve un sort pareil, puis un quatrième ; en un mot cette place ne resta vacante, que lorsque le feu qui avait pris à la terrasse fut éteint, et que l'ennemi sur tous les points eut été repoussé dans la ville, ce qui finit le combat.

Les Gaulois, après avoir tout tenté, voyant que rien ne leur réussissait, s'assemblèrent le lendemain, et de l'avis de Vercingétorix et

par ses ordres, ils prirent la résolution d'abandonner la place; ce qu'ils remirent à la nuit, dans l'espérance de pouvoir le faire sans grand risque, parce que le camp de Vercingétorix n'était pas éloigné de la ville, et que le marais situé entre elle et notre camp empêcherait les Romains de les suivre. Au moment où ils se disposaient à partir, les mères de famille vinrent en larmes se jeter à leurs pieds, les conjurant de ne point les livrer à leurs ennemis, elles et leurs enfans trop faibles et trop jeunes encore pour fuir avec eux. Quand elles les virent fermes dans leur résolution (car souvent la crainte d'un extrême péril bannit toute pitié), elles se mirent à jeter des cris pour avertir les Romains de leur fuite. Les Gaulois effrayés, et craignant que notre cavalerie ne leur fermât le passage, abandonnèrent leur dessein.

Le lendemain César fit avancer une tour, et mettre la dernière main aux ouvrages qu'il avait ordonnés : une grosse pluie étant survenue, il crut ce temps favorable pour exécuter une entreprise qu'il forma sur-le-champ, parce qu'il s'aperçut que la muraille de la ville n'était pas gardée avec assez de soin. Sur cette découverte, il fit travailler les siens avec moins d'activité, et leur donna ses ordres. Après avoir exhorté ses légions qui étaient à

couvert dans la tranchée, à recueillir enfin le fruit de la victoire qu'ils avaient méritée par tant de travaux, il proposa des prix à ceux qui les premiers escaladeraient le rempart. Le signal ne fut pas plus tôt donné, que de tous côtés les troupes s'élancèrent, et remplirent bientôt les murs.

Surpris de cette attaque, chassés de leurs remparts et de leurs tours, les ennemis se rangèrent en forme de coin dans le marché et dans les places publiques, résolus de faire face de quelque côté qu'on vînt les assaillir. Quand ils virent que personne ne s'avançait contre eux, mais que les Romains se répandaient de toutes parts le long de la muraille, la crainte qu'on ne leur ôtât toute espérance de se retirer, leur fit jeter leurs armes, et courir tout d'une haleine vers l'autre extrémité de la ville, où une partie fut tuée par notre infanterie, en voulant se sauver en foule par des portes trop étroites; l'autre assommée dehors par la cavalerie: il n'y eut aucun de nos soldats qui s'amusât à piller. Les troupes irritées du massacre d'Orléans, et des peines que ce siége leur avait données, n'épargnèrent ni femmes, ni enfans, ni vieillards. Enfin de tout ce peuple composé d'environ quarante mille personnes, à peine huit cents, qui au premier bruit qu'elles avaient entendu étaient

sorties de la ville, arrivèrent-elles heureusement auprès de Vercingétorix. Celui-ci craignant une émeute à leur occasion, et que la pitié qu'inspiraient leurs malheurs n'excitât le murmure de l'armée, les reçut au milieu de la nuit sans éclat, et envoya au-devant d'elles ses amis et les principaux de chaque nation pour les séparer, et les mener chacune dans le quartier du camp qui, dès le principe, avait été assigné à chaque peuple.

Le lendemain il assemble le conseil, console et engage tous ses membres à ne pas s'affliger, et à ne pas perdre courage, par suite du revers survenu : les Romains (leur dit-il) n'étaient redevables de cet avantage, ni à leur valeur, ni à la bonté de leurs troupes, mais à certaines ruses de guerre, et à une connaissance de l'art des siéges que les Gaulois n'avaient pas ; ils se trompaient fort, s'ils comptaient qu'on dût toujours être heureux dans la guerre : qu'ils lui étaient témoins que jamais ils n'ont été d'avis de défendre Bourges ; que la démarche imprudente de ses habitans, et la trop grande condescendance des autres, étaient la cause du malheur qui venait d'arriver ; mais que bientôt il y remédierait d'une manière beaucoup plus avantageuse ; qu'il trouverait moyen de mettre dans leur parti ceux des autres peuples qui en avaient pris

au contraire ; qu'après cette union de toutes les Gaules, l'univers ne saurait leur résister, et qu'ils ne tarderaient pas à en voir l'effet : qu'en attendant, il croyait que leur salut commun exigeait qu'ils fortifiassent leur camp, pour être plus en état de s'opposer aux brusques attaques.

Ce discours fut d'autant mieux accueilli, qu'il fit voir que malgré cette grande disgrace il ne perdait point courage, ne cachait point ses sentimens, ni ne craignait de se montrer publiquement. On lui trouvait d'autant plus de sagesse et de prévoyance, qu'avant le siége, il avait d'abord été d'avis de brûler Bourges, et de l'abandonner ensuite. Il lui arriva donc le contraire des autres généraux ; les mauvais succès diminuent ordinairement leur crédit, et le sien ne fit qu'augmenter après la perte de cette place. En même temps, ils se flattaient, sur sa parole, de voir tous les peuples des Gaules ne former qu'un seul parti ; ils commencèrent donc pour la première fois à se retrancher dans un camp ; et ces hommes peu accoutumés au travail furent tellement abattus par l'adversité, qu'ils devinrent obéissans, et prêts à tout souffrir.

De son côté, Vercingétorix ne négligeait pas les moyens de réaliser sa promesse et de réunir tous les autres peuples de la Gaule

dans les mêmes intérêts ; il employait les offres séduisantes et les présens pour gagner les principaux d'entre eux. Il se servait dans ce but d'hommes adroits, propres à les tromper par des discours engageans, ou par une feinte amitié. Il répara l'équipage de ceux qui s'étaient sauvés du siége ; et afin de recruter ses troupes qui étaient fort diminuées, il exigea un certain nombre d'hommes de chaque nation, leur enjoignant de les faire rendre au camp, certain jour marqué. Il commanda en même temps qu'on lui envoyât tous les archers, dont les Gaulois étaient très-bien fournis : par ce moyen il remplit bientôt les vides occasionnés par la défaite de Bourges. Sur ces entrefaites Theutomatus, fils d'Ollovicon, roi de l'Agénois, dont le père avait été déclaré notre ami par le sénat, vint le joindre avec un gros corps de cavalerie et d'infanterie qu'il avait levé dans l'Aquitaine.

César s'arrêta plusieurs jours à Bourges, où il trouva une grande abondance de blé et d'autres vivres, qui lui servirent à refaire son armée de la fatigue et de la disette qu'elle avait souffertes. L'hiver qui allait finir l'appelait à la guerre, et il avait dessein d'aborder l'ennemi, soit pour chercher à le débusquer de ses bois et de ses marais, ou pour l'y assiéger ; lorsque les principaux de ceux d'Autun

vinrent en députation le prier de pourvoir incessamment aux affaires de leur nation qui se trouvait en grand péril : ils lui représentèrent que par une ancienne coutume ils créaient un seul magistrat, dont l'autorité souveraine ne durait qu'un an ; qu'aujourd'hui deux étaient pourvus de cette suprême dignité, et prétendaient également avoir été légitimement choisis ; que l'un d'eux appelé Convictolitan, était un jeune homme d'une naissance illustre ; que l'autre nommé Cotus, était d'une très-ancienne famille, jouissant du plus haut crédit, et soutenu des plus honorables alliances ; que son frère Védéliacus avait exercé la même charge l'année précédente ; que toute la nation avait pris les armes à ce sujet, que le sénat et le peuple étaient divisés, chacun s'attachant à l'un ou à l'autre ; que si cette contestation durait encore long-temps, on verrait bientôt une partie de la nation en venir aux mains avec l'autre ; que sa diligence et son autorité pouvaient prévenir ce malheur.

Bien que César sentît qu'il serait préjudiciable à nos affaires d'abandonner la poursuite de la guerre et de l'ennemi ; cependant comme il n'ignorait pas les grandes calamités qui naissent d'une guerre civile, il jugea convenable de prévenir celle-ci, de peur qu'un

peuple aussi puissant, aussi attaché aux Romains, qu'un peuple qu'il avait toujours protégé et qu'il avait pris plaisir à soutenir, n'en vînt aux mains, et que le parti qui se défierait de ses forces, n'appelât Vercingétorix à son secours. Mais comme d'après les lois autunoises, il était défendu au souverain magistrat de passer les frontières du canton, il résolut de se transporter sur le lieu, pour ne rien diminuer de leurs droits, et ne porter aucune atteinte à leurs institutions. Dès qu'il y fut arrivé, il cita devant lui à Décise tout le Sénat, et les deux compétiteurs. Presque toute la nation s'y étant assemblée, et César ayant appris de quelques-uns d'entre eux qu'il entretint en particulier, que Cotus avait été élu par son frère, dans un lieu et dans un temps différens de celui où l'élection devait se faire; que d'ailleurs leurs lois ne permettaient pas de prendre deux sujets dans une même famille, du vivant l'un de l'autre; que même ils ne pouvaient siéger en même temps dans le sénat; il obligea Cotus à se démettre, et confirma Convictolitan que les magistrats avaient solennellement élu, suivant la coutume nationale.

Cet arrêt rendu, il exhorte les Autunois à oublier leurs disputes et leurs dissensions, à ne plus se souvenir du passé, et à tourner

toutes leurs pensées vers la guerre, pouvant compter qu'il les récompenserait selon leurs services, quand la Gaule serait soumise. En même temps il leur demanda dix mille hommes de pied et toute leur cavalerie, qu'il destinait à mettre en garnison dans les villes pour la commodité des vivres. Il partagea son armée en deux corps, donnant à Labiénus quatre légions avec une partie de la cavalerie, qu'il devait mener contre ceux de Sens et les Parisiens; et avec six autres et le reste de la cavalerie, il marcha contre les Auvergnats près de l'Allier, à dessein d'assiéger Clermont. Vercingétorix qui en fut averti, fit rompre tous les ponts, et marcha de l'autre côté de cette rivière.

Comme les deux armées étaient en présence, la rivière entre deux, et qu'elles campaient presque toujours en face l'une de l'autre, il envoya des coureurs pour empêcher les Romains de construire un pont, et d'y faire passer leurs troupes. César se trouva par-là fort embarrassé: car il craignait que le passage de l'Allier ne lui fît perdre la meilleure partie de l'été, parce qu'il n'est pour ainsi dire guéable qu'en automne. Pour prévenir cet inconvénient, il vint camper dans un quartier couvert de bois, vis-à-vis du poste où s'était trouvé un pont que Vercingétorix

avait fait rompre : il y resta caché le lendemain avec deux légions, et fit partir le reste de ses troupes et tout le bagage, selon la coutume, après avoir seulement retenu quatre cohortes de chaque légion, afin que le nombre n'en parût pas diminué. Il leur ordonna de faire toute la diligence possible : quand il conjectura qu'elles avaient eu le temps de se rendre au lieu où elles devaient camper, il fit reconstruire le pont sur les mêmes pilotis qui avaient servi à l'autre, et dont le pied était resté intact. L'ouvrage ayant été achevé en fort peu de temps, il fit passer ses troupes, prit une position, et rappela le reste de son armée. Sur cette nouvelle, Vercingétorix s'avança en toute hâte vers Clermont, pour n'être pas forcé de combattre malgré lui.

En cinq journées de marche, César se rendit aussi devant cette ville : le même jour il y eut quelques légères escarmouches de cavalerie, pendant lesquelles César ayant reconnu la place, et voyant qu'elle était située sur une fort haute montagne, dont toutes les avenues présentaient un accès difficile, désespéra de pouvoir l'emporter d'assaut. Il ne jugea pas à propos d'en former le siége, qu'il n'eût d'abord pourvu aux approvisionnemens. De son côté, Vercingétorix s'était campé sur la montagne sous les murs de la ville, et avait

disposé séparément les troupes de chaque nation à peu de distance les unes des autres, de sorte qu'elles occupaient toute la hauteur de la montagne, ce qui en rendait l'aspect terrible. Tous les jours, au lever du soleil, il faisait assembler auprès de lui ceux des chefs de ces peuples qu'il avait choisis pour son conseil, soit afin de leur communiquer ses desseins, ou de régler ce qu'il fallait faire : cependant jaloux d'éprouver le courage et la valeur des siens, il ne laissait passer presque aucun jour sans faire combattre sa cavalerie qu'il entremêlait d'archers. Au pied de la montagne sur laquelle la ville était assise, et à l'opposite de la place, se trouvait une colline bien fortifiée et escarpée de toutes parts : une fois maîtres de ce poste, nous ôtions à l'ennemi la commodité de l'eau et du fourrage ; mais il y avait des troupes, qui à la vérité étaient en petit nombre. César s'en étant aperçu, sortit secrètement de son camp dans le silence de la nuit, en chassa la garde ennemie, s'en empara avant qu'elle pût être secourue, y établit deux légions, et la joignit à son camp par un double fossé de douze pieds de profondeur, afin que sans craindre une attaque soudaine, on pût manœuvrer en toute sûreté du grand au petit camp.

Tandis que ces évènemens avaient lieu à

Clermont, Convictolitan seigneur autunois, qui, comme on l'a vu, devait sa dignité à César, séduit par l'or des Auvergnats, met dans son parti quelques jeunes gens, dont les principaux étaient Litavicus et ses frères, des plus illustres familles du pays. Après avoir partagé avec eux l'argent qu'il avait reçu, il les exhorte à se souvenir qu'ils sont nés libres et pour commander : il leur représente qu'il n'y a plus que leur nation qui retarde une victoire certaine, que la Gaule est sur le point de remporter; que leur crédit seul retient les autres, sinon les Romains seraient forcés d'évacuer le pays; qu'à la vérité il avait quelque obligation à César, lequel après tout n'avait fait que lui rendre justice ; mais qu'il devait encore plus à la liberté publique. Et pourquoi les Autunois auraient-ils plutôt recours à César pour décider de leurs droits et de leurs lois, que les Romains n'auraient recours aux Autunois? Éblouis par l'argent, et entraînés par son autorité, ces jeunes gens furent bientôt convaincus ; ils s'offrirent à être les chefs de l'entreprise, et ne cherchèrent plus que les moyens de l'exécuter. Mais comme ils n'espéraient pas pouvoir amener aisément leur nation à une rupture, il fut résolu que Litavicus prendrait le commandement des dix mille hommes qu'on devait envoyer à César ; qu'il se char-

gerait de les conduire, et que ses frères iraient en avant se rendre auprès de ce général : après une telle détermination, ils prirent des mesures entre eux pour l'accomplissement du reste.

Litavicus se met donc en marche avec l'armée, et il n'était plus qu'à environ dix lieues de Clermont, lorsque ayant assemblé ses troupes : Enfans, leur dit-il en pleurant, où allons-nous ? Toute notre cavalerie, toute notre noblesse a péri ; Éporédorix et Virdumarus, les plus distingués de la nation, ont été mis à mort par les Romains, sans forme de procès, sous prétexte de trahison. Apprenez-le de ceux qui par leur fuite ont échappé à ce massacre : car pour moi, la douleur que je ressens du meurtre de mes frères et de tous mes parens, m'ôte la parole. Pour appuyer ce discours il fit paraître ceux auxquels ils avait donné ses instructions ; ils dirent tout ce qu'il voulut, et confirmèrent aux troupes ce qu'il avait avancé : que César avait fait tuer un grand nombre de cavaliers autunois, les accusant d'intelligence avec les Auvergnats ; que pour eux ils s'étaient cachés dans la foule, et s'étaient sauvés du milieu du carnage. Alors les Autunois s'écrient, et prient Litavicus de pourvoir à son salut. Comme si, leur dit-il, il y avait à délibérer, comme si nous n'étions pas obligés d'aller à Clermont, et de nous joindre

aux Auverguats! Doutons-nous que les Romains, après s'être rendus coupables d'une pareille injustice envers les nôtres, n'accourent pour nous massacrer aussi? S'il nous reste donc quelque courage, vengeons la mort de ceux qu'ils ont si indignement fait périr, et délivrons-nous de ces brigands. A ces mots il leur montre plusieurs citoyens romains assemblés pour conduire un grand convoi de blé sous leur escorte. Il l'attaque à l'instant, le pille, et massacre tout ce qui s'y trouve. Après cet acte de cruauté, il envoie des courriers dans tout le pays d'Autun, et emploie la même imposture, alléguant la mort de leurs principaux chefs, et la défaite de leur cavalerie, pour animer ses compatriotes, et les exciter à se venger comme il avait fait.

Éporédorix, seigneur autunois de grande naissance et fort puissant dans la province, de concert avec lui Virdumarus, jeune homme de même âge et de même autorité, mais de bien moindre naissance, que César, à la recommandation de Divitiacus, avait tiré de l'obscurité pour l'élever aux plus éminentes charges, ces deux hommes, dis-je, étaient venus le joindre soutenus de la cavalerie de leur nation, comme il les y avait nommément invités. Ils n'étaient pas bien d'accord entre eux, et dans la concurrence entre Convictolitan et Cotus relativement au

souverain pouvoir, l'un s'était vivement intéressé pour le premier, et l'autre pour le second. Instruit en conséquence du dessein de Litavicus, Éporédorix vient vers minuit en donner avis à César, et le prie d'empêcher que sa nation séduite par les mauvais conseils de quelques jeunes extravagans, n'abandonne l'alliance des Romains; ce qu'il prévoit devoir arriver, en cas que tant de milliers d'hommes, au lieu de se rendre dans son camp, aillent joindre les ennemis, parce que leurs familles ne pourraient s'empêcher de se déclarer en leur faveur, et que sa nation n'en ferait pas assez peu d'estime pour vouloir les abandonner.

Cette nouvelle inquiéta d'autant plus César, qu'il avait toujours fort affectionné les Autunois. Ainsi sans balancer, il prend avec lui quatre légions et toute sa cavalerie; il ne perd point de temps à resserrer son camp, parce que l'affaire requérait diligence. Il laisse C. Fabius avec deux légions à la garde des retranchemens. Il avait ordonné l'arrestation des frères de Litavicus; mais il apprit qu'ils s'étaient sauvés chez les ennemis peu de temps auparavant. Il part après avoir exhorté ses troupes à supporter patiemment la fatigue nécessaire dans une occasion si pressante. Tous marchaient avec beaucoup d'ardeur, quand après avoir fait huit lieues, on aperçut les



troupes autunoises. Aussitôt il détache sa cavalerie pour les arrêter et leur fermer le chemin, lui défendant de tuer personne : il ordonne à Éporédorix et à Virdumarus, qu'ils croyaient massacrés, de se montrer entre les cavaliers, et d'appeler ceux de leurs amis et de leur connaissance. La fraude de Litavicus étant découverte et la prévention dissipée, les Autunois tendent les mains, se rendent, jettent leurs armes, et prient qu'on ne les fasse pas mourir. Litavicus gagne au plus vite Clermont avec ses vassaux : car chez les Gaulois c'est un crime d'abandonner son maître en quelque extrémité qu'il se trouve.

César envoya donner avis aux Autunois qu'il avait fait grace à des gens auxquels par le droit de la guerre il pouvait ôter la vie; et après avoir donné trois heures de repos à son armée, il retourna camper sous Clermont. Presque à moitié chemin il rencontra des courriers de Fabius, qui venaient lui apprendre le danger où il se trouvait; que son camp avait été attaqué par un nombre prodigieux d'ennemis, que relevaient sans cesse des troupes fraîches; que ses troupes étaient épuisées par un travail sans relâche, à cause de la grande étendue des retranchemens, ce qui obligeait les mêmes soldats à être toujours en action; que la quantité de flèches et de dards lancés,

avait blessé beaucoup des siens ; que les machines lui avaient pourtant été d'un grand usage pour résister à cet assaut ; qu'après la retraite des ennemis, il avait fait boucher toutes les portes du camp, excepté deux ; qu'il avait ajouté un parapet au rempart, et qu'il s'attendait le lendemain à une pareille attaque. A ces nouvelles, César secondé de la bonne volonté de ses troupes, hâte sa marche, et arrive au camp avant le lever du soleil.

Clermont était le théâtre de ces événemens, lorsque les Autunois, sur les premiers avis qu'ils reçoivent de Litavicus, ne se donnent point le temps d'examiner : les uns par avarice, les autres par emportement et sans faire réflexion, ce qui est assez naturel à de pareils hommes, qui prennent souvent un faux bruit pour une chose constante et avérée, pillent les Romains, les massacrent ou les traînent en prison. Convictolitan se prêtait à ces violences, et fomentait les troubles de tout son pouvoir, afin que le peuple, après s'être engagé si avant dans le crime, eût honte de rentrer dans son devoir. Ils font, sur leur parole, sortir de Châlons-sur-Saône M. Aristius, tribun des soldats qui allait joindre sa légion : ils obligent des marchands romains qui s'y trouvaient établis pour trafiquer, à suivre cet

exemple; et après les avoir sans cesse harcelés sur le chemin, ils les dépouillent de tout. Ils assiégent jour et nuit ceux qui refusent de se joindre à eux; et quand de part et d'autre ils se sont tué bien du monde, ils reviennent à la charge en plus grand nombre.

Mais à peine ont-ils appris que César est maître de leurs troupes, qu'ils viennent en corps trouver Aristius; l'assurent que le conseil public n'a eu aucune part à ce qui s'est passé; ordonnent de dresser une enquête sur le pillage des biens; mettent en vente ceux de Litavicus et de ses frères, et envoient s'excuser auprès de César, guidés par l'intention de retirer ceux des leurs qui étaient à son service. Mais coupables d'un si grand crime, enrichis du pillage auquel le plus grand nombre d'entre eux avait eu part, et effrayés du châtiment qu'ils méritaient, ils commencèrent secrètement à se préparer à la guerre, et envoyèrent des députés aux autres nations de la Gaule pour les solliciter à prendre le même parti. Quoique César fût instruit de ces menées, il reçut cependant leurs ambassadeurs avec toute la bienveillance possible; les assura que l'imprudence et la légèreté de la populace ne lui ôtaient rien de l'estime qu'il faisait de la nation, et qu'il ne diminuerait rien de son affection pour elle. Cependant comme

il s'attendait à de plus grands mouvemens dans la Gaule, et qu'il craignait de se voir attaqué en même temps par tous les peuples de cette province, il cherchait en lui-même les moyens de se tirer lui et son armée de devant Clermont, sans que sa retraite, qui n'était fondée que sur la crainte d'une révolte générale, eût l'apparence d'une fuite.

Tandis qu'il méditait cette pensée, il se présenta une occasion qui lui parut favorable pour le succès de son dessein : car en visitant les travaux du petit camp, il aperçut absolument vide la colline que les ennemis occupaient, et qui auparavant avait été si couverte de soldats qu'à peine en voyait-on le sol. Dans son étonnement, il en demanda la raison aux transfuges, qui chaque jour venaient en foule se rendre à lui. Tous déclaraient d'un avis unanime, ce que lui confirmaient ses espions, que le haut de cette colline était presque uni ; mais fort étroit et fort couvert de bois du côté qui conduisait à l'autre quartier de la ville ; que les ennemis craignaient beaucoup pour cet endroit-là ; qu'ils étaient persuadés que si les Romains déja maîtres d'une colline, s'emparaient de l'autre, ils se trouveraient enfermés, sans pouvoir ni sortir, ni aller au fourrage ; que c'était pour fortifier

cette position que Vercingétorix leur avait fait quitter le premier poste.

Sur cet avis, César envoie vers minuit plusieurs détachemens de cavalerie, leur ordonne de battre tous ces divers quartiers avec un peu de fracas; et à la pointe du jour il fait sortir du camp force bagage et mulets, transporte le fourrage, donne des casques aux muletiers, afin qu'ils aient l'air de cavaliers, et leur commande de manœuvrer autour de ces collines : il mêle quelques cavaliers entre ces valets, pour faire une plus grande montre de forces, et leur donne ordre de se diriger tous sur le même point par un long circuit. Ces diverses évolutions se découvraient de la ville ayant vue sur le camp, mais dans le lointain, et sans que l'on pût discerner au juste ce que c'était, à cause de l'éloignement. En même temps, César envoya une légion vers la même colline, et quand elle fut un peu avancée, lui fit faire halte dans un fond, et l'embusqua dans les bois. Ces mouvemens augmentèrent le soupçon des ennemis, et ils portèrent toutes leurs troupes de ce côté. César voyant le camp des Barbares entièrement vide, prend le soin de couvrir les enseignes, fait défiler peu à peu ses troupes du grand camp dans le petit, pour n'être point aperçu de la ville, et

il instruit de son dessein les lieutenans qu'il avait mis à la tête de chaque légion. Il les avertit entre autres de retenir les soldats, et d'empêcher que l'ardeur de combattre ou de piller ne les emporte trop avant : il leur fit sentir le désavantage du lieu, dont ils ne pouvaient se tirer que par une extrême diligence; qu'il s'agissait de profiter de l'occasion, et non d'en venir aux mains. Après ces avertissemens, il donne le signal, et envoie en même temps les Autunois monter sur la droite par un autre chemin.

Le mur de la ville, à vol d'oiseau et en ne prenant aucun détour, était distant de douze cents pas de la plaine et du pied de la colline. Le circuit qu'on avait été forcé de faire pour adoucir la pente, augmentait un peu cet espace. Vers le milieu du coteau et dans sa longueur, comme il convenait à sa disposition, les Gaulois avaient construit un mur de grosses pierres, haut de six pieds, pour affaiblir notre attaque; et après avoir laissé tout le bas dégarni, ils avaient rempli le haut de leurs troupes, jusqu'au mur de la place. Au signal donné, nos troupes arrivent promptement à ce mur, le franchissent, et s'emparent de trois quartiers du camp ennemi. Ce qui s'exécuta si promptement, que Theutomatus, roi des peuples d'Agen, surpris dans sa tente où il reposait,

eut beaucoup de peine à se sauver des mains des pillards, nu jusqu'à la ceinture, et après avoir eu son cheval blessé.

Ayant atteint le but qu'il s'était proposé, César fit sonner la retraite, ce qui arrêta la dixième légion qui l'accompagnait : les autres qui n'avaient pas entendu le son de la trompette, parce qu'il y avait un grand vallon entre deux, étaient retenues par les tribuns et par les lieutenans, autant qu'il était possible, suivant l'ordre de César. Mais fondant l'espérance d'une prompte victoire, et sur la fuite de l'ennemi et sur leurs succès précédens, rien ne leur semblait assez difficile, pour que leur valeur ne pût en triompher : elles ne cessèrent donc de poursuivre l'ennemi qu'aux portes de la ville. Alors il s'éleva un cri de tous ses différens quartiers, dont ceux qui étaient les plus éloignés conçurent tant de frayeur, que croyant la place prise, ils se précipitèrent du haut des murs. Les femmes jetaient des murailles leur argent, leurs effets; et déchirant leurs vêtemens, les bras étendus, elles conjuraient les Romains d'avoir pitié d'elles, et de ne pas les traiter comme ceux de Bourges, où ils n'avaient épargné ni les femmes ni les enfans. Quelques-unes qui de main en main descendirent la muraille, allèrent se rendre aux soldats. L.

Fabius, centurion de la huitième légion, qui avait dit ce jour-là, qu'animé par les récompenses de César à la prise de Bourges, il ne souffrirait pas que personne escaladât le rempart avant lui, ayant rencontré trois de ses soldats, se fit soulever par eux et monta sur le mur; il les aida lui-même à le gravir.

Cependant ceux qui, comme on l'a dit, s'étaient rendus de l'autre côté de la ville pour le fortifier, au premier bruit qu'ils entendirent, et sur les avis qu'on venait sans cesse leur donner, que les Romains étaient maîtres de la place, font prendre les devants à la cavalerie, et courent en foule vers le côté que l'on attaque. A mesure qu'ils arrivaient, ils se rangeaient en bataille au pied des murs, et augmentaient ainsi le nombre de ceux que nous avions à combattre. Il s'y assembla tant de monde, que les femmes, qui peu auparavant tendaient les bras aux Romains du haut de la muraille pour leur crier merci, se tournèrent tout échevelées vers les leurs à la manière du pays, et leur présentèrent leurs enfans pour les encourager à une vigoureuse défense. La partie n'était égale ni relativement au lieu, ni au nombre: fatigués de la marche et du combat qui avait long-temps duré, les Romains ne pouvaient aisément résister à des ennemis qui se relevaient mutuellement.

Voyant le désavantage du terrain, et le nombre des Barbares croître à tout moment, César craignit qu'à la fin les siens ne succombassent, et envoya dire à T. Sextius, son lieutenant, qu'il avait laissé à la garde du petit camp, de partir avec ses cohortes, et de venir incessamment se poster au bas de la montagne sur la droite des ennemis, afin que s'il voyait les nôtres repoussés, il en imposât à l'ennemi, et l'empêchât de les poursuivre. Pour lui, il s'avança un peu avec sa légion, et attendit l'issue du combat.

Tandis qu'on se battait fort vivement et de fort près, les Barbares se fiant à leur nombre et à leur poste, les nôtres à leur courage, on vit tout-à-coup paraître sur nos flancs les Autunois que César avait fait monter par un autre côté de la droite, pour contenir une partie des ennemis. Cette troupe, ayant des armes semblables à celles des Barbares, effraya fort nos soldats; et quoiqu'on vit qu'ils avaient le bras droit nu, ce qui était un signe ordinaire de paix, ils crurent que c'était un stratagème des ennemis pour les tromper. Dans le même temps le centurion L. Fabius et ceux qui étaient montés avec lui sur la muraille, furent investis, massacrés et précipités du haut des remparts. M. Pétreius, centurion de la même légion, accablé par le nombre,

dans le temps qu'il s'efforçait de rompre une porte, percé de coups et désespérant de sa vie, dit à ceux qui l'avaient accompagné : Puisque je ne puis me sauver avec vous, je veux du moins pourvoir au salut de mes compagnons que mon amour pour la gloire a entraînés dans le péril : songez à vous soustraire à la mort ; je vais vous en donner le moyen. A ces mots il se jette au milieu des ennemis, en tue deux, et écarte un peu ceux qui gardaient la porte. Les siens s'efforcent de le secourir : C'est en vain, leur crie-t-il ; le sang et les forces m'abandonnent : retirez-vous donc pendant que vous le pouvez, et allez rejoindre votre légion. C'est ainsi que peu après il mourut les armes à la main, et sauva ses compagnons.

Les nôtres pressés de toutes parts, furent chassés de leur poste, après avoir perdu quarante-six centurions. Les Gaulois les poursuivirent ; mais ils furent arrêtés par la dixième légion qui, pour secourir les autres, s'était postée un peu moins désavantageusement. Elle fut ensuite soutenue de la treizième, que Sextius avait tirée du petit camp pour la placer sur une hauteur voisine. Les légions n'eurent pas plus tôt gagné la plaine, qu'elles firent face à l'ennemi ; mais Vercingétorix ramena ses troupes du pied de la colline dans

ses retranchemens. Ce jour-là nous coûta près de sept cents soldats.

Le lendemain César ayant assemblé les siens, blâma leur témérité et leur imprudence, d'avoir voulu décider d'eux-mêmes jusqu'où il fallait aller, et ce qu'il était à propos de faire, sans s'arrêter quand on leur avait donné le signal de la retraite, et sans pouvoir être retenus ni par leurs tribuns ni par ses lieutenans. Il leur fit sentir quel danger on pouvait courir dans un poste désavantageux, et ce que lui-même en avait pensé au siége de Bourges : quoiqu'il eût trouvé alors les ennemis sans chef et sans cavalerie, il avait pourtant mieux aimé laisser échapper une victoire certaine, que de l'acheter trop cher, à cause du poste favorable où les ennemis étaient campés : il leur dit qu'autant il admirait leur courage, de n'avoir été arrêtés ni par les fortifications du camp ennemi, ni par la hauteur de la montagne, ni par les murs de la ville; autant il blâmait leur désobéissance et leur présomption, de s'imaginer être en état de mieux juger que lui des circonstances qui pouvaient décider du succès et des événemens; qu'il n'estimait pas moins dans un soldat l'obéissance et la soumission, que la valeur et la constance.

Après ces reproches, il finit par les ras-

surer : il leur dit que cet échec ne devait ni les surprendre ni les rebuter; qu'il ne fallait point faire honneur au mérite de l'ennemi, d'un avantage dont il n'était redevable qu'à notre mauvaise position; et comme il persistait dans le dessein de se retirer, il fit sortir ses légions du camp, et les rangea en bataille dans un poste convenable. Vercingétorix ne s'en décidant pas plus à descendre en rase campagne, César après une légère escarmouche, où nous eûmes de l'avantage, fit rentrer ses troupes dans le camp. Le lendemain, même tactique et même succès; et croyant qu'une telle expérience suffisait pour rabaisser la vanité gauloise, et relever à la fois le courage de ses soldats, il décampe, et marche vers le pays d'Autun sans être inquiété par l'ennemi. Le troisième jour il arrive sur les bords de l'Allier, en fait réparer le pont, et le traverse avec son armée.

Là Virdumare et Éporédorix, seigneurs autunois, lui apprirent que Litavicus s'était mis en marche, suivi de tous les cavaliers, à dessein de soulever leurs compatriotes : ils ajoutèrent qu'il était nécessaire de les laisser marcher en avant, pour confirmer la nation dans son devoir. Quoique César eût déja plusieurs preuves de la perfidie des Autunois, et qu'il fût bien persuadé que leur départ ne ferait

qu'accélérer la révolte, il ne jugea pourtant pas à propos de les retenir, de peur d'offenser cette nation, ou de faire croire qu'il eût la moindre crainte. A leur départ, il leur rappela en peu de mots les obligations que les Autunois lui avaient : l'état d'abaissement où ils étaient lorsqu'il les prit sous sa protection, se trouvant renfermés dans leurs villes, sans terres, sans troupes, tributaires de leurs ennemis, honteusement réduits à leur donner des otages ; combien il les avait rendus heureux et puissans ; que non-seulement il les avait rétablis dans leur premier état, mais qu'ils étaient même devenus par sa faveur plus florissans et plus puissans qu'ils n'avaient jamais été. Après leur avoir recommandé de faire toutes ces représentations à leurs compatriotes, il les congédia.

Nevers, ville avantageusement située sur la Loire, appartenait aux Autunois. César y avait mis tous les otages de la Gaule, les provisions de blé, les deniers publics, une grande partie de son bagage et de celui de l'armée, quantité de chevaux pour la guerre, qu'il avait achetés en Italie et en Espagne. Éporédorix et Virdumare y étant passés, après avoir appris quel était l'état des affaires de leur nation ; que Litavicus avait été bien reçu à Autun, ville qui a le plus de crédit et d'autorité parmi eux ;

que Convictolitan avec une grande partie du sénat l'était allé trouver; et que tous ensemble ils avaient député auprès de Vercingétorix au nom de toute la nation, pour faire paix et alliance avec lui, ils crurent ne pas devoir manquer une si belle occasion. Ayant donc fait main basse sur la garde de Nevers, et sur ce qui se trouva dans la ville de voyageurs ou de marchands romains, ils partagèrent entre eux les deniers publics et les chevaux, envoyèrent les otages au magistrat d'Autun : ne se croyant pas capables de conserver la ville, pour ôter aux Romains les moyens de s'en servir, ils la brûlèrent, après avoir chargé au plus vite tout le blé qu'ils purent sur des bateaux, et jeté dans la rivière ou brûlé ce qu'ils ne purent emporter. Ensuite ils levèrent des troupes dans tous les pays voisins, placèrent des corps-de-garde sur les bords de la Loire; et pour inspirer la terreur, ils firent partout paraître leur cavalerie, dans l'espérance de couper les vivres aux Romains, et de les obliger par la famine à sortir de la province. Ils s'en flattaient surtout parce que la Loire alors enflée par la fonte des neiges, ne paraissait guéable nulle part.

César instruit de cet événement, crut devoir hâter sa marche, afin que si les ennemis voulaient lui disputer le passage de la Loire, il pût les combattre avant qu'ils eussent as-

semblé de plus grandes forces. Car, si au lieu d'adopter cette mesure il prenait le chemin de la province, ce qu'il ne jugeait pas être alors fort nécessaire, il se couvrait de honte par une retraite si à contre-temps; sans compter que la difficulté des chemins, et les Cévennes qu'il aurait eu à traverser, devaient l'en détourner : il avait de plus un vif désir de rejoindre Labiénus, et les légions parties avec lui. Il marche donc nuit et jour, arrive à la Loire au moment où l'on s'y attendait le moins; et sa cavalerie ayant découvert un gué assez commode, où le soldat pouvait avoir les épaules et les bras libres pour porter ses armes, il la posta au-dessus du courant, afin de rompre le fil de l'eau; puis l'épouvante s'étant répandue parmi les ennemis à sa seule vue, son armée arriva saine et sauve de l'autre côté de la rivière; elle y trouva la campagne couverte de blé et de bétail, dont elle fit provision, et prit le chemin du Sénonais.

Sur ces entrefaites, Labiénus ayant laissé dans Sens, pour garder le bagage, les recrues qui étaient venues depuis peu d'Italie, marcha vers Paris avec quatre légions. Cette ville, qui appartient aux Parisiens, est situé dans une île que forme la Seine. Les ennemis, à la nouvelle de son arrivée, assemblèrent un grand nombre de troupes des provinces voisines. Le

commandement en fut donné à Camulogénus du pays du Maine, qui, malgré son extrême vieillesse, fut promu à cette dignité, parce qu'il était consommé dans l'art militaire. Ayant remarqué que la ville était tout environnée d'un marais qui aboutissait à la Seine, et qui défendait très-bien cette place, il y campa, se disposant à nous en disputer le passage.

Labiénus ne fut pas plus tôt arrivé, qu'il fit faire des mantelets, et couvrir les marais de claies et de fascines, pour en tenter l'abordage; mais il y trouva tant d'obstacles, que vers minuit il décampa sans bruit, et suivant le même chemin par lequel il était venu, il arriva droit à Melun. Cette ville appartient à ceux de Sens, et est située dans une île de la Seine comme Paris. Il y trouva environ cinquante bateaux qu'il joignit promptement ensemble, y fit passer ses soldats, et par cette nouvelle manœuvre inspira une telle frayeur à ce qui restait d'habitans (car la meilleure partie s'était rendue au camp de Camulogénus), qu'il s'empara sans résistance de la place. Il rétablit le pont que les ennemis avaient coupé quelques jours auparavant, le fit traverser à ses troupes, et revint à Paris en descendant la rivière. Les ennemis, ayant appris ces nouvelles par ceux qui s'étaient sauvés de Melun, mettent le feu à Paris, en font rompre les

ponts, passent le marais, et viennent camper sur le bord de la Seine, en face du camp de Labiénus, la rivière se trouvant entre les deux armées.

On entendait déja dire que César avait quitté le siége de Clermont, que les Autunois s'étaient révoltés, et que le soulèvement de la Gaule avait eu un heureux succès. Dans leurs entretiens avec les nôtres, les Gaulois assuraient que César, ayant trouvé les chemins fermés, et se voyant arrêté par la Loire, avait, faute de vivres, été contraint de se retirer dans la province romaine. Ajoutons que ceux de Beauvais, qui n'étaient déja que trop inconstans de caractère, instruits de la révolte des Autunois, commencèrent à lever des troupes, et à se préparer ouvertement à la guerre. Quand Labiénus fut informé de si grands changemens, il comprit qu'il lui fallait prendre un tout autre parti que celui qu'il s'était proposé; dès-lors il pensa, non pas à faire des conquêtes, ou à en venir aux mains avec l'ennemi, mais à ramener l'armée saine et sauve dans Sens. Car d'un côté il était pressé par ceux de Beauvais, peuple en grande réputation de valeur; de l'autre par Camulogénus qui avait une bonne armée toute prête : pour comble d'embarras, une forte rivière séparait les légions du bagage. A tant de difficultés qui

s'offraient partout, il crut ne devoir opposer que de la résolution et du courage.

Sa détermination prise, il fait sur le soir assembler ses officiers pour recevoir ses ordres, et leur recommande de les exécuter promptement et avec adresse. Ensuite il distribue aux chevaliers romains tous les bateaux qu'il avait tirés de Melun, leur ordonne de descendre la rivière sans bruit entre neuf et dix heures du soir, et de l'attendre environ une lieue au-dessous de Paris. En même temps ayant laissé à la garde du camp cinq cohortes, de celles qu'il crut les moins propres au combat, il commanda aux cinq autres de la même légion de remonter la rivière à minuit avec tout le bagage, et d'effectuer leur marche en grand tumulte; il s'était aussi pourvu de petites barques, qui eurent ordre de les suivre à force de rames, et avec beaucoup de fracas. Lui-même partit peu après en grand silence avec trois légions, et se rendit dans l'endroit où il avait enjoint aux chevaliers de l'attendre avec leurs bateaux.

Il ne fut pas plus tôt arrivé, qu'à la faveur d'un grand orage survenu tout-à-coup, il surprit et tailla en pièces les coureurs de l'ennemi disposés le long de la rivière : les légions et la cavalerie, avec le secours des chevaliers romains qui dirigeaient cette opération, furent

transportées promptement au-delà du fleuve. Presque à l'instant même, et au point du jour, les ennemis eurent avis que contre l'ordinaire les Romains faisaient beaucoup de bruit dans leur camp, que de grosses troupes remontaient le fleuve, que du même côté, on entendait le fracas des rameurs, et qu'un peu au-dessous on voyait passer des bateaux chargés de soldats. Sur ce rapport, ils s'imaginèrent que les nôtres effrayés de la désertion des Autunois, se préparaient à prendre la fuite sur trois points; et dans cette pensée, ils partagèrent aussi leurs troupes en trois corps. Ils en laissèrent un à la garde de leur camp, qui était vis-à-vis du nôtre; ils en envoyèrent un petit vers Meudon, avec ordre de ne pas aller plus vite que nos bateaux; et avec le troisième ils marchèrent contre Labiénus.

A la pointe du jour, toutes nos troupes étaient passées, et l'armée ennemie parut en bataille. Alors Labiénus exhorte ses soldats à se rappeler leur ancienne valeur, tant d'heureux succès qu'elle leur a procurés, et à se représenter que César, sous la conduite duquel ils avaient souvent triomphé de l'ennemi, est présent; ensuite il donne le signal. Dès la première charge, la septième légion qui était à l'aile droite, enfonça l'aile gauche des ennemis, et la mit en fuite. A la gauche où était

la douzième, l'aile droite des Gaulois se défendait vaillamment sans qu'aucun soldat songeât à prendre la fuite, quoique les premiers rangs eussent extrêmement souffert de nos traits. Camulogénus, leur général, était partout pour les animer; et il les excitait par son exemple. La victoire était donc encore incertaine, lorsque la septième légion, instruite de ce qui se passait à l'aile gauche, vint prendre l'ennemi en queue, et le chargea. Malgré cette attaque, pas un ne quitta son poste; mais enfin ils furent enveloppés et périrent tous : Camulogénus eut le même sort. Le corps de troupes qui avait été laissé pour observer le camp de Labiénus, averti qu'on en était aux mains, accourut au secours des siens, et gagna une colline; mais il ne put tenir contre nos troupes victorieuses. Ainsi, mêlés avec leurs fuyards, ils furent taillés en pièces par notre cavalerie, à la réserve de ceux qui se mirent à couvert dans les bois et dans les montagnes. Cette affaire terminée, Labiénus revint à Sens où l'on avait laissé tous les bagages de l'armée, et de là il alla joindre César avec toutes ses troupes.

La nouvelle de la révolte de ceux d'Autun rendit la guerre plus considérable. Ils dépêchent partout pour faire soulever le reste des

Gaulois, et n'épargnent en conséquence ni crédit, ni autorité, ni argent. S'étant rendus maîtres des otages que César avait laissés en dépôt chez eux, ils menacent de les faire périr, pour effrayer ceux qui balancent. Ils font prier Vercingétorix de venir conférer avec eux sur les moyens de s'unir tous pour entreprendre la guerre. Il y consent : alors ils réclament pour eux le commandement général ; et cette demande leur ayant été contestée, on convoque une assemblée générale des Gaulois à Autun. On s'y rend de toutes parts ; on s'en rapporte à l'avis de l'assemblée, et d'une commune voix on reconnaît pour chef Vercingétorix. Ceux de Rheims, de Langres et de Trèves ne se trouvèrent point à cette conférence ; les deux premiers peuples, parce qu'ils ne voulaient point renoncer à l'amitié des Romains, et ceux de Trèves, parce qu'ils étaient trop éloignés, et que les Allemands les pressaient avec vigueur ; ce qui fut cause qu'ils n'eurent aucune part à cette guerre, et qu'ils gardèrent la neutralité. Désespérés de n'avoir pu obtenir le généralat, les Autunois déplorent le changement survenu dans leur fortune, regrettent les bontés que César leur témoignait, sans oser pourtant se séparer des autres dans le parti qu'ils avaient pris avec eux de faire la

guerre. Éporédorix et Virdumarus, jeunes gens de grande espérance, se voient à regret obligés d'obéir à Vercingétorix.

Cependant ce général ordonne aux autres Gaulois de lui envoyer des otages à une époque marquée, et de lui fournir promptement quinze mille chevaux. A l'égard de l'infanterie, il se contente de celle qu'il possédait déja, parce qu'il n'avait nul dessein, disait-il, de tenter la fortune, ni d'en venir à une bataille; mais il comptait qu'avec sa nombreuse cavalerie, il lui serait facile de nous couper les vivres et d'intercepter nos fourrages. Dans cette vue, il leur conseille de détruire eux-mêmes leurs blés, et d'incendier toutes leurs habitations, leur persuadant que par un tel sacrifice de leurs propres biens, ils allaient s'assurer pour toujours la liberté et l'indépendance. Ensuite il demanda dix mille fantassins à ceux d'Autun, du Forez, du Lyonnais, du Beaujolais et de la Brèsse, lesquels sont voisins de la province romaine; à ces troupes il joignit huit cents chevaux; en donna le commandement au frère d'Éporédorix, lui ordonnant de porter la guerre en Savoie et en Dauphiné. D'un autre côté, il commanda aux peuples du Gévaudan et à ceux de l'Auvergne les plus voisins, d'aller ravager les terres du Vivarais, du Rouergue et du Querci jusqu'aux

frontières du bas Languedoc. Cependant il fait solliciter sous main les Savoyards ; il se flattait que leur haine contre les Romains n'était pas encore éteinte depuis leur dernière guerre ; il offre de l'argent à leurs chefs, et promet à leur nation la souveraineté de toute la province.

Il n'y avait alors pour la garde de ce pays que vingt-deux cohortes, levées dans la province même par L. César, général, qui, avec ce petit nombre de troupes, était obligé de faire face partout. Les peuples du Vivarais, ayant d'eux-mêmes attaqué leurs voisins, furent repoussés, perdirent C. Valérius Donotaurus, fils de Caburus, chef de leur nation ; plusieurs autres y périrent aussi, et ils furent obligés de se renfermer dans leurs villes. A l'égard des Savoyards, ils disposèrent de fréquens corps-de-garde le long du Rhône, et défendirent avec beaucoup de soin et de vigilance l'entrée de leur pays. César voyant l'ennemi supérieur en cavalerie, tous les passages fermés, et l'impossibilité de recevoir aucun secours ni d'Italie ni de la province romaine, se tourna du côté de l'Allemagne, et envoya au-delà du Rhin vers les nations qu'il avait pacifiées les années précédentes, pour leur demander des cavaliers, et de l'infanterie légère, laquelle avait coutume de combattre avec eux. Comme la cavalerie arriva dans un assez

mauvais équipage, il emprunta les chevaux des tribuns, ceux des autres officiers, et même ceux des chevaliers romains, qu'il lui distribua.

A cette époque, les ennemis furent joints par les troupes qui venaient de l'Auvergne, et par la cavalerie que toute la Gaule devait fournir. Alors Vercingétorix se voyant de si grandes forces, et sachant que César marchait vers la Franche-Comté par la frontière du pays de Langres, pour être plus à portée de secourir la province romaine; il forma trois camps environ à trois lieues de nous. En même temps, ayant assemblé tous les chefs de sa cavalerie, il leur dit qu'enfin le moment de la victoire était arrivé; que les Romains abandonnaient les Gaules, et s'enfuyaient dans leur province; que cette circonstance suffisait pour assurer leur liberté présente; mais que ce calme et ce repos ne leur seraient pas de secours pour la suite, parce qu'ils reviendraient avec des forces plus considérables, et ne cesseraient de les tourmenter; qu'il était donc d'avis de les attaquer dans l'embarras de leur marche; que si leur infanterie secondait leur cavalerie, et tenait ferme, ni les uns ni les autres ne pourraient continuer leur route; que si au contraire ils abandonnaient leur bagage pour songer à prendre la fuite, ce qu'il croyait devoir arriver, ils se priveraient

de tout ce qui leur était nécessaire, et se perdraient d'honneur ; qu'à l'égard de leurs cavaliers, nul doute que pas un n'aurait seulement la hardiesse d'avancer hors du centre de l'armée ; qu'afin d'inspirer plus de courage à ses troupes et plus de terreur aux ennemis, il allait faire sortir tous les siens du camp et les ranger en bataille. Alors on s'écrie d'une voix unanime qu'il faut engager chacun d'eux par serment à n'entrer sous aucun toit, à ne se montrer ni à sa femme, ni à ses enfans, ni à ses parens, qu'il n'ait deux fois passé au travers de l'armée ennemie.

Tous y consentent et prêtent le serment qu'on exigeait d'eux ; le lendemain Vercingétorix partage sa cavalerie en trois corps, dont deux se présentent sur les deux aîles, tandis que le troisième nous attaque de front et arrête notre marche. Alors César divise aussi ses cavaliers en trois corps, et les dirige contre l'ennemi. On se bat partout en même temps : l'infanterie reste immobile, et l'on place le bagage entre les légions. Si notre cavalerie se trouve inférieure et trop pressée sur quelque point, César y fait marcher l'infanterie pour la soutenir : ce qui ralentit l'ardeur des ennemis à la poursuivre, et ranime la vigueur des nôtres dans l'espérance d'être secourus. Enfin les Allemands gagnent

le haut de la colline qui était sur la droite, en chassent les ennemis, les poursuivent jusqu'à la rivière où Vercingétorix était en bataille avec son infanterie, et en tuent un grand nombre. Le reste voyant les autres défaits, prend aussi la fuite de peur d'être enveloppé : ce n'est partout que carnage. Trois seigneurs autunois sont faits prisonniers et conduits à César ; Cotus, chef de cavalerie, qui dans la dernière assemblée pour l'élection des magistrats, avait disputé la souveraine magistrature à Convictolitan ; Cavarillus, qui commandait l'infanterie depuis la révolte de Litavicus; et Éporédorix, qui, avant l'arrivée de César dans les Gaules, était à la tête des Autunois lors de la guerre contre les peuples de la Franche-Comté.

Après avoir été témoin de la déroute de toute sa cavalerie, Vercingétorix fit rentrer ses troupes dans son camp, comme il les en avait fait sortir, et prit aussitôt le chemin d'Alise, ville de l'Auxois, après avoir donné ordre au bagage de le suivre incessamment. César de son côté fit mettre le sien sur un coteau voisin sous la garde de deux légions, et le poursuivit tant que le jour dura, lui tua environ trois mille hommes de son arrière-garde, et le lendemain vint camper devant Alise. Ayant reconnu la place, et voyant les

ennemis consternés depuis la défaite de leur cavalerie, qu'ils regardaient comme leur principale force, il exhorta ses troupes au travail, et commença ses lignes de circonvallation autour de la ville.

Elle était située sur le haut d'un coteau fort élevé, de sorte qu'elle lui parut ne pouvoir être emportée que par un siége en forme. Au pied du coteau coulaient deux rivières, avec un cours différent. Devant la ville se trouvait une plaine d'environ une lieue de long; de tous les autres côtés, des collines peu éloignées, et de la même hauteur, entouraient la place. L'ennemi campé au pied des murs vers le point qui regarde l'orient, y occupait tout le coteau, et avait devant lui un fossé et une muraille sèche, haute de six pieds. Notre ligne de circonvallation comptait près de quatre lieues de tour : notre camp était situé avantageusement, et défendu par vingt-trois forts, où l'on faisait une garde très-exacte pendant le jour contre les sorties inopinées; la nuit on y tenait des troupes plus nombreuses, et partout des sentinelles.

Tandis que l'on travaillait à ces ouvrages, il se donna un combat de cavalerie dans la plaine entrecoupée de collines, laquelle, comme nous l'avons dit plus haut, avait une lieue d'étendue; la victoire fut très-disputée

de part et d'autre. Comme les nôtres étaient pressés par l'ennemi, César envoya les Allemands pour les soutenir, et mit ses légions en bataille à la tête de son camp, pour arrêter l'infanterie ennemie en cas d'attaque. Cette précaution ranima notre cavalerie; et les ennemis ayant pris la fuite, s'embarrassaient les uns les autres à cause de leur nombre, et s'étouffaient en voulant passer par des portes trop étroites. Les Allemands les poursuivirent avec vigueur jusqu'à leurs retranchemens: on en fit un horrible massacre. Quelques-uns abandonnèrent leurs chevaux, pour chercher à franchir le fossé et à escalader la muraille. Dans ce désordre, César fit un peu avancer les légions qu'il avait disposées à la tête de ses retranchemens; ce qui effraya encore plus les Gaulois placés à la garde du camp : ils crurent qu'il venait à eux du même pas, et se mirent à crier aux armes : l'effroi en porta plusieurs à se jeter dans la ville; Vercingétorix en fit fermer les portes, de peur que le camp ne fût déserté. Les Allemands ne se retirèrent qu'après avoir tué bien du monde, et pris un grand nombre de chevaux.

Vercingétorix résolut de renvoyer pendant la nuit toute sa cavalerie, avant que les Romains eussent achevé leur ligne de circonvallation. En la congédiant, il donna ordre à

chacun de retourner dans son pays, et d'en ramener tous ceux qui seraient en âge de porter les armes. Il leur représenta les services qu'il leur avait rendus, les conjurant de ne point l'abandonner, et de ne point laisser à la merci des ennemis un homme qui avait tout sacrifié pour la liberté publique; qu'il avait des vivres à peu près pour un mois; qu'il pouvait tenir un peu plus long-temps encore en les ménageant; mais que s'ils négligeaient de revenir ce terme expiré, ils le feraient périr, lui et quatre-vingt mille hommes d'élite. Après leur avoir ainsi parlé, vers les neuf heures du soir il fit passer sans bruit sa cavalerie du côté où nos lignes n'étaient pas achevées; commanda sous peine de mort qu'on lui apportât tout le blé qui se trouvait dans la ville; le distribua à chacun par mesure, mais petite; en fit de même du bétail, dont les habitans de l'Auxois avaient amené une grande quantité; puis il retira dans la place toute l'infanterie qui campait devant. Dans cette position, il résolut d'attendre le secours de la Gaule, et se mit en devoir de soutenir la guerre.

Instruit de tous ces détails par les prisonniers et les déserteurs, César fit travailler sur-le-champ aux fortifications suivantes. On creusa d'abord un fossé à fond de cuve dont les bords étaient escarpés, et qui avait vingt

pieds de largeur et de profondeur, et à quatre cents pas de là il établit le reste de ses retranchemens : au moyen de cette mesure il embrassa autant de terrain qu'il en fallait pour empêcher que l'on ne pût si facilement l'envelopper, ni s'avancer contre lui en bataille, et que par surprise ou de nuit les ennemis n'accourussent en foule attaquer nos tranchées, ou lancer à tout moment des traits sur nos travailleurs. Il fit faire encore deux fosses de quinze pieds de large sur autant de profondeur, et l'on remplit des eaux qu'on tira de la rivière, le fossé intérieur qui était dans la plaine et au pied des hauteurs. Derrière ces fossés, on éleva une terrasse et un rempart de douze pieds de haut, garni d'un parapet à créneaux, et de gros troncs d'arbres fourchus, plantés à la jonction du parapet et du rempart, afin d'en interdire l'escalade à l'ennemi : le tout flanqué de tours placées à quatre-vingts pieds l'une de l'autre.

Nos soldats étaient obligés en même temps d'aller chercher du bois, de pourvoir aux vivres, et de travailler aux fortifications : pour fournir à tout, il fallait s'avancer au loin, ce qui diminuait le nombre de ceux qui restaient au camp. Les Gaulois faisaient d'ailleurs de fréquentes sorties par plusieurs portes, pour empêcher nos travaux : César jugea donc nécessaire d'ajouter encore quelque chose à ces

ouvrages, afin qu'il fallût moins de monde pour défendre ses lignes. Ayant ordonné d'abattre des troncs d'arbres ou de très-fortes branches qu'on polit et aiguisa par un bout, il fit faire un fossé de cinq pieds de profondeur devant les lignes, et l'on y planta ces pieux les branches en haut; ils étaient attachés ensemble par le pied, afin qu'on ne pût les arracher. Il y en avait cinq rangs liés entre eux et entrelacés les uns dans les autres; de sorte que ceux qui s'y étaient engagés, s'embarrassaient et se blessaient à ces branches aigües : les soldats les appelaient des ceps. Au-devant on eût soin de creuser des fosses profondes de trois pieds, rangées en quinconce, plus étroites par le haut que par le bas. Là, on planta des pieux ronds, gros comme la cuisse, durcis au feu et pointus, qui ne sortaient du sol que de quatre doigts, et qui pour tenir plus ferme, étaient garnis de terre par le pied : on avait couvert l'ouverture de la fosse de ronces et de broussailles pour cacher le piége. On comptait huit rangs de ces fosses ainsi garnies, à trois pieds de distance l'un de l'autre. Les troupes les nommaient des lys, parce qu'ils y ressemblaient. Au-devant de tous ces ouvrages, César fit enfoncer des semelles de bois d'un pied de long, ...rnies de pointes de fer, ou des espèces de

chausse-trapes; on en mit partout à de légers intervalles les unes des autres : les soldats leur donnaient le nom d'aiguillons.

Après ce travail, il fit tirer dans les terrains les plus unis qu'on put trouver, et dans l'espace d'environ cinq lieues de circuit, une pareille ligne de contrevallation, capable de mettre à l'abri des ennemis du dehors, afin que si, en son absence, ils venaient attaquer ses lignes, ils ne pussent, même avec les plus grandes forces, les investir de tous côtés; et pour éviter que ses troupes ne s'exposassent en allant tous les jours aux vivres et au fourrage, il leur ordonna de s'en pourvoir chacun pour trente jours.

Tandis que ces événemens se passaient auprès d'Alise, les États de la Gaule s'étant assemblés, réglèrent qu'au lieu de faire prendre les armes à tous ceux qui étaient susceptibles de les porter, comme l'avait ordonné Vercingétorix, chaque peuple fournirait un certain nombre de troupes, pour éviter le désordre et la confusion, maintenir plus exactement la discipline militaire, et faciliter la distribution des vivres. En conséquence, on taxa les Autunois, avec ceux du marquisat de Suze, du Nivernais et de Briançon leurs vassaux, à 35,000 hommes; les Auvergnats, ceux du Querci, du Gévaudan et du Vélai qui en dé-

pendent, à un pareil nombre; ceux de Sens, de la Franche-Comté, du Berri, de la Saintonge, du Rouergue et du pays Chartrain, à 12,000 hommes; ceux du Beauvoisis, à 10,000 hommes; les Limousins, au même nombre; ceux du Poitou, de la Touraine, de Paris et du Soissonnais, à 8000 hommes chacun; ceux de l'Amiénois, de la Lorraine, du Périgord, du Hainaut, du comté de Boulogne et de l'Agénois, chacun à 5000; les Manceaux, *idem;* les Artésiens, à 4000 hommes; ceux de Rouen, de Lisieux et d'Évreux, à 3000 chacun; ceux de Bâle et du Bourbonnais, à 30,000; toutes les nations situées le long de l'Océan, que les Gaulois appellent Armoriques, et du nombre desquelles sont ceux de Quimpercorentin, de Rennes, d'Avranches, de Bayeux, de Saint-Paul-de-Léon, de Tréguier et de Saint-Brieu, de Vannes et du Cotentin, chacune à 6000 hommes. Les peuples du Beauvoisis furent les seuls qui ne contribuèrent point, parce que, dirent-ils, ils voulaient personnellement et en leur propre nom faire la guerre aux Romains, sans obéir à personne. Cependant sur la prière de Comius, leur allié, ils envoyèrent deux mille hommes.

C'est ce même Comius qui, comme on l'a dit, avait servi César si utilement et avec tant [de fi]délité dans la guerre contre les Anglais;

aussi en sa considération, ce général après avoir exempté les siens de tout tribut, les avait entièrement rétablis dans leurs droits, en leur annexant même le comté de Boulogne. Mais telle était l'union universelle de la Gaule pour reconquérir son indépendance et la réputation qu'elle avait eue dans les armes, que ce peuple sans être touché des bienfaits et de la bienveillance dont l'avait honoré César, entra de tout son cœur dans cette guerre, et y contribua de tout son pouvoir. Les Gaulois assemblèrent huit mille chevaux et environ deux cent quarante mille hommes de pied. On en fit la revue sur les frontières du pays d'Autun; on leur donna des officiers, et on nomma pour les commander en chef, Comius, seigneur d'Arras, Virdumare et Éporédorix, tous deux autunois, et Vergasillaunus, Auvergnat, parent de Vercingétorix. On y ajouta un conseil des députés de chaque nation. Tous partirent pleins d'ardeur et de confiance, et marchèrent au secours d'Alise; il n'y en avait aucun qui ne fût persuadé, qu'il serait impossible de soutenir seulement la vue d'une si prodigieuse multitude, surtout parce que nous aurions en même temps à repousser les sorties des assiégés, et à combattre au-dehors tant de troupes de cavalerie et d'infanterie.

Cependant les assiégés qui avaient consumé

tous leurs vivres, et qui voyaient sur le point d'expirer le jour auquel ils attendaient de l'assistance, ignorant ce qui se passait chez les Autunois, assemblèrent leur conseil et délibérèrent sur le parti qu'ils devaient prendre. Les avis furent fort partagés; une partie opinait à se rendre, une autre à faire une sortie vigoureuse pendant que la faim ne les avait pas encore trop affaiblis. On ne doit point oublier en cette occasion le discours de Critognat, discours si remarquable par son raffinement de cruauté. Ce seigneur d'une haute naissance et d'un grand crédit en Auvergne, parla ainsi: « Je ne dirai rien du sentiment de ceux qui « donnent à une honteuse servitude le nom de « reddition; on ne doit, selon moi, ni les « regarder comme citoyens, ni les admettre « dans ce conseil. Je ne m'adresse qu'à ceux « qui sont pour une sortie, parce que je dé- « couvre, comme vous, dans leur opinion, « des traits de l'ancienne valeur de nos ancê- « tres. Mais c'est faiblesse et non pas fermeté, « de ne pouvoir supporter quelque temps la « famine. Il se trouve aisément plus d'hommes « capables de s'exposer volontairement à la « mort, que de souffrir patiemment la dou- « leur. Cependant je me rendrais assez volon- « tiers à cet avis (car l'honneur a beaucoup de « pouvoir sur moi), si en le suivant, nous ne

« hasardions que notre existence ; mais ici en
« prenant une résolution, il faut avoir égard à
« la Gaule entière, que nous avons appelée à
« notre secours. Quel sera, je vous le demande,
« le découragement de nos voisins et de nos
« proches, s'ils se voient obligés de com-
« battre presque sur les cadavres de 80 mille
« hommes des leurs? Ne refusez pas votre se-
« cours à ceux, qui pour vous en donner,
« négligent leur propre vie ; n'allez pas par
« imprudence, par témérité ou par faiblesse
« anéantir toute la Gaule, et la précipiter dans
« un éternel esclavage. Quoi! parce qu'ils ne
« sont pas arrivés précisément au jour con-
« venu, vous douterez de leur fidélité, de
« leur constance? Hé! pensez-vous donc que
« les Romains s'occupent tous les jours à se
« retrancher de plus en plus, uniquement
« pour leur plaisir? Si vous ne recevez point
« de nouvelles de la Gaule, parce que les pas-
« sages sont fermés, les Romains ne vous as-
« surent-ils pas par leur conduite que le se-
« cours approche? C'est parce qu'ils en sont
« effrayés qu'ils passent les jours et les nuits
« à entasser ouvrage sur ouvrage. Quel est
« donc à présent mon avis? C'est de faire au-
« jourd'hui ce que nos ancêtres firent autre-
« fois dans une guerre bien moins dangereuse

« qu'ils avaient contre les Cimbres et les Teu-
« tons : lorsqu'ils se virent renfermés dans
« leurs villes, et réduits à la même disette
« que celle que nous éprouvons, ils se nour-
« rirent de la chair de ceux que leur âge ren-
« dait inutiles à la guerre, plutôt que de se
« rendre aux ennemis. Si nous n'avions pas
« cet exemple, je pense qu'en faveur de la li-
« berté, il serait très-beau de le donner et de
« le transmettre à nos descendans. Car enfin
« qu'a-t-on jamais vu de pareil à cette guerre?
« Les Cimbres après avoir ravagé la Gaule,
« et lui avoir porté un coup mortel, se reti-
« rèrent enfin pour courir dans d'autres pays ;
« ils nous laissèrent nos droits, nos lois, nos
« champs, notre liberté. Mais les Romains,
« que demandent-ils ? que veulent-ils ? L'en-
« vie et la jalousie seules les dirigent : ils ne
« pensent qu'à écraser ceux qui se sont ac-
« quis de la réputation par leur valeur ; qu'à
« s'emparer de leurs terres et de leurs villes ;
« qu'à les faire gémir sous un joug perpétuel :
« ils n'ont jamais eu d'autre but en faisant la
« guerre ; et si vous ignorez ce qui se passe
« chez les nations éloignées de vous, jetez les
« yeux sur la Gaule narbonnaise, pays voi-
« sin du vôtre ; après avoir vu ses lois et ses
« institutions changées, asservie aux haches,

« et aux faisceaux, elle gémit sous une op-
« pression sans fin. »

Chacun ayant opiné à son tour, il fut résolu que les malades, les vieillards, les femmes et les enfans sortiraient de la ville, et que l'on tenterait tout, avant que de suivre le sentiment de Critognat; mais qu'on s'y résoudrait, s'il le fallait, et si le secours tardait trop, plutôt que de se rendre, et d'accepter la paix. Les peuples de l'Auxois qui les avaient reçus dans leur ville, furent obligés de l'évacuer avec leurs femmes et leurs enfans, et s'étant approchés de nos lignes en versant des larmes, nous conjurèrent instamment de les faire esclaves pour du pain; mais César mit des gardes sur le rempart afin d'empêcher qu'on ne les reçût.

Cependant Comius et les autres chefs investis du commandement général arrivent devant Alise avec toute l'armée, et vont se poster sur une hauteur hors de la ville, environ à cinq cents pas de notre camp. Le lendemain, toute leur cavalerie descend, et couvre cette plaine entière de trois mille pas dont on a parlé, l'infanterie se tenant cachée sur les hauteurs à quelque distance de là. Comme de la ville on découvrait toute la campagne, les assiégés ayant aperçu le secours, sortent avec empressement pour s'adresser de mutuelles félicita-

tions, et se réjouir ensemble de leur arrivée. En même temps ils se rangent en bataille sous les murs de la ville, comblent sur-le-champ le fossé de claies et de fascines, et se préparent à une sortie contre nous, et à tout événement.

Après avoir placé son armée sur l'une et l'autre ligne de circonvallation, afin qu'au besoin chacun connût le poste qu'il devait occuper, et s'y maintînt, César fit sortir sa cavalerie pour escarmoucher contre celle des ennemis. De tous les camps on voyait ce qui se passait dans la plaine, parce qu'ils étaient sur des hauteurs; ce qui rendait chaque soldat attentif à examiner quelle serait l'issue de cette escarmouche. Les Gaulois avaient jeté quelques archers et quelques troupes légères dans leurs escadrons de cavalerie, pour la soutenir si elle pliait, et arrêter l'impétuosité de la nôtre. Ils blessèrent d'abord plusieurs de nos cavaliers, qui furent contraints de lâcher pied. Voyant les nôtres pressés par le grand nombre des leurs, les ennemis se crurent assurés de la victoire : dans cette persuasion, tous de concert, et assiégés, et auxiliaires, poussaient de grands cris de joie pour encourager leurs soldats. Comme les deux camps étaient témoins de ce qui se passait, et que les belles actions non plus que les ..., ne pouvaient être cachées, chacun se

trouvait aiguillonné par le désir de la gloire et par la crainte de l'ignominie. Le combat s'était prolongé environ depuis midi jusqu'au coucher du soleil, sans qu'il y eût rien de décisif, lorsque les Allemands, serrés tous ensemble en un gros escadron, tombent sur les ennemis, et rompent leurs rangs : les ayant mis en fuite, ils enveloppèrent leurs gens de trait et les taillèrent en pièces. Dans les autres quartiers, les nôtres poussèrent aussi les ennemis et les poursuivirent jusqu'à leur camp sans leur donner le temps de se rallier. Ceux qui avaient fait une sortie de la ville, affligés de cette défaite, et ne comptant presque plus sur la victoire, se renfermèrent dans leurs murailles.

Les Gaulois n'ayant point paru en bataille tout le jour suivant, préparèrent pendant ce temps quantité de claies, d'échelles, de crocs ; et sortant vers minuit de leur camp en silence, ils se glissèrent jusqu'aux retranchemens que nous avions vers la plaine : ensuite poussant tout d'un coup un grand cri pour avertir les assiégés de leur présence, ils se mettent à jeter leurs claies, et à coups de frondes, de flèches et de pierres travaillent à chasser les nôtres du rempart ; en un mot, ils attaquent le camp de tous côtés. En même temps ce cri frappant les oreilles de Vercingétorix, il donne le

signal et sort de la ville. Les nôtres courent aux retranchemens, chacun prend le poste qui lui avait été assigné les journées précédentes; et à coups de frondes, de fléaux, de leviers et de balles de plomb dont on avait fait provision, ils jettent la terreur parmi les assaillans. Nos machines les accablèrent de traits; et comme l'action se passait dans la nuit, il y eut des deux côtés beaucoup de blessés. M. Antoine et C. Trébonius, généraux, chargés de la défense de ces quartiers-là, tiraient des soldats des forts éloignés, et les envoyaient au secours de nos troupes, partout où ils les voyaient pressées.

Tant que l'on ne se battit que de loin, les dards que nous lançaient les Gaulois nous firent beaucoup de mal à cause de la quantité; mais en approchant, ou ils s'enfermaient eux-mêmes dans les chausse-trapes, ou ils tombaient dans nos fosses et y étaient percés, ou ils périssaient sous la grêle de javelots que l'on décochait contre eux, tant du rempart que des tours. Après bien des coups donnés et reçus de part et d'autre, le jour parut sans que nos retranchemens eussent été forcés en aucun endroit, et l'ennemi se retira dans la crainte d'être enveloppé, et qu'on ne vînt à l'assaillir des quartiers que nous avions sur la montagne. [illegible]dant ceux de la ville employant tout ce

que Vercingétorix avait fait préparer pour l'attaque, comblèrent les premières fosses; mais cette manœuvre les ayant occupés trop long-temps, ils s'aperçurent avant d'avoir pu pénétrer à nos retranchemens, que leurs compagnons s'étaient retirés; alors sans rien faire de plus, ils rentrèrent dans la ville.

Les Gaulois se voyant repoussés deux fois avec grande perte, délibèrent sur le parti qu'ils doivent prendre. Ils font venir ceux qui connaissent le pays, s'informent de la situation du haut de notre camp, et comment il est fortifié. Vers le septentrion, se trouvait une colline qu'on n'avait pu renfermer dans les lignes à cause de sa vaste étendue; les Romains s'étaient donc vus contraints de les tirer le long du pied de la montagne et sur sa pente, dans un poste assez désavantageux. C. Antistius Réginus et C. Caninius Rébilus, généraux, gardaient ce quartier avec deux légions. Les chefs ennemis l'ayant fait reconnaître par leurs espions, dirigèrent sur ce point cinquante-cinq mille hommes choisis parmi toutes les nations qui passaient pour avoir le plus de bravoure: ils réglèrent secrètement entre eux l'heure de l'attaque et la manière d'y procéder, et convinrent de la commencer vers midi. Ils donnèrent la conduite de ces troupes à Vergasillaunus, Auver-

gnat, l'un des quatre chefs, et parent de Vercingétorix. Vergasillaunus sortit du camp sur les six heures du soir avec les siens ; et ne se trouvant plus qu'à peu de distance de nos retranchemens vers le point du jour, il les cacha derrière la montagne, et les laissa se reposer de la fatigue de la nuit. Il se rendit vers midi au quartier dont nous venons de parler; en même temps la cavalerie ennemie s'avance vers nos postes du côté de la plaine, et le reste de leurs troupes se montre en bataille à la tête du camp.

Vercingétorix qui les aperçoit des hauteurs du fort d'Alise, sort avec ses longues perches, ses galeries couvertes, ses faux et tout l'attirail qu'il avait fait préparer pour l'assaut. Le combat commence à la fois sur tous les points : tout est attaqué ; et s'il y a quelque poste qui paraisse faible, c'est là que l'on court. Les Romains ont tant de fortifications à défendre, qu'il ne leur est pas facile de se porter partout. Ce qui contribuait encore pour beaucoup à effrayer les nôtres pendant l'action, c'étaient les cris des Barbares, qui retentissaient derrière eux, et la réflexion qu'ils faisaient , que leur salut dépendait de la valeur des autres ; car on est souvent plus inquiet d'un péril éloigné, que de celui l'on a sous les yeux.

César avait choisi une position d'où il pouvait voir ce qui se passait dans chaque quartier, et ne manquait pas d'envoyer du secours aux endroits qui en avaient besoin. Chacun se dit à lui-même, que c'est ici le moment de faire le plus grand effort. Les Gaulois, d'un côté, désespèrent de leur salut et de leur indépendance, s'ils ne peuvent réussir à forcer nos retranchemens ; les Romains, de l'autre, se flattent, s'ils restent victorieux en cette occasion, de voir la fin de leurs travaux. Le poste que nous avions le plus de peine à défendre, était celui où nous avons dit que Vergasillaunus fut envoyé ; parce que cette petite élévation qui dominait la pente avait un grand avantage. Les uns nous lancent des traits de cette hauteur, d'autres montent à l'assaut couverts de leurs boucliers; à tout moment des troupes fraîches relèvent celles qui sont fatiguées : la terre qu'ils jettent dans nos retranchemens, leur donne la facilité de les franchir, et les garantit de tous les piéges que nous avions cachés en terre ; déja les armes nous manquent, et nos forces s'épuisent.

A cette vue, César détache pour nous secourir Labiénus avec six cohortes, et lui ordonne, s'il ne peut pas arrêter les ennemis, de retirer les cohortes à dessein de faire une sortie, lui recommandant de n'en venir là

qu'à la dernière extrémité. Il va lui-même encourager le reste, et les exhorter à ne pas se rebuter du travail, leur représentant que c'était alors l'heure et le moment de couronner tous leurs combats précédens et d'en recueillir le fruit. Les troupes qui étaient dans la place, désespérant de pouvoir forcer les retranchemens de la plaine à cause de leur hauteur, s'efforcent d'emporter les quartiers que nous avions sur la montagne; et elles y portent tout ce qu'elles avaient préparé pour l'assaut. Elles délogent à force de traits ceux qui combattaient du haut des tours, se fraient des passages en comblant le fossé avec de la terre et des fascines, et détruisent à coups de faux le rempart et le parapet.

D'abord César y envoie le jeune Brutus à la tête de six cohortes : ensuite, il y fait marcher Fabius, avec sept autres; enfin, voyant que le combat s'échauffait de plus en plus, il y va lui-même porter du secours. Il rétablit l'ordre et repousse les ennemis ; il se porte au lieu où il avait envoyé Labiénus. Il tire quatre cohortes du fort le plus voisin, ordonne à une partie de la cavalerie de le suivre, fait sortir l'autre des lignes, lui commandant d'exécuter une évolution sur les derrières des retranchemens, et d'attaquer les [illegible]s en queue. Quand Labiénus vit que ni

le rempart ni le fossé n'avaient pu arrêter les ennemis, il rassemble des forts voisins trente-neuf cohortes que le hasard lui présenta, et envoie informer César du dessein qu'il a pris. César accourt pour se trouver à l'action.

Il est reconnu à la couleur des vêtemens, dont il avait coutume de se parer un jour de bataille; et les Gaulois qui de la hauteur le voient dans le penchant avec les escadrons et les cohortes dont il s'était fait suivre, viennent commencer l'attaque. Un grand cri s'élève des deux côtés, il se répète sur le rempart et dans tous nos ouvrages. Les nôtres ayant lancé leurs javelots, mettent l'épée à la main: en même temps notre cavalerie paraît sur les derrières de l'ennemi, et d'autres cohortes approchent. Les Gaulois lâchent le pied, s'enfuient et rencontrent nos cavaliers qui en font un grand carnage. Sédulius, général et prince des Limousins, est tué; Vergasillaunus Auvergnat est fait prisonnier en fuyant; soixante et quatorze drapeaux sont pris et apportés à César. De ce grand nombre d'ennemis, peu rentrèrent dans leur camp. Ceux de la ville qui virent le massacre et la fuite des leurs, perdirent toute espérance de se sauver, et abandonnèrent l'attaque de nos ouvrages. Les Gaulois qui étaient dans le camp en ayant appris la nouvelle, prennent

aussitôt la fuite. Si nos troupes n'avaient pas été fatiguées des travaux du jour, et des perpétuelles attaques auxquelles il leur avait fallu résister, elles auraient pu faire périr toute cette multitude d'ennemis. Vers minuit notre cavalerie fut envoyée à leur poursuite, atteignit leur arrière-garde, et en tua ou fit prisonniers un grand nombre; le reste des fuyards se réfugient dans leurs cantons.

Le lendemain Vercingétorix assemble le conseil, déclare qu'il n'a point entrepris cette guerre pour ses intérêts particuliers, mais pour la liberté commune; que puisqu'il faut céder au sort, il s'offre à eux comme victime volontaire, soit que leur intention fût ou de le livrer vivant aux Romains, ou de les apaiser par sa mort. En conséquence on députe vers César, qui ordonne qu'on remette en son pouvoir les chefs et les armes. Pour faire exécuter ces conditions, il se rend lui-même dans ses retranchemens à la tête de son camp. Là les généraux ennemis paraissent en sa présence. On livre Vercingétorix, et on dépose les armes à ses pieds. Après avoir réservé les Autunois et les Auvergnats, pour essayer de reconquérir par leur moyen l'affection de ces deux peuples, il donna un prisonnier à chacun de ses soldats, à titre de butin.

Ces affaires terminées, il part pour se rendre chez les Autunois qui vinrent se soumettre à lui; les Auvergnats imitèrent cet exemple par l'organe de leurs députés, et lui promirent de faire tout ce qu'il leur ordonnerait. Il en exige grand nombre d'otages, rend à ces deux nations environ vingt mille des leurs qu'il avait faits captifs; puis il met ses légions en quartiers d'hiver. Il envoie Labiénus avec deux d'entre elles et toute la cavalerie dans la Franche-Comté, et lui associe M. Sempronius Rutilus. C. Fabius et L. Minutius Basilus, à la tête de deux autres, s'établirent chez les Rhémois, pour empêcher les peuples du Beauvoisis leurs voisins, de les insulter. C. Antistius Réginus fut dirigé sur le Nivernais, T. Sextius sur le Berri, et C. Caninius Rébilus sur le Rouergue, avec chacun une légion. Q. Tullius Cicéron et P. Sulpicius vinrent à Châlons-sur-Saône et à Mâcon dans l'Autunois, afin de pourvoir aux approvisionnemens. Pour lui, il résolut de passer l'hiver à Autun. Le sénat romain informé de ces succès par les lettres de César, ordonna vingt jours de prières publiques.

LIVRE HUITIÈME.

Supplément de la guerre des Gaules, par Hirtius Pansa.

I. Préface de l'Auteur. II. Nouvelle révolte de la Gaule : guerre contre ceux du Berri, du pays Chartrain et du Beauvoisis. III. Exploits de Fabius et de Caninius. IV. Siége de Cahors. V. Arrivée de César en Aquitaine. VI. Quelles furent les causes et les semences de la guerre civile.

An. avant J. C. 51, de Rome 603.

Pressé par vos sollicitations assidues, mon cher Balbus, et voyant que vous rejetiez mes excuses non sur la difficulté du sujet, mais sur ma paresse, je me suis engagé dans une entreprise bien difficile. J'ai continué les commentaires de César relativement à la guerre des Gaules; ce que j'ai fait ne sera comparable ni à ce qui précède ni à ce qui suit. J'ai aussi depuis peu terminé ce qu'il a laissé imparfait depuis les événemens d'Alexandrie; je l'ai achevé, non jusqu'à la fin de la guerre

civile, qui dure malheureusement encore, mais jusqu'à la mort de César. Je demande en grâce à ceux qui pourront parcourir mon travail, d'être bien convaincus que je m'en suis chargé malgré moi, et que je ne suis ni assez téméraire ni assez vain pour vouloir égaler mes écrits à ceux de ce grand homme. Tout le monde reste persuadé avec justice, que rien n'est écrit avec plus d'élégance et de dignité que ses ouvrages, quoiqu'il ne les ait composés que pour servir de Mémoires aux historiens. Ils sont si généralement estimés, qu'il paraît avoir ôté à tous les auteurs l'envie d'écrire après lui sur les matières qu'il a traitées. J'ai bien plus que les autres sujet de les admirer: ils n'en voient que la beauté et la pureté du style; et moi je sais encore avec quelle facilité, quelle promptitude, il les a composés. Car s'il possédait à fond le talent d'écrire et de s'exprimer noblement, il avait aussi celui de donner à ses pensées la plus grande clarté. De plus j'ai eu le désavantage de ne m'être trouvé ni à la guerre d'Alexandrie, ni à celle d'Afrique. Il est vrai que j'ai appris de sa propre bouche une partie de ce qui s'y est passé; mais il y a bien de la différence entre connaître ces faits, et pouvoir en parler comme témoin oculaire, et n'en être informé que comme curieux admirateur de la

nouveauté. Mais je finis, de peur que cherchant à m'excuser d'être mis en parallèle avec César, on ne me croie assez présomptueux pour m'imaginer qu'il se trouvera quelqu'un qui me juge digne d'être comparé à ce grand modèle.

Après avoir soumis la Gaule, César qui pendant toute la campagne n'avait pas déposé les armes un seul instant, songeait à faire reposer ses troupes en des quartiers d'hiver, lorsqu'il apprit que plusieurs de ses nations méditaient une nouvelle guerre, et se liguaient ensemble à ce dessein. Elles se fondaient sur une raison assez vraisemblable: car sachant par expérience, que toutes leurs forces réunies ne tiendraient jamais contre les Romains, elles espéraient qu'en se portant sur plusieurs points à la fois, nous n'aurions ni assez de temps, ni assez de secours, ni assez de troupes pour faire face à tout. Sur ce plan, elles décidèrent qu'aucun peuple ne devait reculer devant nul sacrifice pour assurer la liberté générale.

Pour ne pas les laisser se fortifier dans cette opinion, César donne la garde de ses quartiers d'hiver au questeur M. Antoine, part d'Autun le dernier de décembre avec sa cavalerie, et va joindre la douzième légion qu'il

avait établie sur les frontières du Berri, peu loin du territoire d'Autun, lui joignant la onzième qui était tout proche. Ensuite ayant laissé deux cohortes pour garder le bagage, il fit entrer le reste de son armée sur les terres fertiles des habitans du Berri, qui possédant un grand territoire, où il y avait plusieurs villes, et ne voyant chez eux qu'une légion, n'avaient pu s'empêcher de cabaler et de se préparer à la guerre.

A l'arrivée subite de César, ils éprouvèrent ce que devaient nécessairement ressentir des hommes non préparés et dispersés de côté et d'autre; cultivant leurs terres sans aucune défiance, ils furent accablés par notre cavalerie, avant qu'ils pussent gagner les villes: car César avait expressément défendu de mettre le feu nulle part, signe ordinaire de la venue des ennemis, de peur d'épouvanter les habitans, et de ne trouver ni vivres ni fourrages en cas où il voulût pousser plus loin. Il fit un grand nombre de prisonniers; et ceux que la crainte précipita chez les voisins à notre première arrivée, ou qui se crurent en sûreté chez eux ou chez leurs alliés, s'en flattèrent en vain, parce qu'il se trouvait partout, sans donner le temps à aucun de ces peuples de penser au salut des autres plutôt qu'au sien propre. Par cette extrême dili-

gence, il conserva ses fidèles amis, et grace à la terreur qu'il sut inspirer, il détermina ceux qui balançaient, à se soumettre. Lorsque les peuples du Berri virent toutes les nations voisines donner sans répugnance des otages et être reçues à composition, et que la clémence de César leur offrait son amitié aux mêmes conditions, ils suivirent leur exemple.

En récompense de tant de travaux et de fatigues au cœur de l'hiver, à travers des chemins difficiles, et par des froids insupportables, travaux supportés avec le plus grand zèle, César promit à titre de butin 200 sesterces aux soldats, et 2000 aux centurions: puis ayant renvoyé les légions dans leurs quartiers, il se rendit à Autun quarante jours après en être parti. Il y était occupé à rendre la justice, lorsque ceux du Berri lui envoyèrent demander du secours contre ceux de Chartres qui leur avaient déclaré la guerre. Sur cet avis, quoiqu'il ne fût que depuis dix-huit jours dans son quartier d'Autun, il fit venir la sixième et la quatorzième légion qui, comme on l'a dit dans le livre précédent, avaient leurs quartiers sur la Saône pour la sûreté des vivres. Il marcha contre ceux de Chartres soutenu de ces deux légions.

Sur le bruit qu'il venait à eux avec une ar-

mée, les ennemis craignant d'être réduits aux mêmes calamités que les autres, abandonnèrent les villes et les bourgs, où la nécessité de se mettre à couvert des rigueurs de l'hiver leur avait fait dresser quelques misérables cabanes (car une partie de leurs villes avait été ruinée dans la guerre précédente), et ils s'enfuirent de divers côtés. César ne voulant pas exposer ses troupes aux rigueurs de la saison qui régnait alors, alla camper dans Orléans, ville du pays Chartrain, et logea ses soldats, moitié dans les maisons des habitans, qui étaient encore debout, et moitié dans ces cabanes abandonnées, qu'il fit au plus vite couvrir de paille. Mais il envoya sa cavalerie et son infanterie légère dans tous les lieux où l'on disait que les ennemis s'étaient retirés. Ce ne fut pas en vain; car les nôtres revinrent pour la plupart chargés de butin. Les ennemis accablés par la rigueur de la saison, effrayés, chassés de leurs chétives chaumières, ne sachant où se retirer en sûreté; et les forêts ne pouvant les garantir des vents impétueux et glacés, dispersés sans feu ni lieu, se retirèrent chez leurs voisins après avoir essuyé une perte considérable d'hommes.

Satisfait d'avoir dans une saison aussi rigoureuse dissipé les complots des ennemis et de les avoir empêchés de reprendre les armes;

sachant d'ailleurs que suivant les lois de la raison, il ne pouvait s'allumer de grandes guerres avant les beaux jours, César mit en quartier d'hiver à Orléans les deux légions qui l'avaient accompagné. Pour lui, informé par les fréquentes députations des Rhémois, que ceux du Beauvoisis, peuple le plus brave de la Gaule et des Belges, secondés de leurs voisins, assemblaient une armée sous les ordres de Corréus de Beauvais, et de Comius, seigneur d'Arras, pour venir tous ensemble tomber sur ceux de Soissons qui étaient annexés aux Rhémois; il jugea non-seulement de sa dignité, mais même de son intérêt, de ne pas souffrir que des alliés qui avaient rendu de grands services à la république, fussent maltraités en aucune manière. Pour prévenir ce malheur, il tira une seconde fois la onzième légion de ses quartiers donna ordre à C. Fabius de se rendre sur les frontières du Soissonnais avec les deux légions qu'il commandait, et fit venir une de celles qui servaient sous Labiénus. Ainsi, autant que le permettaient la situation des quartiers et le bien du service, il n'employait ses légions que l'une après l'autre, quoique lui-même il fût toujours en action.

Ayant rassemblé ces troupes, il marche contre les peuples du Beauvoisis, campe sur

leurs frontières, et détache sa cavalerie pour parcourir la campagne, et faire quelques prisonniers qui pussent l'instruire des desseins de l'ennemi. Ses cavaliers ayant rempli leur devoir, lui rapportèrent que toutes les maisons étaient désertes, et que ceux qu'ils y avaient trouvés n'étaient point restés pour labourer la terre, mais que c'étaient des espions. César ayant demandé à ces captifs où les ennemis s'étaient rassemblés, et quel était leur dessein, apprit que tous ceux du Beauvoisis, capables de porter les armes, réunis avec ceux de l'Amiénois, du Maine, du pays de Caux, de Rouen et de l'Artois, étaient campés sur une montagne environnée d'un marais, et avaient mis tout leur bagage dans les forêts voisines; qu'ils étaient commandés par plusieurs chefs qui les excitaient à la guerre; mais qu'ils avaient surtout confiance en Corréus, parce qu'ils savaient qu'il haïssait mortellement le peuple romain; que Comius s'était mis en marche depuis quelques jours, pour amener le renfort que les Allemands leurs voisins avaient promis, et qui devait être très-considérable; que tous les généraux avaient résolu de concert avec ceux de Beauvais et l'armée entière, dans le cas où César n'aurait que trois légions, comme on le disait, de lui présenter bataille, de peur d'être obligés de

combattre dans la suite avec plus de désavantage, contre toutes ses troupes ; que si au contraire il avait plus de trois légions, ils demeureraient renfermés dans leur camp, et travailleraient à lui couper les vivres et les fourrages qui étaient rares pour la saison, et dispersés en différens endroits.

Sur ce rapport qui lui fut encore confirmé par d'autres, César jugea que bien loin de se conduire en imprudens et en téméraires, comme c'est assez la coutume des Barbares, leurs desseins étaient pleins de sens et de sagesse; il résolut donc de mettre tout en usage pour leur faire mépriser ses forces, afin de les attirer plus vite au combat. Il avait avec lui trois légions de vieilles troupes sur lesquelles il comptait principalement, savoir la septième, la huitième et la neuvième; et de plus la onzième, toute composée d'une jeunesse d'élite et de grande espérance, et qui avait déja huit ans de service, avec cette différence, que, relativement aux autres, elle n'avait pas eu le temps de donner autant de preuves de valeur. Il fait donc assembler le conseil, y expose ce qu'il vient d'apprendre, encourage ses troupes; et dans la vue d'attirer l'ennemi au combat, sur la persuasion qu'il n'aurait affaire qu'à trois légions, il règle que la septième, la huitième et la neuvième légion



marcheraient avant le bagage, qui n'était pas considérable, comme c'est l'ordinaire dans une simple expédition, et qu'il viendrait derrière sous l'escorte de la onzième légion ; afin qu'il ne parût pas aux yeux des ennemis plus de monde qu'ils n'en voulaient. Dans cet ordre, formant presque un bataillon carré, il se montra devant eux plus tôt qu'ils ne s'y attendaient.

Les Gaulois voyant tout-à-coup les légions marcher à eux en bataille et d'un pas assuré, quoiqu'on eût rapporté à César qu'ils étaient pleins de confiance, néanmoins, soit qu'ils appréhendassent le danger, soit qu'ils fussent surpris de notre arrivée, ou qu'ils voulussent attendre quel parti nous prendrions, se contentèrent de ranger leurs troupes en bataille à la tête de leur camp, sans quitter leur position avantageuse. Quoique César brûlât d'en venir aux mains, cependant ayant fait attention à leur multitude, campée si avantageusement, et dont il était séparé par un grand vallon qui avait plus de profondeur que de largeur, il résolut de camper en face. Dans cette intention il fit élever un rempart de douze pieds de haut, avec son parapet à proportion : au-devant il creusa deux fossés à fond de cuve de quinze pieds de large, et construisit plusieurs tours à trois étages, jointes ensemble par des ponts et des

galeries, et munies par-devant d'un parapet, afin que ces ouvrages fussent défendus de deux rangs de soldats, dont celui d'en-haut sur la galerie pouvait lancer ses traits plus loin et plus hardiment, parce qu'il était moins exposé, et l'autre placé sur le rempart plus proche des ennemis, était à couvert sous les planchers de la galerie. Il eut soin de mettre des portes et des tours fort hautes à toutes les entrées.

César avait deux vues en se retranchant avec tant de précautions : il espérait que la grandeur de ces travaux et la crainte qu'il affectait de ressentir, augmenteraient la confiance des Barbares; et il prévoyait que, si l'on était forcé d'aller loin pour chercher des vivres et du fourrage, on pourrait, à l'abri de ses retranchemens, défendre le camp avec peu de troupes. Cependant il se livrait fréquemment de petits combats entre les deux camps, séparés par les marais; quelquefois néanmoins nos Gaulois alliés et nos Allemands le passaient, poursuivaient vivement les ennemis; ou ceux-ci le traversant à leur tour nous poussaient fort loin. Il arrivait aussi, ce qui ne pouvait manquer d'avoir lieu, que les nôtres qui allaient au fourrage tous les jours, étant contraints de se disperser pour le chercher vers des maisons isolées et lointaines, étaient

quelquefois enveloppés par les partis ennemis dans des positions désavantageuses; et bien que notre perte ne fût que de quelques valets et de quelques chevaux de charge, ces légers échecs ne laissaient pas d'enfler les folles espérances des Barbares, d'autant plus que Comius qui, comme nous l'avons vu, était allé chercher du secours chez les Allemands, se trouvait de retour avec des cavaliers : quoiqu'il n'y en eût point plus de cinq cents, les Gaulois ne s'en montraient pas moins fiers.

Quand, après plusieurs jours, César vit que les ennemis se tenaient constamment renfermés dans leur camp fortifié par un marais et par sa situation naturelle; qu'on ne pouvait le forcer sans grande perte, ni l'investir qu'avec plus de troupes qu'il n'en avait, il écrivit à Trébonius de mander en diligence la treizième légion, laquelle hivernait dans le Berri sous les ordres de T. Sextius, l'un de ses lieutenans, lui ordonnant de venir à grandes journées le joindre avec trois légions. En attendant, il envoya tour-à-tour la cavalerie des Rémois, de ceux de Langres et des autres peuples de la Gaule, dont il avait fait venir un grand nombre, pour soutenir ses fourrageurs, et arrêter les courses des ennemis.

Comme cette cavalerie exécutait tous les jours la même manœuvre, elle se relâcha de

son exactitude, ce qui est assez ordinaire; et ceux de Beauvais ayant découvert l'endroit où elle avait l'habitude de se rendre, mirent un corps d'infanterie en embuscade dans les bois, et envoyèrent le lendemain de la cavalerie pour l'y attirer, et l'attaquer après l'avoir investie de toutes parts. Le malheur tomba sur la cavalerie rémoise, qui ce jour-là escortait les fourrageurs. Car ayant d'abord aperçu celle des ennemis, et le mépris qu'elle fit de son petit nombre l'engageant à la poursuivre avec trop d'ardeur, elle se vit tout d'un coup enveloppée par les fantassins : surprise de cette attaque, elle se retira plus vite qu'on n'a coutume de faire dans un combat de ce genre, après avoir perdu Vertiscus, chef de la nation et général de la cavalerie, qui pouvant à peine se tenir à cheval, à cause de son grand âge, n'avait pas cru pouvoir néanmoins se dispenser, malgré sa vieillesse, ni de commander, ni de se trouver à l'action. Cet heureux succès, joint à la mort du chef et du général des Rémois, enfla de plus en plus la vanité des ennemis. En même temps cette disgrace fut pour les nôtres un avertissement de ne placer leurs corps-de-garde qu'après avoir soigneusement examiné les lieux, et de ne pas s'emporter à la poursuite avec tant d'ardeur.

Cependant il ne se passait point de jour qu'il n'y eût quelque escarmouche aux gués du marais à la vue des deux camps. Dans une de ces rencontres, l'infanterie allemande à qui César avait fait passer le Rhin pour l'envoyer au combat, mêlée avec la cavalerie, eut la constance de traverser le marais; et après avoir tué ceux des ennemis qui faisaient résistance, elle poursuivit vivement le reste. Cette hardiesse effraya de telle sorte, non-seulement les combattans qu'ils avaient en tête, ou qu'ils blessaient de loin, mais encore les troupes commandées pour les soutenir, qu'ils prirent tous honteusement la fuite, et que poussés de hauteurs en hauteurs, ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés dans leur camp : la peur en entraîna même quelques-uns encore plus loin ; ce qui troubla si fort toute leur armée, qu'on aurait eu peine à décider si la fortune et les heureux succès étaient plus capables de les enorgueillir, que le moindre revers de les abattre.

Après avoir gardé plusieurs jours cette position, ayant appris que C. Trébonius approchait avec ses légions, les généraux ennemis, dans la crainte d'être assiégés comme ceux d'Alise, firent partir de nuit avec le bagage les personnes que leur âge, leurs infirmités ou le défaut d'armes, rendaient peu

propres à la guerre. Tandis qu'ils s'agitaient pour mettre en marche cette multitude confuse d'hommes et de bagages (car les Gaulois traînent toujours à leur suite quantité de chariots, même dans les promptes expéditions), le jour les ayant surpris, ils rangèrent quelques troupes en bataille à la tête de leur camp, afin d'empêcher que les Romains n'entreprissent de les poursuivre avant qu'ils fussent éloignés. César de son côté qui ne jugeait pas à propos de les attaquer dans un poste si avantageux, s'ils se mettaient en défense, crut en même temps devoir faire assez avancer les légions, pour que les Barbares ne pussent tranquillement effectuer leur retraite à sa vue. Ainsi comme le marais situé entre les deux camps, pouvait, par la difficulté du passage, le retarder dans sa poursuite, et que la hauteur opposée qui touchait presque au camp ennemi, n'était séparée du sien que par un petit vallon, il jeta des ponts sur le marais, y fit passer ses troupes, atteignit promptement la hauteur dont la pente couvrait des deux côtés le flanc des légions, les y rangea en bataille, marcha en avant, et ne s'arrêta qu'à la portée du trait des retranchemens ennemis.

Comptant sur l'avantage de leur poste, les Barbares ne refusaient pas de combattre,

dans le cas où les Romains entreprendraient de venir les attaquer sur la hauteur; mais n'osant faire défiler leurs troupes, de crainte que si elles étaient dispersées, on ne les mît en désordre, ils prirent le parti de rester en bataille. César les voyant opiniâtrés à ne point quitter leur poste, laissa vingt cohortes sous les armes, campa et se retrancha dans cet endroit. L'ouvrage fini, il mit ses légions en bataille à la tête de ses retranchemens, fit tenir sa cavalerie prête à monter à cheval au premier ordre, et la chargea de la garde du camp. Les Barbares qui virent les Romains prêts à les suivre, ne pouvant ni passer la nuit, ni demeurer plus long-temps sans vivres, au lieu où ils s'étaient établis, s'avisèrent de ce stratagème pour se retirer. De main en main ils transportèrent à la tête du camp toutes les bottes de paille et les fascines sur lesquelles ils sont assis quand ils restent en bataille, comme il a été dit dans les livres antérieurs, et dont ils avaient une prodigieuse quantité dans leur camp; et sur le soir, à un certain signal, ils mirent le feu à toutes en même temps. La flamme de cet incendie s'étendant au loin, déroba tout-à-coup leurs troupes aux regards des nôtres; et ils prirent ce moment pour s'enfuir en toute hâte.

Quoique César ne pût voir leur départ, à

cause de la flamme et de la fumée qui étaient entre eux et lui, jugeant néanmoins que c'était une ruse pour couvrir leur retraite, il fit avancer ses légions, et envoya contre eux sa cavalerie : pour lui, craignant quelque piége, et que les ennemis ne se fussent arrêtés au même endroit pour nous attirer dans quelque poste désavantageux, il s'avança plus lentement. Notre cavalerie qui n'osait pénétrer au travers d'une si grande flamme et d'une fumée si épaisse, où elle ne pouvait seulement pas apercevoir la tête de ses chevaux, et qui craignit de tomber dans quelque embuscade, laissa aux ennemis le temps de faire leur retraite. A la faveur de cette fuite, où la crainte leur suggéra un expédient plein d'adresse, ils firent sans perte environ trois lieues et campèrent dans une position fort avantageuse. De là mettant sans cesse de l'infanterie et de la cavalerie en embuscade, ils incommodèrent beaucoup nos fourrageurs.

Comme de tels désagrémens se multipliaient, César apprit d'un prisonnier, que Corréus, général des ennemis, avec six mille fantassins et mille chevaux, tous soldats d'élite, s'était embusqué dans un endroit où il croyait que les Romains enverraient leurs fourrageurs, parce que ce lieu était abondamment pourvu de fourrages. Sur cette découverte, il fit par-

tir un plus grand nombre de légions qu'à l'ordinaire ; elles étaient précédées de la cavalerie qu'il avait coutume d'envoyer escorter les fourrageurs, y joignit des gens de trait, et s'avança lui-même le plus qu'il lui fut possible avec les légions.

Les ennemis s'étaient postés dans une plaine qui n'ayant guère que mille pas d'étendue en tout sens, était environnée de bois épais et d'une rivière fort profonde; les nôtres investissent ce lieu. La cavalerie prête à en venir aux mains, et instruite de la disposition des ennemis, marche à eux par escadrons en bon ordre et en bonne résolution, parce qu'elle se sent suivie des légions. Dès que Corréus la découvrit, il crut l'occasion favorable, se présenta d'abord avec peu de monde, et chargea les premiers escadrons, qui le soutinrent vigoureusement sans se rejoindre au gros de leur corps; ce qui arrive le plus souvent dans les combats de cavalerie, quand on s'est laissé surprendre : alors le nombre nuit plus qu'il ne sert, parce qu'il apporte de la confusion.

Comme ils ne se battaient que par escadrons et en petites troupes, sans nous donner les moyens de les envelopper, le reste des ennemis ayant Corréus à sa tête, débouche enfin de l'embuscade. Alors l'affaire devint plus géné-

rale, mais sans avantage de part ni d'autre, jusqu'à ce que leur infanterie fût sortie peu à peu en bataille hors du bois, et eût obligé notre cavalerie de reculer ; notre infanterie légère qui, comme on l'a dit, avait engagé l'attaque avant les légions, vint aussitôt à son secours, et se mêlant dans les escadrons, combattit avec fermeté. La fortune fut quelque temps indécise ; ensuite selon le cours ordinaire de ces sortes de combats, ceux qui avaient soutenu le premier choc dans l'embuscade, devinrent supérieurs, par cela même qu'on n'avait rien gagné sur eux en les surprenant. Cependant nous apprenons ainsi que les Barbares, que les légions approchent, et que notre général va paraître avec ses troupes en bataille. Sur cette espérance, nos troupes redoublent de vigueur, dans la crainte que si l'action se prolongeait, les légions ne vinssent partager avec elles l'honneur de la victoire. Les ennemis, au contraire, perdent courage, et cherchent à se sauver par différens chemins ; mais ce fut inutilement : car les postes désavantageux dans lesquels ils avaient voulu nous enfermer, s'opposaient à leur retraite. Ainsi vaincus, chassés et consternés de la perte de la plus grande partie de leurs soldats, ils se retirèrent où ils purent, les uns dans les bois, les autres en passant la

rivière, où notre cavalerie qui les poursuivait vivement, acheva leur déroute. A l'égard de Corréus qui ne se laissait abattre par aucune disgrace, comme il ne voulut ni se retirer, ni se réfugier dans les forêts, ni se rendre à nos sollicitations, après avoir combattu vaillamment et blessé plusieurs des nôtres, il força les vainqueurs irrités d'une si longue résistance, de le percer de coups.

Cette affaire ainsi terminée, César qui marchait sur les pas de ses troupes victorieuses, crut que les ennemis, épouvantés d'un tel désordre, n'en auraient pas plus tôt appris la nouvelle, qu'ils abandonneraient leur camp qui n'était éloigné que d'environ quatre lieues de l'endroit où l'on avait engagé l'action; ainsi quoique arrêté par la rivière, il la traverse avec son armée, et marche en avant. Alors ceux de Beauvais et les autres peuples qui s'étaient joints à eux, informés de la défaite des leurs, par ceux de leurs blessés qui avaient échappé en fuyant au travers des bois, réfléchissant que tout se tournait contre eux et que rien ne leur réussissait; que Corréus avait été tué, qu'ils avaient perdu leur cavalerie et leurs meilleurs fantassins; et s'attendant à voir les Romains les assaillir incessamment, assemblèrent sur-le-champ le conseil au son

des trompettes, et s'écrièrent qu'il fallait envoyer des députés et des otages à César.

Cette opinion adoptée unanimement, Comius, seigneur d'Arras, s'enfuit chez les Allemands qui lui avaient prêté du secours dans cette guerre. Les autres députent aussitôt vers César, pour le prier de se contenter du châtiment qu'il leur avait fait subir, puisque sa clémence et son humanité ne lui permettraient pas d'en imposer un plus rude, même à une nation dont il n'aurait pas abattu les forces par sa victoire. Ils lui représentèrent que toute leur cavalerie avait péri ; que plusieurs milliers de leurs meilleurs fantassins avaient été tués ; qu'à peine en était-il échappé pour en porter la nouvelle ; que malgré tant de maux, ils avaient pourtant beaucoup gagné, puisque Corréus, l'auteur de la guerre et l'instigateur de la multitude, y avait péri, et que pendant sa vie, la populace ignorante avait toujours joui d'une plus grande autorité dans la nation que le sénat.

César répondit à ces supplications en leur reprochant la guerre qu'ils lui avaient faite l'année précédente, et dans laquelle ils avaient soulevé contre lui toute la Gaule ; eux seuls persistant dans leur opiniâtreté, n'avaient pu se résoudre à se rendre comme les autres :

ajoutant que rien n'était plus facile que de rejeter ses fautes sur les morts; mais que jamais un particulier ne pouvait, contre la volonté des chefs ; l'opposition du sénat et de tous les bons citoyens, engager une nation à faire la guerre, quand il n'avait pour lui qu'une faible populace ; que cependant il se contenterait du mal qu'ils s'étaient fait à eux-mêmes.

La nuit suivante, les députés portèrent cette réponse aux leurs, et aussitôt ils préparèrent des otages. Les autres peuples qui voulaient voir quel serait le succès de la députation de ceux de Beauvais, imitèrent leur exemple, envoyèrent des ambassadeurs, donnèrent des otages, et se soumirent à tout. Il faut en excepter Comius, que la crainte empêcha de se confier à qui que ce fût. L'année d'auparavant, Labiénus ayant découvert qu'à l'époque où César tenait les États de la Lombardie, ce même Comius sollicitait les Gaules à la révolte, et conspirait contre le général, avait cru pouvoir sans injustice s'opposer à ses infidélités ; et se doutant que Comius ne se rendrait point au camp lorsqu'il y serait mandé, il ne voulut pas tenter de l'y attirer, de peur qu'il ne se tînt sur ses gardes. Il envoya donc vers lui C. Volusénus, qui sous prétexte d'une entrevue avait ordre de s'en défaire. On le fit

en conséquence accompagner de centurions d'élite. Quand ils furent assemblés, et que Volusénus, suivant le signal dont on était convenu, eut pris la main de Comius, un centurion feignant d'être irrité d'une familiarité si extraordinaire voulut le tuer; mais il en fut aussitôt empêché par ceux de la suite de ce seigneur : cependant il lui porta un rude coup d'épée sur la tête : après cette action, de part et d'autre on mit l'épée à la main, moins dans le dessein de se battre, que de se retirer : car les nôtres crurent Comius blessé mortellement; et les Gaulois qui reconnurent le piége, craignirent quelque chose de plus fâcheux encore que ce dont ils venaient d'être témoins. Depuis cet événement, on disait que Comius avait résolu de ne jamais paraître devant un Romain.

César vainqueur d'une nation si guerrière, ne voyant plus aucun peuple de la Gaule songer à prendre les armes ni à lui résister, et considérant d'ailleurs que quelques particuliers quittaient le pays, pour s'affranchir de la domination présente, résolut de distribuer ses troupes en plusieurs quartiers. Il garda auprès de lui le questeur M. Antoine avec la onzième légion; envoya C. Fabius avec vingt-cinq cohortes dans le canton de la Gaule le plus opposé à celui où il était alors, parce qu'il avait

appris que plusieurs peuples y étaient en armes, et que C. Caninius Rébilus général, qui s'y trouvait en qualité de commandant, ne lui paraissait pas assez fort pour les maintenir dans l'obéissance avec deux légions; il rappela auprès de lui T. Labiénus, et envoya la douzième légion qu'il commandait dans la Lombardie, pour défendre les colonies romaines, et les garantir de malheurs pareils à ceux auxquels les peuples de l'Istrie avaient été exposés, la campagne précédente, par les courses subites des Barbares, qui les avaient pillés. Pour lui, il partit pour aller mettre tout à feu et à sang dans le pays d'Ambiorix : car, après l'avoir contraint par la terreur de ses armes à prendre la fuite, comme il désespérait de le soumettre, il crut qu'il y allait de son honneur de faire de tels ravages sur son territoire, sans épargner ni ses sujets, ni leurs habitations, ni leurs troupeaux, que ce prince devenu l'horreur de ceux qui lui étaient attachés, à supposer qu'il en restât encore quelques-uns, ne pût même trouver de retraite dans son propre pays, dont il aurait causé la désolation et les désastres.

Après avoir dispersé ses troupes dans tous les états d'Ambiorix, y avoir tout détruit par le fer et le feu, tué ou pris un grand nombre de ses sujets, il envoya Labiénus avec deux

légions contre ceux de Trèves, que le voisinage des Allemands avait rendus très-expérimentés dans l'art de la guerre, de sorte qu'ils en reproduisaient si bien les mœurs et la férocité, qu'il fallait toujours une armée pour les contraindre à l'obéissance.

Cependant le général C. Caninius ayant appris par des lettres et des courriers de Duracius qui avait toujours été attaché aux Romains, quoiqu'une partie de sa nation les eût abandonnés, que l'ennemi avait concentré des forces considérables sur les frontières du Poitou, partit pour se rendre à Poitiers. A son arrivée, quelques prisonniers lui confirmèrent qu'une armée nombreuse conduite par Dumnacus chef des Angevins, enfermait et assiégeait Duracius dans Poitiers; et comme il n'avait pas assez de troupes pour entreprendre d'attaquer l'ennemi, il se campa très-avantageusement. Dumnacus instruit de son approche, lève le siége, tourne toutes ses troupes contre les légions, et vient les attaquer dans leur camp. Après avoir perdu bien du temps et beaucoup de soldats à cette attaque sans avoir pu rien forcer, il reprit le siége.

Dans ce même temps, le général C. Fabius reçut les soumissions de plusieurs peuples qui lui donnèrent des otages, et apprit par les lettres de Caninius ce qui se passait dans le

Poitou. Sur cet avis, il courut au secours de Duracius. Mais Dumnacus ayant appris l'arrivée de Fabius, et désespérant de pouvoir résister, s'il était obligé de s'opposer en même temps à l'armée des Romains qui l'attaqueraient au-dehors, et d'avoir l'œil sur ceux de la ville qui n'étaient pas moins à craindre, se retira sur-le-champ avec ses troupes, et crut qu'il ne serait en sûreté que quand elles auraient traversé la Loire, qu'il fallait passer sur un pont, à cause de sa largeur. Quoique Fabius n'eût encore ni paru devant l'ennemi, ni joint Caninius, cependant instruit par ceux qui connaissaient le pays, il ne douta nullement que les Barbares effrayés ne prissent la route qu'ils prirent en effet. Il marche donc vers le même pont, et ordonne à sa cavalerie de devancer les légions, de manière que sans fatiguer les chevaux, elle pût commodément les rejoindre, et se rendre dans le même camp. Notre cavalerie poursuivit l'ennemi, comme elle en avait l'ordre; et arrivée à l'armée de Dumnacus, qui était chargée de bagage, elle l'attaqua dans sa retraite, fit un grand butin, tua beaucoup de monde, et après ce succès se rendit au camp.

La nuit suivante, Fabius fit repartir la cavalerie, lui recommandant d'inquiéter l'ennemi dans sa marche pour la retarder jusqu'à

son approche. Q. Atius Varus, sage et prudent officier qui la commandait, après l'avoir exhortée à faire son devoir, se met à suivre les ennemis, place une partie de ses troupes dans des endroits propres à son dessein, et attaque la cavalerie gauloise avec l'autre. Il fut reçu d'autant plus courageusement, que leur infanterie qui suivait en corps fit halte, et vint secourir leur cavalerie contre la nôtre. L'action fut très-vive : car nos cavaliers méprisaient un ennemi qu'ils avaient vaincu la veille, et se souvenaient qu'ils étaient suivis des légions. Ainsi ne voulant pas avoir la honte de céder, et souhaitant de terminer promptement l'affaire eux seuls, ils combattaient avec le plus grand courage. D'une autre part, les ennemis se flattant de n'avoir en tête que le même nombre de troupes qu'ils avaient vu le jour précédent, croyaient que le moment favorable était arrivé de détruire entièrement notre cavalerie.

Après un combat qui dura quelque temps avec une extrême opiniâtreté, Dumnacus fit avancer son infanterie au secours de sa cavalerie et pour la soutenir. Dans ce moment, nos légions parurent, les rangs serrés. Cette vue frappe d'une si grande terreur l'armée des Barbares, qu'aussitôt elle rompt ses rangs, s'embarrasse dans le bagage, y répand une

extrême confusion, et en jetant de grands cris se met à fuir de divers côtés. Notre cavalerie qui, l'instant d'auparavant, les avait poussés malgré leur résistance, ravie de se voir victorieuse, jette de toutes parts des cris de joie, court à droite et à gauche, s'élance à toute bride sur leurs traces, et ne cesse de massacrer que quand les chevaux n'ont plus la force de poursuivre, et leurs bras de frapper. Il en périt plus de douze mille, tant de ceux qui moururent les armes à la main, que de ceux à qui la frayeur les fit déposer; et tout leur bagage fut pris.

Lorsque après cette défaite des Gaulois, on eut appris que Drapès de Sens, qui, lors de la première révolte des Gaules, avait rassemblé un ramas d'hommes perdus de débauche, d'esclaves auxquels il avait promis la liberté, de bannis, de brigands, avec lesquels il avait souvent enlevé nos bagages et nos convois; quand on eut appris, dis-je, que ce Drapès avait ramassé cinq mille des fuyards, et qu'il marchait vers notre province, soutenu de Lutérius de Cahors, lequel, comme on l'a vu dans les livres précédens, avait formé le même dessein à l'époque de la première sédition; Caninius, général, se mit à leur poursuite avec deux légions, pour empêcher que l'effroi ou même le dégât causé dans notre province

par le pillage de ces malfaiteurs, ne déshonorât l'armée romaine.

Fabius, avec le reste des troupes, marcha contre ceux de Chartres, et contre les autres nations, qu'il savait être venues au secours de Dumnacus dans le combat livré précédemment: car il ne doutait pas que ce nouveau revers ne les rendît plus soumis, et il prévoyait que si on leur donnait le temps de se reconnaître, Dumnacus pourrait encore les porter à quelque soulèvement. Sa diligence réussit parfaitement à rappeler ces peuples au devoir; car ceux de Chartres qui, malgré leurs malheurs, n'avaient jamais parlé de reddition, se soumirent, et donnèrent des otages. Les autres nations qui habitent sur l'Océan à l'extrémité de la Gaule, et que l'on nomme Armoriques, déterminées par la démarche de ceux de Chartres, et par l'arrivée de Fabius avec ses légions, obéirent aussi sur-le-champ. Ainsi Dumnacus chassé de chez lui, errant, n'osant se montrer, fut réduit à se réfugier presque seul jusqu'aux confins les plus reculés de la Gaule.

Quant à Drapès et à Lutérius, voyant que Caninius les poursuivait avec ses légions, que leur perte était certaine, qu'il leur était impossible de pénétrer dans la province romaine, et qu'ils n'avaient plus la liberté d'errer et de piller, ils se retirèrent dans le Querci. Luté-

rius avait eu autrefois un grand crédit dans ce pays-là avant sa disgrace; et comme il était toujours prêt à remuer, il jouissait d'une grande autorité chez ces Barbares : il entra donc avec ses troupes et celles de Drapès dans Cahors, ville très-forte par son assiette, et qui avait été sous sa protection; il mit les habitans dans ses intérêts.

Caninius y accourut aussitôt; mais ayant trouvé cette ville située sur un rocher escarpé de toutes parts, où il était difficile aux troupes de gravir, quand même il n'y aurait eu personne pour la défendre; apprenant aussi que les habitans y avaient enfermé quantité de bagage, et qu'ils ne pouvaient l'en faire sortir assez secrètement, pour qu'il ne tombât pas entre les mains de sa cavalerie ou même de ses légions; il partagea ses cohortes en trois corps, les posta sur les trois plus hautes montagnes d'alentour; et de là, autant que le nombre de ses troupes pouvait le permettre, il fit tirer une ligne de circonvallation autour de la place.

A cette vue, les assiégés se rappelèrent avec effroi le triste sort d'Alise, et en craignirent un semblable; Lutérius surtout qui s'y était trouvé, remontra qu'il fallait principalement songer aux vivres : ils décidèrent unanimement qu'une partie de leurs troupes resterait

dans la place, et que les autres iraient chercher du blé. En conséquence de cette résolution, laissant deux mille hommes dans la ville, la nuit suivante Drapès et Lutérius sortirent avec le reste. Au bout de quelques jours, ils revinrent chargés des blés de ceux du Querci, qui d'un côté souhaitaient de les aider de leurs vivres, et de l'autre ne pouvaient les empêcher de les prendre. Ils attaquèrent plusieurs fois nos forts la nuit; ce qui empêcha Caninius d'achever sa circonvallation, de peur de n'avoir pas assez de monde pour la défendre, et pour mettre des corps-de-garde assez considérables en tant d'endroits.

Leur provision faite, Drapès et Lutérius vinrent camper environ à trois lieues de la ville, d'où ils devaient faire entrer peu à peu leur blé. Ils se partagèrent les fonctions; Drapès pourvut à la sûreté du camp avec une partie des troupes, et Lutérius se chargea d'escorter le convoi. Il posa pour cet effet des garnisons dans les lieux convenables, et vers quatre heures après minuit, le fit marcher par de petites routes à travers les bois, pour l'introduire dans la ville. Nos sentinelles entendirent leur bruit, et l'on envoya des coureurs à la découverte. Sur leur rapport, Caninius sortit avec les cohortes qui étaient de garde dans les postes voisins, et

vint tomber vers le point du jour sur le convoi, qui, surpris de cette attaque imprévue, se replia vers son escorte. En même temps les Romains fondirent tête baissée contre ces troupes, et firent main basse sur tout. Lutérius se sauva suivi d'une poignée d'hommes, et ne se retira point dans son camp.

Après le combat, Caninius apprit par des prisonniers, que Drapès était resté avec une partie des troupes, dans un camp qui n'était qu'à trois lieues de là. Cet avis lui ayant été confirmé d'ailleurs, il comprit qu'après la défaite de Lutérius, Drapès et les siens, étonnés du désastre, ne feraient qu'une faible résistance. Il regarda comme un bonheur, qu'aucun de ceux qui étaient échappés du carnage, n'eût pris la route du camp pour en porter la nouvelle à Drapès; du reste comme il ne croyait rien risquer en éprouvant ce qui en arriverait, il laissa une légion dans ses trois camps, envoya en avant toute sa cavalerie et son infanterie allemande, qui, par sa vitesse, pouvait égaler la cavalerie même, et suivit avec son autre légion. Quand il fut proche des ennemis, ayant envoyé à la découverte, on lui rapporta que, selon leur coutume, les Barbares étaient campés au pied de la montagne sur les bords de la rivière, et que sa cavalerie et l'infanterie allemande y étant arrivées au

moment qu'ils s'y attendaient le moins, elles les avaient attaqués, et qu'elles étaient aux mains avec eux. A cette nouvelle, il part soutenu de sa légion rangée en bataille, et sur-le-champ le signal ayant été donné partout, il s'empare des hauteurs. Alors les Allemands et les cavaliers apercevant les enseignes de la légion, redoublèrent leur attaque; les cohortes fondirent en même temps de toutes parts, de sorte que tout ayant été tué ou fait prisonnier, on s'empara d'un butin considérable: Drapès lui-même fut pris dans ce combat.

Après cette affaire où nous n'eûmes presque pas un seul soldat de blessé, Caninius retourna au siége, et n'ayant plus à craindre au-dehors d'ennemis qui pussent l'inquiéter, ou empêcher la circonvallation, il fit travailler vivement. Le lendemain C. Fabius arrive avec ses troupes, et se charge d'attaquer la ville d'un côté.

Cependant César laissa le questeur M. Antoine dans le Beauvoisis avec quinze cohortes, pour prévenir toute nouvelle entreprise de la part des Belges. Il visita lui-même les autres nations, en exigea un plus grand nombre d'otages, et rassura tous ceux qui croyaient avoir à craindre. Étant arrivé chez ceux de Chartres, qui, comme on l'a dit plus haut, avaient donné lieu à recommencer la guerre,

et voyant que le souvenir de cette action les faisait trembler; jaloux de les délivrer aussitôt de toute crainte, il demande qu'on lui livre, pour être mis à mort, Guturvatus, chef et principal moteur de la révolte. Quoique ce Gaulois se fût caché, parce qu'il ne se fiait pas même à ses concitoyens, cependant on le chercha avec tant de soin qu'on l'amena bientôt au camp. César, contre son penchant naturel, fut obligé d'en ordonner le supplice, auquel accoururent presque tous ses soldats, qui imputaient à Guturvatus les dangers qu'ils avaient courus et toutes les pertes qu'ils avaient essuyées dans cette guerre; ainsi après avoir été rudement battu de verges, on lui trancha la tête.

Ce fut là que César apprit par plusieurs lettres de Caninius le sort de Drapès et de Lutérius, et la détermination de ceux de Cahors. Bien qu'il méprisât leur petit nombre, il crut pourtant que leur opiniâtreté méritait la plus grande punition, de peur que toute la Gaule ne vînt à se persuader, que pour résister aux Romains, ce n'étaient pas les forces qui lui avaient manqué, mais la fermeté et la constance; et qu'à l'exemple de ceux de Cahors, toutes les autres nations, dont les places seraient avantageusement situées, n'entreprissent de recouvrer leur indépendance : car il

savait que les Gaulois n'ignoraient pas que son gouvernement n'avait plus qu'un an à durer, et que s'ils pouvaient se soutenir pendant ce temps-là, ils n'auraient désormais rien à craindre. Il laissa donc Q. Calénus, son lieutenant, avec deux légions, et lui donna ordre de le suivre à petites journées; pour lui, il se hâta d'aller joindre Caninius avec toute sa cavalerie.

Arrivé à Cahors au moment qu'on l'y attendait le moins, et voyant la circonvallation achevée, de sorte qu'il n'y avait pas moyen d'abandonner le siége; ayant d'ailleurs appris des transfuges que les assiégés avaient du blé en abondance, il entreprit de leur intercepter l'eau, qui était la seule chose dont il pût les priver. Une rivière traversait le vallon qui environnait presque de tous côtés le roc sur lequel était situé Cahors. La position du lieu ne permettait pas de détourner le cours de cette rivière; car elle coulait dans un terrain si bas qu'on ne pouvait d'aucune part creuser des fossés assez profonds pour l'y faire écouler. La descente pour y aller puiser était escarpée et pénible pour les habitans de la ville, et il leur devenait impossible de s'y rendre, et de se retirer sans s'exposer à perdre la vie, dès que nous voudrions y mettre obstacle. César instruit de

ces difficultés, plaça des frondeurs et des archers avec des machines de guerre, vers les endroits où la descente était la plus facile, pour en interdire l'accès aux assiégés; de sorte qu'il ne leur restait qu'un seul point d'où ils pussent tirer l'eau dont ils avaient besoin. C'était une grande fontaine qui sortait du pied des murs de la ville, vers le lieu qui n'était pas environné de la rivière, et qui pouvait avoir trois cents pieds de long.

Les nôtres auraient désiré vivement leur ôter cette ressource; mais César seul aperçut qu'il ne pouvait l'effectuer sans courir de grands risques. Il fit faire dans ce quartier-là des mantelets pour se couvrir en gravissant la montagne, et construisit une terrasse avec un travail infini, et en disputant sans cesse le terrain : car ceux de la ville venant d'une hauteur combattaient sans péril, et blessaient beaucoup de nos soldats. Cependant les Romains avançaient à la faveur des mantelets, et surmontaient par leur constance et leurs travaux toutes les difficultés que leur présentait la situation du lieu. Ensuite par le moyen des claies d'osier et des mantelets, ils ouvrirent des souterrains jusqu'à la source de la fontaine; ce qu'ils pouvaient faire sans danger et sans que les ennemis se doutassent de rien. En même temps, on éleva une terrasse

de soixante pieds de haut, sur laquelle on dressa une tour à dix étages; ce qui n'égalait pas à la vérité la hauteur des murs de la ville, car c'était une chose impossible; mais du moins cette tour dépassait la fontaine, et la dominait. De là nous lancions avec nos machines des traits sur toutes les avenues de cette fontaine; et ceux de la ville ne pouvaient y venir puiser sans s'exposer, de sorte que les bestiaux, les chevaux et les hommes même périssaient de soif.

Dans cette situation fâcheuse, les assiégés remplirent de suif, de poix et de bardeau des espèces de cuves ou de tonnes, et les firent rouler tout enflammées sur nos ouvrages. Ils effectuèrent en même temps une vigoureuse sortie, pour nous occuper à nous défendre, au lieu de courir au feu. Nos ouvrages furent bientôt tout en flammes; car sur quelque point que ces tonneaux s'arrêtassent, ils embrasaient nos terrasses et nos mantelets. Quoique les nôtres eussent à soutenir ce genre de combat fort dangereux à cause du désavantage de leur poste, cependant ils résistèrent courageusement à tout, parce que l'affaire se passait sur une hauteur à la vue de notre armée: des deux côtés on n'entendait que cris, et chacun cherchait avec d'autant plus d'ardeur à se signaler, que sa valeur serait



plus connue et aurait plus de témoins : ainsi tous couraient à l'envi au feu et au combat.

César voyant plusieurs des siens blessés, fit monter de toutes parts ses cohortes, et comme si son dessein eût été de prendre la ville d'assaut, il leur ordonna de pousser de grands cris en montant. Cette feinte étonna les ennemis, qui ne sachant ce qui se passait sur les autres points, rappelèrent à la défense de leurs murs ceux qui attaquaient nos ouvrages ; ce qui nous donna moyen ou d'éteindre le feu, ou d'empêcher l'incendie de se communiquer, en lui coupant le passage. Cependant les assiégés continuaient à se défendre, et persistaient dans leur opiniâtreté, quoiqu'une grande partie des leurs fussent morts de soif, lorsque enfin à l'aide des mines étant parvenus à la source de la fontaine, nous réussîmes à la couper et à la détourner. Ainsi l'eau tarit tout d'un coup, ce qui découragea si fort les habitans, qu'ils regardèrent cette opération, non comme l'ouvrage des hommes, mais comme celui des Dieux. En conséquence forcés par la nécessité ils se rendirent.

César, dont la clémence était assez connue, et qui ne craignait point d'encourir les reproches de cruauté, voyant d'ailleurs qu'il ne fallait pas se flatter de terminer promptement la guerre des Gaules, si l'on se révoltait

ainsi dans plusieurs lieux à la fois, crut devoir faire un exemple de ceux-ci pour intimider les autres. Il fit donc couper les mains à tous ceux qui avaient porté les armes; il leur laissa seulement la vie, afin que leur châtiment apprît aux séditieux ce qu'ils devaient attendre de sa sévérité. Drapès que nous avons vu prisonnier de Caninius, soit qu'il s'indignât et conçût du ressentiment de sa captivité, soit qu'il craignît un supplice plus rigoureux, s'abstint de manger plusieurs jours de suite, et se laissa mourir de faim. Vers le même temps Lutérius qui, comme je l'ai dit, s'était sauvé de la bataille, tomba entre les mains d'Épasnactus, Auvergnat. Dans les différentes positions qu'il prenait, Lutérius se mettait à la discrétion d'une foule de personnes : il croyait ne pouvoir demeurer long-temps sans danger dans un même lieu, parce que le souvenir de son crime lui faisait sentir combien César devait être irrité contre lui. Épasnactus donc, plein d'affection pour le peuple romain, l'amena sans délai, pieds et mains liés, à César.

D'un autre côté, Labiénus défit ceux de Trèves dans un combat de cavalerie, leur tua un grand nombre d'hommes, parmi lesquels se trouvaient même des Allemands, qui ne refusaient à personne leur secours contre les

Romains : il fit leurs chefs prisonniers, entre autres un seigneur autunois nommé Surus, illustre par son courage et sa haute naissance : il était le seul de sa province qui ne se fût pas encore soumis.

A la nouvelle de tant d'heureux succès, César qui voyait ses affaires florissantes dans toute la Gaule, et que ses dernières campagnes avaient achevé de dompter et de soumettre ces provinces, résolut de passer dans l'Aquitaine où il n'avait jamais été, et dont P. Crassus avait subjugué une partie. Il se mit donc en marche avec deux légions, dans le dessein d'y séjourner le reste de la campagne. Cette expédition fut bientôt aussi heureusement terminée que le reste : car tous les peuples de la province lui envoyèrent des députés et lui donnèrent des otages ; ensuite il se rendit à Narbonne avec sa cavalerie, et mit ses légions en quartier d'hiver sous la conduite de ses généraux. Il en envoya quatre dans la Gaule belgique sous les ordres de M. Antoine, de C. Trébonius, de P. Vatinius et de Q. Tullius : deux chez les Autunois, qu'il savait avoir un grand crédit dans toute la Gaule; deux dans la Touraine, frontière du pays Chartrain, pour tenir dans le devoir toute la contrée qui s'étend jusqu'à l'Océan ; et les deux qui restaient, chez les Limousins,

voisins de l'Auvergne, afin d'avoir des troupes dans tous les cantons de la Gaule. Après ces dispositions il ne demeura que peu de jours dans la Gaule narbonnaise, et employa ce temps à parcourir à la hâte tous les états, régla tous les différends, et récompensa ceux qui l'avaient bien servi : car il avait le merveilleux talent de lire dans les cœurs, et de discerner quel esprit avait animé chacun envers les Romains lors de la révolte de toute la Gaule, révolte que la fidélité et les secours de cette province l'avaient mis en état de soutenir heureusement.

Ces affaires terminées, il alla rejoindre ses légions dans la Gaule belgique, et passa l'hiver chez ceux d'Arras. Là, il apprit que Comius avec sa cavalerie s'était battu contre la nôtre. Car à l'arrivée d'Antoine dans son quartier d'hiver, où il trouva les peuples de l'Artois fidèles à leur devoir, Comius qui depuis la blessure dont on a parlé, était toujours disposé à favoriser tous les mouvemens de ses concitoyens; de peur que ceux qui cherchaient à nous faire la guerre ne manquassent de chef, et voyant sa nation soumise aux Romains, se mit, pour subsister lui et sa cavalerie, à faire le métier de brigand : il se tenait sur les grands chemins pour enlever les convois que l'on menait à nos quartiers d'hiver.

Antoine avait pour général de sa cavalerie C. Volusénus Quadratus, en quartier d'hiver avec lui. Il le détacha contre Comius ; ce Volusénus, très-brave officier, était d'ailleurs ennemi mortel de Comius, ce qui lui fit accepter avec joie cette commission. Il lui dressa donc des embuscades, où ayant de fréquens engagemens avec sa cavalerie, il en sortait toujours heureusement. Enfin comme Volusénus le pressait vivement, et que le désir de le prendre l'avait emporté à le poursuivre avec peu de monde, et qu'il l'avait même suivi fort loin, tout d'un coup Comius crie aux siens de venir le venger des coups qu'on lui avait portés en trahison; et tournant bride, il vient fondre sur notre lieutenant. Toute sa cavalerie l'imite, et oblige le petit nombre de ceux qui avaient suivi Volusénus à fuir. En même temps Comius pousse son cheval sur Volusénus, l'atteint, et lui perce la cuisse de part en part avec son javelot. Les nôtres voyant leur commandant blessé, n'hésitent plus à résister et à s'élancer à leur tour contre l'ennemi. Ils en blessent, ils en mettent en fuite, tuent les uns et font prisonniers les autres. Comius ayant échappé par la vitesse de son cheval, on ramena au camp Volusénus atteint d'une blessure dangereuse et presque mourant. A l'égard de Comius,

soit que l'événement qui venait d'avoir lieu eût éteint son ressentiment, soit qu'il fût affaibli par la perte de la plus grande partie des siens, il résolut de députer vers Antoine, pour lui déclarer qu'il irait où il lui commanderait, et qu'il s'obligerait, en donnant des otages, à exécuter tous ses ordres. Il le pria seulement de ne pas lui donner la mortification et la honte de paraître jamais devant aucun Romain. Antoine jugeant que sa crainte était légitime, lui accorda sa demande et reçut ses otages.

Je sais que César a fait un commentaire particulier de chacune de ses campagnes; je n'ai pourtant pas cru devoir suivre sa méthode, parce que l'année suivante, sous le consulat de L. Paulus et de C. Marcellus, il ne se passa rien de fort considérable dans la Gaule. Mais afin que l'on n'ignore pas ce que devinrent César et son armée pendant ce temps-là, et dans quels lieux ils se tinrent, je vais en rendre compte en peu de mots.

En passant l'hiver dans la Gaule belgique, César n'avait pour but que de retenir les peuples de ces contrées dans l'union avec les Romains, et de ne leur donner ni sujet de prendre les armes, ni espérance de pouvoir les prendre impunément. Car il ne souhaitait rien

moins que d'être obligé sur son départ et près de congédier son armée, de soutenir une guerre, que les Gaulois entreprendraient très-facilement, dans l'espoir de le faire sans risque. En conséquence, il recevait fort honorablement les peuples, comblait leurs chefs de présens, ne les chargeait d'aucun nouvel impôt, et en les laissant se remettre de tant de malheurs sous la douce condition de l'obéissance, il parvint aisément à les contenir.

L'hiver terminé, il passe avec une extrême diligence en Italie contre sa coutume, pour visiter les villes municipales et les colonies, auxquelles il voulait recommander son questeur M. Antoine, qui sollicitait le sacerdoce. Il s'intéressait volontiers à un homme dont il était l'ami, et qu'il avait fait partir avant lui pour briguer cette charge : d'ailleurs il agissait vivement contre la faction et la puissance de ses ennemis, qui en faisant essuyer un refus à Antoine, voulaient montrer que César sans gouvernement n'avait plus de crédit. Quoiqu'il eût appris avant son arrivée, qu'Antoine avait été élu augure, il ne laissa pas de visiter les villes et les colonies, pour les remercier d'avoir favorisé le candidat avec tant d'empressement, et en même temps pour se recommander à

elles dans la demande qu'il voulait faire du consulat l'année suivante. Car il savait que ses ennemis s'étaient hautement vantés, que C. Lentulus et C. Marcellus n'avaient été créés consuls, que pour le dépouiller de toute charge et dignité ; et que Sergius Galba ne s'était vu exclure, bien qu'il eût plus de voix et de crédit qu'eux, qu'à cause des liaisons d'amitié qu'il avait avec lui, et parce qu'il avait été son lieutenant.

César fut reçu dans toutes les villes municipales et dans les colonies avec des témoignages incroyables de respect et d'affection : car c'était la première fois qu'il y paraissait depuis qu'il avait soumis la Gaule. On n'oublia rien de tout ce que l'on put imaginer pour décorer les portes, les chemins, les places par où il devait passer. Tout le monde, femmes et enfans, sortaient en foule au-devant de lui ; partout on immolait des victimes : des tables étaient dressées dans les places publiques et dans les temples ; de sorte qu'il goûtait par anticipation la joie et la douceur d'un triomphe qu'il était si jaloux d'obtenir ; les riches par leur magnificence, et le peuple par son zèle, faisaient éclater à l'envi leur ivresse.

Après avoir parcouru tous les cantons de la Lombardie, César rentra promptement dans

Arras pour joindre son armée, et donnant à ses légions qui étaient en quartier d'hiver, rendez-vous sur les frontières de Trèves, il s'y rendit et y fit la revue générale de ses troupes. Ensuite il confia le gouvernement de la Lombardie à T. Labiénus, afin qu'il fût plus en état de le seconder dans la poursuite qu'il voulait faire du consulat. Quant à lui, il ne faisait qu'autant de chemin qu'il était nécesaire pour entretenir la santé parmi ses soldats, en changeant de camp. Quoiqu'il entendît souvent dire que ses ennemis sollicitaient fortement T. Labiénus à se séparer de lui, et qu'il fût assuré que quelques-uns travaillaient à le faire dépouiller par le sénat d'une partie de ses troupes; cependant il ne voulut jamais rien croire au désavantage de Labiénus, et l'on ne put jamais le résoudre à entreprendre quoi que ce fût contre l'autorité du sénat. Il était persuadé que si les voix restaient libres, les pères conscrits lui donneraient gain de cause; car C. Curion, tribun du peuple, qui s'était chargé de défendre les intérêts et l'honneur de César, avait souvent promis au sénat, que si l'armée de ce général donnait quelque ombrage, il la licencierait et se retirerait; mais il soutenait que Pompée devait imiter cet exemple, puisque son pouvoir et ses

armes n'étaient pas moins suspectes; que par-là Rome serait libre et en pleine jouissance de ses droits. Non-seulement il le promit, mais même le sénat paraissait disposé à prendre cette détermination, lorsque les consuls et les amis de Pompée s'y opposèrent; et quand ils en eurent empêché l'accomplissement, ils se retirèrent et se séparèrent de la sorte.

C'était déja un témoignage bien authentique de la disposition de tout le sénat en faveur de César, et bien conforme à ce qui s'était passé auparavant. Car, l'année précédente, Marcellus qui ne cherchait qu'à perdre César d'honneur, avait proposé au sénat contre la loi de Pompée et de Crassus, de le rappeler des Gaules : chacun ayant donné son avis, et Marcellus qui travaillait à se faire un nom en rendant César odieux, s'opposant au décret qui venait d'être rendu, toute l'assemblée passa assitôt à d'autres questions. Mais ce suffrage unanime, bien loin d'adoucir l'animosité de ses ennemis, ne fit que les engager à former de plus fortes brigues, pour contraindre le sénat à goûter et à favoriser leurs desseins.

L'assemblée ordonna ensuite que Pompée et César fourniraient chacun une légion pour la guerre contre les Parthes. Il est constant que

ces deux légions furent prises sur l'armée de César : car Pompée accorda pour cette expédition la première qu'il avait envoyée à César; et quoiqu'elle eût été levée dans la province du dernier, il la donna comme une des siennes. Cependant César, quoique personne ne pût douter des mauvaises dispositions de ses ennemis, renvoya cette légion à Pompée, et ordonna que conformément au décret du sénat, on y joignît la quinzième qui lui appartenait, et qui l'avait suivi dans la Lombardie. A sa place il fit passer en Italie la treizième, pour garder les forts que quittait la quinzième; ensuite il mit ses troupes en quartier d'hiver. Il envoya C. Trébonius avec quatre légions dans la Gaule belgique, et C. Fabius dans le pays d'Autun à la tête d'un pareil nombre. Car il croyait pouvoir assurer le repos de toute la Gaule, pourvu que son armée pût maintenir dans le devoir, et les Belges malgré leur valeur, et les Autunois en dépit de leur grande autorité.

De là il partit pour l'Italie, où il apprit que les deux légions qu'il avait envoyées, et qui selon le sénatus-consulte devaient être employées contre les Parthes, avaient été remises à Pompée par le consul Marcellus, et qu'elles resteraient en Italie. Cette démarche

ne permettait plus de douter que ses ennemis ne voulussent tourner leurs armes contre lui; cependant il résolut de tout souffrir, tant qu'il lui resterait quelque espérance de faire valoir ses droits par les voies de la justice, plutôt que de s'engager dans une guerre.

FIN DU TOME PREMIER.

